

DUBUT DE LAFOREST

TÊTE A L'ENVERS

*« Toutes les femmes de France
> ne sont pas TÊTES A L'ENVERS. »*

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1882

Tous droits réservés

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume.

LES DAMES DE LAMÈTE (3^e édition). 1 vol, (Mœurs de province).

Pour paraître prochainement :

PAS D'ENFANT (roman parisien). 1 vol.

En préparation :

MADAME LE DÉPUTÉ.....1 vol.

DUBUT DE LAFOREST

TÊTE A L'ENVERS

*« Toutes les femmes de France
ne sont pas TÊTES A L'ENVERS.*

»

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1882
Tous droits réservés

PRÉFACE

« Au docteur Jules Larat. »

Voyons, docteur, que dirais-tu si, demain, quelque jolie femme de Paris ou de Brives-la-Gaillarde, armée d'une foi robuste, venait frapper à la porte de ton cabinet et te tenait à peu près ce langage :

– Monsieur le docteur, je suis une honnête femme mariée à un brave homme : eh ! bien, parfois, il me trotte par la tête de mauvaises idées : on me fait la cour, j'ai peur de tromper mon mari. Je viens vous demander un préservatif : J'entends rester sage.

Tout d'abord, docteur, tu regarderais fixe ment ta cliente, assise en pleine lumière ainsi qu'il convient, et tu te demanderais si tu n'as pas affaire à quelque belle en humeur de rire ou mieux encore à une échappée de la maison du Dr Blanche.

La dame continuerait ainsi : – Oh ! monsieur, il m'a fallu bien du courage pour venir jusqu'à vous. J'ai voulu prier ; la prière a été impuissante à me guérir. Plusieurs fois déjà, je me suis sentie glisser sur la pente fatale : ma

volonté a triomphé. mais, j'ai si peu de volonté que ce n'est pas la peine d'en parler. Je vous en prie, donnez-moi quelque chose ?.

Tu n'es pas un charlatan, mon ami ; et sans te couvrir d'un bonnet pointu, et, sans te parer d'une longue robe semée d'étoiles, tu rédigerais, séance tenante, une bonne ordonnance où les bromures et tout l'élément médical seraient appelés à conjurer les ardeurs de ta cliente.

La dame sortirait très rassurée de la salle de consultation : elle avalerait force bromure ; elle respirerait de l'éther ; elle frissonnerait sous la douche ; et, au bout de quelques semaines.... elle tromperait son mari : ce qu'elle ne viendrait pas te conter, bien entendu.

La raison de ceci, mon cher, c'est que l'alchimiste qui a présidé à la confection du cerveau de ta malade a omis une case importante, celle qui donne le pouvoir de ne faire que ce que l'on veut.

Elle désirait bien agir, la pauvrete : elle voulait être une femme sérieuse ; et patatras.... Le bromure n'a pas produit son effet. L'amour défendu a corné, un beau matin, à ses oreilles, et elle a suivi la route de l'amour, avec des bravades de promeneuse fantaisiste.

La vie lui est apparue comme une table de baccarat. Le foyer conjugal lui assurait le point de sept,

– ce qui était gentil. La joueuse affolée n'a pas même regardé ses cartes : elle a « *tiré* » et voilà que le banquier l'a *embaquée* du plein coup. A ce jeu, elle a perdu son honneur, ce qui est plus grave et moins ennuyeux que d'y laisser sa fortune.

Une autre cliente, docteur, voulait recourir à toi : la mort est venue trop vite.

Cette nouvelle malade a vécu au village ; elle a vu Paris.

Dans sa petite ville, est-ce une madame Bovary – la femme des sens – tenaillée par les désirs de la chair qui brise tout pour courir à l'assouvissement de sa passion ? Non. Elle n'a qu'un désir, quitter au plus vite son trou de province. Elle n'a jamais été sérieuse en amour. Si elle parle de remords, si elle menace de se tuer, il ne faut pas la croire : elle ne sait ce qu'elle dit ou elle ment.

Jetée un beau jour en pleine capitale, dans ses métamorphoses de belle-petite ou de grande dame, est-ce une Marguerite Gautier, – la *femme de*

cœur – avec moins de courage et moins d'exquise tendresse ? Non. Si l'héroïne de Flaubert a vécu de sa passion, la *dame aux Camélias* s'est dévouée jusqu'à en mourir.

La malade, elle, ne s'est pas douté un seul instant de ce que pouvait être le sacrifice et elle a fait de la question d'amour une lamentable risée.

Il n'y a pas de femme tombée qui ait moins d'excuses à faire valoir ; il n'y en a pas qui soit plus excusable.

Elle n'est ni la *femme des sens*, ni la *femme de cœur*.

C'est l'éternel produit d'une machine imparfaite. C'est « TÊTE A L'ENVERS » une force qui va.

Oui, c'est la faute de l'alchimiste. Les médications étaient impuissantes ; il eut fallu une refonte du sujet. Tu ne voulais pas tenter l'expérience, n'est-ce pas ? . Ta cliente d'intention ayant, elle aussi, considéré la vie comme un jeu de hasard, devait fatalement perdre ; car, – pour les faibles, – les cartes y sont *biseautées*, et les faibles sont seuls à ne pas le savoir.

La vie n'est pas une gageure, mais bien une chose exacte qui exige une surveillance de toutes les heures.

Mon cher et illustre maître Alexandre Dumas qui me fait l'honneur de s'intéresser d'une manière toute particulière à ce livre me disait récemment :

« Il me souvient qu'un soir le D^r X*** et moi nous nous promenions sur le boulevard des Italiens. A un moment, le docteur chancela et me fit comprendre qu'il ne pouvait plus marcher. – Qu'avez-vous ? – Une angine de poitrine ; si je faisais vingt pas de plus, je tomberais raide mort. »

L'observation dupenseur est profonde : – « X*** était un homme mort s'il n'avait pas surveillé sa vie. »

S'ils lisent cette étude, les philosophes et notamment le savant Despine qui a écrit un si remarquable traité de la *psychologie naturelle* démêleront peut-être au milieu de ces défaillances de la paysanne, de la bourgeoise et de la grande dame comme un triple témoignage d'irresponsabilité dans l'organisation troublée de mon héroïne.

Et à cette heure, où tout le monde dit que les cerveaux se détraquent, que la névrose nous talonne et que l'humanité touche à sa fin, ce ne serait pas un mince honneur pour ce petit roman que d'avoir remis en question le problème si grave et encore non résolu du libre arbitre.

En vérité, il serait curieux pour cette fin de siècle envahie par un formidable désir d'expérimentation, de savoir si toutes les femmes qui tombent sont bien toujours maîtresses de rester debout contre vents et marée....

Mais, je crois, docteur, que – quoi qu'il advienne – le monde ira son petit bonhomme de chemin jusqu'au jour où les lampes Jabloschkoff remplaceront définitivement le soleil et où le grand alchimiste un peu vieilli, soucieux de se rendre compte des progrès de la science humaine, appellera dans son laboratoire les Cagliostros modernes qui, bien certainement, ne livreront à la circulation que des êtres absolument parfaits.

DUBUT DE LAFOREST.

Paris, mai 1882.

I

– Je te dis, moi, que Rosette nous mangera tout vifs avec ses sottes dépenses.

L’homme qui a prononcé ces mots est un petit paysan dont le corps, à force d’avoir servi, est doublé en angle droit et semble rendre un continuel hommage à la terre à laquelle il doit sa fortune.

Son nom ? François Bérias.

Il touche à la cinquantaine. Quand il a dû se placer, il a choisi une compagne utile, une fille au large rire, aux lèvres vermeilles, aux hanches assez solidement établies sur la défensive pour lui permettre de porter gaillardement des enfants.

François et Jeanneton n’ont pas de vie par eux-mêmes : ils ne vivent que pour leur fille mademoiselle Rosette, qui vient d’obtenir son brevet d’institutrice au pensionnat des dames Castel de Saint-Cyprien.

Mademoiselle Rosette est sortie de pension depuis deux mois à peine, et déjà les partis abondent de tous côtés.

Dame ! c’est que les Bérias sont des richards.

Les Bérias, dits « Grande-Bourse », sont les rois du village de la Croix-du-Jarry. Ce surnom, qui s’explique presque tout seul, vient de ce que François a l’habitude de serrer ses écus dans une immense bourse de cuir.

Leur maison est perchée tout au haut du village. Le mois de juillet touche à sa fin, et elle prend des airs de coquette enrubannée avec la vigne séculaire qui l’enlace dans une vigoureuse étreinte. Ces rameaux verts, ce

sont des buveurs de soleil ; ils sont brutalement amoureux peut-être ; ils n'ont pas de ces mines languissantes des plantes d'ornement au feuillage verni ; ils ne savent pas prendre les airs revêches des arbustes aux fleurs poitrinaires ; mais ils se sentent vivre ; ils sont vivants comme leur maître et, comme leur maître, ils ne craignent pas les morsures du soleil.

Les grands jardins dont les haies taillées au cordeau montrent çà et là des néfliers aux têtes printanières, cette étendue de terrain autrefois couverte de bruyère, aujourd'hui toute plantée de vignes, tout cela est aux Bérias. Encore et toujours aux Bérias les deux métairies situées sur le versant gauche de la route départementale.

Et les écus ? 50,000 francs au moins, placés dans toutes les maisons du pays.

L'enfance de Rosette s'est passée dans son village. Elle a fréquenté l'école des filles de la Croix-du-Jarry avant de devenir la sémillante pensionnaire des dames Castel.

C'était autrefois une méchante petite paysanne : à l'époque des semailles, elle suivait les laboureurs et chassait à coups de pierre les bergeronnettes qui venaient dérober les grains de blé. Pendant l'été, elle piquait par la tête de pauvres petits papillons et restait impassible devant le douloureux frémissement des blanches ailes qui se décomposaient sur le papier de sa chambre.

La fille des Bérias était cruelle.

On se rappelait, entre autres choses, que souvent, au lieu d'aller à l'école, elle s'arrêtait devant l'étalage des étameurs ambulants dont les tournées avaient lieu tous les six mois.

Pendant plusieurs heures, elle prenait plaisir à voir fondre les chandeliers d'étain, à entendre les coups de marteau qui résonnaient sur les bassins de cuivre.

Depuis la voiture des marchands forains, la vieille petite voiture à deux roues que recouvrait une toile grise, jusqu'aux chaudrons bossués qui s'entassaient dans la guimbarde, résultat des échanges des cuivres neufs, Rosette avait tout vu et tout observé.

La plupart de ces chaudronniers étaient des Allemands qui, le travail fini, s'en allaient, dans les cabarets proches de l'église, danser au son des

tambours et des trombones pour recueillir de gros sous.

C'était drôle pour la fillette de voir des femmes aux vêtements bariolés et des hommes aux longues barbes flambant comme de la bière d'or, se mettre en danse sur la place de la Croix, tout en continuant de jouer.

Un certain jour qu'elle s'amusait à contempler un beau chandelier tout neuf étalé au soleil, les marchands, appelés pour le déjeuner, la laissèrent seule en compagnie d'un gros chien, Porthos, qui dormait sous la chaleur des charbons de la poêle. L'étain restait liquide. Rosette s'avança, regarda autour d'elle et ne vit personne. Un sourire illumina sa figure : elle souleva la cuiller remplie du liquide brûlant et la jeta à la tête du barbet.

Le pauvre chien se réveilla en poussant des hurlements affreux : elle se sauva chez son père.

Mais le soir, la chose s'étant ébruitée, Rosette fut battue.

Elle regarda tout le monde, les yeux fixes, sans trouble, avec un rire béat :

– Je voulais voir comment ça ferait.

Les vieilles femmes du village secouèrent la tête avec tristesse ; et, comme on ne pouvait croire à une cruauté réfléchie, l'enfant fut traitée d'innocente. On voulait dire par là qu'elle n'avait pas bien conscience de ses actes et qu'elle avait agi sous l'impulsion d'un génie malfaisant.

Une autre fois, les filles du garde l'ayant surprise à voler des fruits dans leur jardin, elle les battit et mordit à la joue l'aînée de ses camarades.

Autant de faits dénotant un caractère indomptable, un désir impérieux d'observation et de domination, une soif de vengeance et de cruauté peu commune.

Avec cela, rusée, caressante, jolie comme un amour et disposée à mettre tout en œuvre pour se faire pardonner ses escapades.

Mais l'âge a amorti sensiblement les mauvais instincts de la campagnarde, et l'ancienne pensionnaire des dames Castel, qui feuillette en ce moment un album, n'a rien à voir avec la paysanne d'autrefois.

Mademoiselle Rosette Bérias est fille unique : on l'appellera madame un jour ; elle épousera un monsieur.

La mère Jeanneton ne s'est pas sentie de colère quand le fils à Pitois, un petit fermier, un laboureur, s'est permis de demander la main de sa

demoiselle. Certes, les Bérias ne dédaignent pas les paysans : ils sont paysans eux-mêmes ; mais ils estiment que dans ce monde on doit chercher à s'élever : ils attendent un parti convenable.

Pénétrons dans l'intérieur de la maison. Tout y est propre et bien rangé. Des branches de buis bénit pendent à la cheminée de la cuisine et entourent une quantité de photographies. Deux grands lits à la duchesse recouverts de rideaux en cretonne rouge occupent les coins de la cuisine ; Rosette ne laissera aucune trêve à sa mère tant que les lits resteront là. Une cuisine est une cuisine et non pas une chambre à coucher.

Voici une grande chambre d'amis, et tout à côté l'appartement de mademoiselle Bérias. La pensionnaire des dames Castel a dirigé elle-même les réparations récentes : les murs sont tapissés de papier blanc à fleurs des prés sur lesquelles se détachent des pivoines et des roses.

La jeune fille est grande, brune et fraîche comme le nom que lui donna sa marraine. Ses mains sont un peu rouges : elle a eu beau employer toutes les poudres et tous les savons des parfumeurs les plus renommés, les mains, hélas ! ne perdent pas leur couleur.

Rosette est jolie, et elle le sait.

C'est aujourd'hui samedi, jour de marché à Saint-Cyprien.

La demoiselle dépose son album pour faire sa toilette de ville.

La Jeanneton est déjà prête, et le père Bérias s'impatiente de voir que sa fille n'en finit pas avec ses colifichets.

– Je ne puis pas sortir cependant, mise comme une servante... Mère, je ne trouve pas mon châle,

– Il fait très chaud ; tu n'en auras pas besoin.

– Je te répète que je ne veux pas partir comme cela.

– Voici les clefs de l'armoire du linge.

La jeune fille ouvre les portes de l'armoire, monte sur une chaise et met tout en l'air pour trouver le châle.

– Il est en haut, tout en haut, à côté des sacs de blé.

– Est-il possible de mettre un châle à côté des sacs de blé ?.

Et Rosette impatientée jette à terre les sacs et les draps de lit que la mère replie sur la table sans faire entendre une plainte.

La demoiselle a une robe gris clair, un chapeau de paille à fleurs bleues et un petit voile blanc. Elle donne un dernier coup d'œil au miroir, sourit et regarde sa mère :

– Tu vas t'habiller, n'est-ce pas ? petite mère ?

– Mais non. Pour aller au marché. ce n'est guère la peine.

– Et ta robe mauve ?

– . Je la ménage pour ta noce.

– Nous verrons du monde aujourd'hui. Veux-tu me faire bien plaisir, mère ? mets ta robe mauve.

– Rosette.

– Je t'en prie !

– Enfin, puisque tu l'exiges.

Et la mère Jeanneton s'exécute.

– Toujours tes vilains souliers plats ?

– Ah ! je t'en supplie, ne me force pas à prendre mes bottines. Je ne suis pas habituée, moi. mes pieds sont restés écorchés toute une semaine.

– Vous n'en finirez donc pas ? vient de dire François Bérias qui a pris sa jaquette, sa belle jaquette à boutons de cuivre pour faire honneur à sa fille.

La grosse jument est attelée à la jardinière dans la cour ; le domestique de la ferme aide ses maîtresses à monter dans la voiture, et la bonne Poulotte part au petit trot.

On suit la route toute bordée de grands peupliers, et le père est heureux de montrer à sa fille ses propriétés. Il lui donne des explications sur ce fossé que l'on va combler, sur ce terrier qui sépare la vigne d'un voisin de sa luzernière et qui sera bientôt écrasé, à frais communs.

– Depuis que tu fais ton éducation, Rosette, nous avons acheté cette chataigneraie à M. Beaugrand, ainsi que ce bois qui joint la rivière... Tu vois, ce pré, à côté du grand rocher le *Ropescia* où tu jouais avec tes amies lorsque tu étais petite ?.

– Ah ! oui, le *Ropescia* ; il faudra y faire un kiosque.

– Qu'est-ce que cela ?

– Comment ! tu ne sais pas ce que c'est qu'un kiosque ? . Un abri contre la pluie et le soleil. un lieu d'amusement.

– Comme qui dirait une cabane ?

– Autrement joli qu’une cabane. On en vend de tout prêts à Paris pour mille francs. Celui de mademoiselle Levallois coûte ce prix...

– Mille francs ! mais c’est la valeur d’une bonne paire de bœufs de labour... le Grand-Rouge et Billia sont de neuf cent quatre-vingt-cinq, et même que je ne les donnerais pas. Le pré qui a plus de quarante ares ne coûte pas mille francs.

Rosette n’aimait pas les chiffres, et elle n’écoutait plus son père.

Jeanneton, qui avait arboré un bonnet tuyauté tout fleuri et aussi raide qu’une mître d’évêque, prit la parole :

– Et puis, il nous faudra de l’argent pour ta dot, quand nous aurons trouvé quelqu’un de comme il faut. Le fils à Pitois est encore venu hier : je l’ai reçu de la belle façon.

La jeune fille essayait des gants un peu étroits :

– Il devrait bien comprendre que je ne saurais être pour lui, le Pitois...

On arrivait à la côte du Puy-des-Reinettes.

Bérias mit pied à terre en passant les guides à la mère Jeanneton.

– Voyons, Rosette, me promets-tu d’être raisonnable ? Il est question d’un parti pour toi.

– Un paysan ?

– Mais non, mais non. Écoute. Parlons plus bas. Un monsieur. un notaire.

La fille à Bérias devint éclatante.

– Un notaire ? dis vite, petite mère, je t’en prie.

– Voici. Tu connais bien M. Faure ?

– Oui, l’homme d’affaires de madame Dupré... le marchand de biens. Après ?.. Tu me fais mourir.

– Eh bien, il veut te marier à M. Prosper Parent, le jeune homme qui doit acheter l’étude de M^e Cournet. Le malheur, c’est que M. Prosper n’a pas de fortune ; mais il est sage, rangé, d’une belle taille.

– Il n’est pas beau.

– La beauté n’est pas pour les hommes. il est d’une bonne famille.

– Il sera notaire.

– Et, comme tu dis, il sera notaire. à Saint-Cyprien, tout près de chez nous.

– C’est ça qui ferait enrager la Blanchette, qui épouse un enfant trouvé !.

– Oui ; mais je crains que ton père refuse de consentir au mariage. M. Parent n’a pas de fortune.

La jument s’arrêta avant de prendre la descente.

– Bonne Poulotte, comme elle connaît bien mes habitudes, fit Bérias en serrant la main à trois ou quatre paysans qui conduisaient des bœufs à la corde. Je vous offrirais bien de monter. Mais, voyez, nous sommes trois...

– Merci, monsieur Bérias, merci.

Monsieur Bérias !.

On commençait à dire monsieur Bérias.

François rayonnait :

– Ce que c’est que la fortune !. Il y a vingt-cinq ans j’étais garçon de ferme du comte de Galleur... On m’appelait François tout court. Plus tard, les jaloux m’ont surnommé Grande-Bourse. Aujourd’hui, on parle de monsieur Bérias. Ce que c’est que la fortune !.

– Tu ne devrais pas, mon père, rappeler toujours que tu as été garçon de ferme. On peut nous entendre.

– Mais, fillette, ça me fait honneur, au contraire. Je n’ai pas volé mon bien. je l’ai bien gagné, je te le garantis.

– Ta fille a raison, interrompit vivement la mère. Ce n’est pas la peine de parler toujours de la même chose. Il faudra bien que tout le monde s’habitue à dire « Monsieur Bérias ».

– Adieu, Grande-Bourse et mesdames, cria un cavalier qui passait au galop et dont le cheval couvrit de poussière les visages des voyageurs.

– C’est ce mal élevé de Benoist, dit Rosette... Une éducation de garçon boucher.

François eut un froncement de sourcils :

– Il a un billet chez Mouvy : je le prendrai et je me charge de le faire danser. Ça lui apprendra la politesse, à cet ancien artilleur.

On arrivait à Saint-Cyprien, une jolie petite ville au clocher pointu, aux rues bien alignées, aux maisons bien blanches, aux jardins pleins de soleil et de verdure.

Ces dames descendirent devant le pensionnat des dames Castel, situé en face de l’hôtel du Chariot d’Or.

– Bon, c’est cela, dit Bérias ; allez faire vos. visites ; moi, je monte au foirail. A quelle heure aurez-vous fini vos emplettes ?

– Vers cinq heures.

– Cinq heures ?... ce sera bien tard... Si Girou et la Fanchon oublient de faire manger les bœufs.

– Tu es toujours inquiet, fit Rosette avec aigreur. Ne dirait-on pas qu’il t’est impossible de t’habituer à te faire servir ?

– Ma fille, ce que j’en dis, c’est pour toi plus encore que pour .nous. C’est ton bien que je surveille et que je ménage. Il ne faut pas m’en vouloir.

Il disait cela par phrases coupées, le petit homme cassé, tout en dételant sa jument avec des précautions infinies pour le collier neuf et les harnais cirés de frais.

Sa fille le regardait.

– Appelle donc le domestique, sans te donner tant de mal. Les gens qui passent diront que tu fais ton travail toi-même pour éviter les pourboires.

Rosette se ravisa bien vite et, d’une voix douceuse :

– Petit père, tu ne te fâcheras pas si maman m’achète un costume chez madame Julie ?. Tu veux bien, n’est-ce pas, que je te fasse honneur ?

Bérias se laissait caresser ; sa rudesse disparaissait :

– La ménagère a la bourse., –

– Ah ! tu vois, mère, petit père est content que je prenne le costume pareil à celui de Gabrielle Levallois.

Et pendant que le garçon de l’auberge donnait un coup de main à Bérias, ces dames pénétrèrent dans la cour du pensionnat des dames Castel.

Sa besogne terminée, – car, débarrassé de sa fille, le paysan n’eût voulu pour rien au monde laisser à un autre le soin de traiter Poulotte, – François monta au foirail, tâta les bœufs gras et distribua des poignées de mains aux vieilles connaissances.

Sa fille lui faisait honneur, sans doute ; mais il se sentait mal à l’aise en sa présence : ce n’était plus son monde à lui ; il n’avait pas appris les belles manières dans ces coquins de livres qu’il eût voulu savoir à tous les diables. Son devoir hélas ! il le comprenait bien : c’était de causer peu, de se montrer le moins souvent possible ; son langage grossier, son dos voûté, ses

mains éraillées et durcies, tout cela n'était pas fait pour amener des messieurs à lamaison.

La Jeanneton s'en tirait encore : ces diablesses de femmes s'arrangeaient toujours avec leurs « *attifaux* » et, du reste, la bourgeoise était encore belle, bien qu'elle eût peiné. Elle pouvait passer dans les rues avec sa fille : il y en avait de plus laides.

Bérias était riche. Pourvu que sa fille pût bien se placer, il ne regardait pas trop à la fortune : du reste, un homme sans le sou n'oserait jamais se présenter.

Il rencontra tout au haut du foirail Mouvy, un épicier retiré des affaires, celui qui avait prêté de l'argent à Benoist l'insolent.

Mouvy, qui avait fait placer pas mal de fonds à Bérias et qui y avait trouvé ses petits bénéfices, ne tarissait pas en compliments.

Le gros bonnet de la Croix-du-Jarry restait hésitant. Il sentait qu'il allait faire une mauvaise action ; mais, tout à coup, son front s'illumina et il se souvint que sa fille, en le quittant, lui avait rappelé sa promesse au sujet du billet de Benoist.

– Vous avez un petit morceau de papier de Benoist ?

– Oui, monsieur Bérias.

– A quelle époque ?

– Mais il est échu depuis huit jours, et j'allais chez M. Lechamps faire protester le billet... Ce Benoist est un mauvais payeur.

– Je prends le billet.

Mouvy crut avoir mal entendu ; il fit répéter la phrase.

– Oh ! de grand cœur. quatre cent vingt francs avec les intérêts. Je vous abandonne même les huit jours.

Les deux hommes se mirent à l'écart, et Bérias sortit sa bourse, sa fameuse bourse noircie par le temps.

Il compta quatre billets de cent francs et donna le surplus en monnaie.

– Ces mauvais chiffons de papier, je voudrais bien ne pas en manquer.

Bérias plia le billet.

Quelques minutes après cet entretien, Benoist rencontrait son créancier :

– Vous savez, je n'ai plus votre valeur.

– Comment ?

– J’avais besoin d’argent ; je l’ai cédée à Grande-Bourse.

– Mais, vous m’aviez promis.

– Mon cher, arrangez-vous avec Grande-Bourse.

Bérias avait déjà chargé un huissier de venger Rosette.

Jeanneton et sa fille se trouvaient encore chez les dames Castel.

Rosette était allée dans la cour rejoindre ses anciennes amies.

– Eh bien, madame Bérias, vous penserez bientôt à marier votre fille ?
venait de dire madame Armantine Castel, une vieille dame à lunettes.

– Mon Dieu, oui, il faudra voir, mais il n’y a rien de pressé. C’est toujours trop tôt, si l’on doit mal faire.

– Ce serait bien dommage, madame. Rosette est une charmante enfant qui rendra son mari bien heureux. Alors, vous n’avez pas encore fait de choix ?

Jeanneton hocha la tête sans répondre.

– Allons, vous me cachez quelque chose. Ce n’est pas bien, madame Bérias : vous savez que je suis une seconde mère pour votre fille.

– C’est qu’il n’y a encore rien de décidé, madame... C’est M. Faure...

– Ah ! M. Faure, un excellent homme. Il ne peut avoir que bonne main.

– Madame Castel, vous serez discrète. Il s’agit de M. Parent.

– M. Prosper Parent, ce grand jeune homme qui suivait nos promenades du dimanche. Mais, il n’a pas de fortune.

– C’est bien là la difficulté. On dit cependant que c’est un brave garçon très sérieux.

– Très sérieux et très bon. Il se laissera mener par le bout du nez.

– Il n’y a rien de fait, madame.

– Alors Rosette viendrait habiter Saint-Cyprien. M. Cournet laisserait l’étude à votre gendre... Ce serait charmant. Il faut voir cela, madame Bérias. Vous savez quel intérêt je porte à mon ancienne pensionnaire. Si vous avez besoin de nous, ma sœur et moi sommes complètement à votre disposition.

Les cris de « Rosette ! Rosette ! » retentissaient dans la cour. De grandes jeunes filles en robe noire et en tablier gris reconduisaient leur compagne au parloir.

Dès que ces dames furent sorties, madame Castel ne garda plus le secret.

– Mesdemoiselles, Rosette se marie.
– Rosette se marie !. Mais avec qui donc ?
– Mystère, mesdemoiselles.
– Oh ! madame Armantine, fit doucement mademoiselle Chambreau, la fille du conseiller général du canton. à moi toute seule.
– Non, mademoiselle Clémence, pas plus à vous qu’aux autres.
– Je serai bien sage.
– Non, non, non.
– Rosette se marie. La « Grande-Bourse » va être une madame. Oh ! comme elle sera contente !

Ces demoiselles ayant formé un cercle passèrent en revue tous les jeunes gens de la ville.

Mademoiselle Clémence murmura un nom.

M. Prosper Parent ?.

Madame Castel quitta les jeunes filles en riant ; et, dès lors, le prochain mariage de Rosette fut connu de tout le pensionnat.

Les deux femmes avaient suivi la rue Froide qui conduisait à la place de la Halle.

Rosette marchait droite, le pied cambré, la cheville tendue, et la Jeanneton se traînait en essayant d’imiter l’allure de sa fille. La bonne volonté de la campagnarde n’arrêtait pas les observations de la demoiselle :

– Mère, ne te tiens pas si près de moi. Ce n’est pas comme cela que l’on marche... Tu me fais damner.

La mère Jeanneton venait d’entrer dans le magasin de madame Julie.

Il y avait beaucoup de monde. Trois ou quatre employés supplémentaires circulaient au milieu de la foule. L’un d’entre eux se présenta. C’était un nouveau venu, à la mine embarrassée, un honnête garçon qui nourrissait sa mère avec son travail et dont l’œil maladif brilla à la pensée qu’il allait faire une bonne vente.

– Non, dit Rosette. Appelez M. Antoine.
– Mais, mademoiselle, M. Antoine est occupé à son rayon.
– Qu’est-ce que cela fait que ce soit celui-ci ou un autre ? observa la mère.
– Ça fait beaucoup. avec les nouveaux venus on est toujours mal servi.

– Monsieur Antoine ! cria l’employé d’une voix étranglée..

– On y va.

Cet Antoine avait toutes les veines.

Au magasin de la ville de Saint-Cyprien, les employés recevaient un traitement fixe et tant pour cent sur les prix des ventes notés sur leur carnet. Le patron, ancien employé d’un grand magasin de Paris, se trouvait bien de son importation de la capitale.

M. Antoine, jeune homme à moustaches blondes et à cheveux frisés, se présenta en saluant respectueusement ces dames.

C’est qu’il avait une manière à lui de faire l’article, M. Antoine.

Avec des courbettes gracieuses et un sourire plus gracieux encore, il vantait les tailles les plus difformes et faisait des compliments aux corsets les plus vides.

M. Antoine, après s’être rendu compte de l’importance de la commande, appela sa patronne madame Julie, spécialement chargée de la confection des robes.

On déplia les étoffes, et Rosette choisit une robe bleue à raies blanches destinée à faire enrager toutes les demoiselles de Saint-Cyprien. La mère consentit encore à remplacer le vilain corset de la pensionnaire et acquiesça à une demande d’une douzaine de mouchoirs à vignettes que Rosette broderait elle-même.

La mère Jeanneton vida son porte-monnaie. Madame Julie ne voulait pas d’argent ; il n’était pas dans les usages de payer les robes avant la livraison.

Sur ce point, madame Bérias fut intraitable. Elle donna même l’occasion de rire aux employés en se campant fièrement devant la caisse :

– Des dettes chez nous ? . Jamais de la vie !. On a de quoi payer, et l’on paye.

Rosette essayait d’arrêter ce dévergondage de paroles ; mais, au fond, elle n’était nullement fâchée d’entendre parler de sa fortune.

M. Antoine, le patron lui-même, le petit garçon évincé, rendirent un salut cérémonieux aux bonnes acheteuses.

Jeanneton prit le bras de sa fille.

– Si nous passions devant l’étude de Me Cournet dans la rue du Nord, nous verrions peut-être.

- M. Parent ?... C'est une idée... Savoir s'il est toujours aussi laid ?.
- Il n'est point laid.
- Enfin, mère, tu m'avoueras qu'il y a de plus beaux garçons que lui. Le fils du marquis de Jamaye...
- Oui, mais monsieur le comte n'est pas pour nous, ma chérie.
- Je le sais, dit Rosette d'un air sombre. Après tout, il vaut autant être madame Parent, la femme d'un notaire, que la femme d'un imbécile qui ne fait rien.

Les paysans circulaient dans les rues, s'arrêtant aux boutiques, et les femmes les suivaient avec de grands paniers vides et des gros sous pleins les poches. De longues charrettes avec des cercles, des futailles, annonçant la prochaine récolte, étalaient en l'air leur timon, et les crieurs de *casse-museaux*, de *réortes* bien chaudes, de gâteaux de toutes sortes faisaient la joie des enfants qui s'accrochaient aux jupes de leurs mères.

Rosette n'en finissait pas avec ses observations :

- Ne me parle plus. Ce n'est pas convenable de parler dans les rues. Les dames comme il faut ne causent pas.

La mère et la fille arrivèrent au fond de la rue du Nord et aperçurent les panonceaux dorés qui resplendissaient au soleil.

L'étude était encombrée de paysans, et les dames Bérias ne virent pas M. Prosper.

- En tout cas, dit Rosette, ce n'est pas moi qui habiterai cette bicoque.
- Elle n'est pourtant pas mal, la maison, et si le mariage a lieu, je crois que l'on ferait bien de s'entendre avec M. Cournet.
- Tu n'es pas difficile.

La mère Jeanneton et Rosette rentraient à l'hôtel du Chariot d'Or, encombrées de petits paquets pliés dans un papier jaune.

- Voilà vos dames, dit au père Bérias M. Faure, qui gesticulait derrière la longue file des charrettes et des cabriolets de la foire.

M. Faure, l'avocat du village du Puy, était un petit vieillard sain et svelte. De la bande noire, mais d'une honnête bande noire, toujours en quête d'un maquignonage, d'une vente, d'un échange, il était aimé et estimé dans son pays. C'est lui qui – on s'en souvient – avait songé tout le premier à faire de l'apprenti notaire un mari pour mademoiselle Rosette.

Il salua madame Bérias avec un fin sourire qui laissait comprendre que François ne s'était pas rendu à ses raisons.

– Pas moyen de convaincre notre homme !

– Un sans-le-sou ?. Jamais de la vie, faisait Bérias : j'aimerais encore mieux un paysan.

– Allons, allons, papa François, ne faites pas l'entêté, nous arrangerons cela demain, à la Croix-du-Jarry, en tête-à-tête.

Rosette jouait avec son ombrelle derrière la voiture et prenait peu d'intérêt à la conversation.

– Nous causerons demain, reprenait M. Faure. Nous traiterons une petite affaire qui ne regarde pas du tout mademoiselle Rosette.

– Quoi donc, monsieur Faure ? dit la jeune fille.

– Rien. Vous verrez plus tard. Je ne vous dis que cela. Est-ce que l'oreille gauche n'a pas carillonné ce matin ?

– Mais non.

– Cependant, je connais quelqu'un qui disait beaucoup de bien de mademoiselle Bérias. Vous me rendriez bavard.

Le père Bérias était rouge comme un coq, et il resta longtemps sur le siège de la voiture sans desserrer les dents.

– Qu'as-tu donc, notre homme ? fit Jeanneton.

– Ce que j'ai ? M. Faure est une canaille ou un imbécile.

– M. Faure ?. Si l'on peut dire !.

– Il me plaît beaucoup à moi ; c'est un brave cœur, observa Rosette.

Le paysan continuait :

– Ce que j'ai ?. Faure veut notre malheur. notre ruine. Mais je suis le maître, moi. Ça ne se fera pas.

– Mais quoi ?. Parle donc. Qu'y a-t-il ?

– Il y a qu'il veut marier notre fille unique à un garçon qui n'a pas le sou. qui n'a pas un journal de terre. Ce Parent.

– M. Parent est un jeune homme très sérieux, dit Rosette.

– Oui, très sérieux, répéta la mère Jeanneton.

– Alors, vous saviez ?

– Nous savions tout, et nous nous proposons de te parler ce soir.

– Eh bien, nom de nom, ça ne se fera pas.

Lui, le petit homme voûté, si caressant d'ordinaire pour sa Poulotte, il la cingla d'un tel coup de fouet, que la pauvre bête se cabra et faillit tomber en arrière.

– Perds-tu la tête, notre homme ?

– Maman, prends les guides.

On passa encore devant les terres de Bérias, et le paysan eut le cœur serré à cette pensée qu'un gendre les mettrait tous un jour sur la paille.

François était religieux, et il se dit que le bon Dieu le punissait de sa mauvaise action à l'égard de Benoist.

Et pendant que la mère et la fille causaient à voix basse sur le seuil de la porte après le repas du soir, il se mit au lit et il pensa tout haut.

– Oui, il vaudrait cent fois mieux avoir pour gendre un paysan qu'un homme sans le sou. Il est impossible qu'un monsieur qui n'a jamais eu d'argent puisse conserver celui qu'on lui donne. Oh ! ce serait du joli qu'un laboureur qui a peiné toute sa vie eût pour gendre un garnement qui lui dévorât son avoir.

Sans doute, c'était bien de songer à s'élever, de porter ses vues sur une personne bien éduquée ; mais au moins fallait-il encore que cette personne n'ignorât pas ce que valait une pièce de cent sous. Décidément, la Jeanneton était folle. Est-ce que Rosette n'était pas assez jeune et assez jolie pour attendre un époux ? A peine sorties des pensionnats, les jeunes filles désiraient se placer, histoire de posséder de belles toilettes et de faire leurs mijaurées. Certes, il ne s'était pas opposé à ce que sa fille reçût de l'instruction ; mais elle avait tort de prendre des idées d'un autre monde et de vouloir devenir une dame. Que lui faisaient les grandes phrases des beaux messieurs et des belles dames. Ce qu'il voulait, lui, c'est que sa famille fût heureuse ; c'est que ses petits-enfants, – s'il en avait, – n'eussent pas à supporter le mauvais temps. Rosette épouserait le fils à Pitois, un gaillard bien planté, qui ferait valoir pour son compte. On ferait les améliorations que toute sa vie il avait rêvées : on échangerait les terres de la Rouclée contre les vignes de la Fontaine-du-Prince ; on agrandirait la maison, et chacun aurait son chez soi. Point n'était besoin d'aller chercher le bonheur à la ville. Rosette, la femme d'un notaire de Saint-Cyprien qui

mangerait la grenouille avant six mois. Jamais, jamais. Il était le maître, lui, Bérias ; il le montrerait.

Les deux femmes étaient seules dans le village à tenir la veillée aussi longtemps.

Les paysans – ceux du moins qui n'étaient pas allés à la foire – avaient fait danser les fléaux sur les gerbes toute la journée ; les maisons blanches étaient endormies, et dans ce repos du village, fruit des rudes labeurs que troublaient seulement les chansons des grillons dans les hautes cheminées, il passait comme un ouragan de rêves disant à tous que le vin serait généreux et qu'une belle moisson ferait plier les granges.

– Mère, j'aime bien M. Faure.

– Tu as raison, ma fille ; il faut avoir de la reconnaissance pour ceux qui s'intéressent à nous. Alors, M. Parent ne te déplairait pas trop.

– Non. Il a l'air très doux ; je crois que je serais heureuse avec lui. Voistu, mère, je ne puis plus vivre à la campagne ; il me faut de la société...

– Mais ne crains-tu pas que les dames de Saint-Cyprien n'aient pas pour toi toutes les prévenances désirables ? . Déjà, quand nous passons dans les rues, il y a des personnes qui se gaussent de nous.

– Oui, des personnes jalouses. Mais je les ferai taire.

– Après tout, ma fille, je ne puis pas te blâmer. Tu fais bien de profiter de ta fortune. je ne saurais pas m'habituer à faire la dame. Toi, c'est autre chose ; tu as reçu de l'éducation. tu es une demoiselle.

Il se faisait tard. Jeanneton rentra les chaises dans la cuisine, et Rosette était déjà couchée que sa mère faisait encore le tour de la maison pour s'assurer par elle-même que le feu était bien éteint.

La nuit, la mère rêva au bonheur de sa fille. Déjà, elle la voyait grande dame à Saint-Cyprien, recevant le maire, le sous-préfet, et elle souriait, la brave femme, à la pensée d'avoir un jour des petits enfants qui seraient des messieurs pour de bon.

Rosette songeait aussi à son avenir : elle se disait qu'une fois mariée, sa félicité ne connaîtrait plus de bornes. On riait à Saint-Cyprien, les jours de marché, quand elle arborait des toilettes nouvelles : elle apprendrait à tous qu'une dame a le droit de se mettre comme il lui plaît quand elle a de la fortune et que son mari est un monsieur. Madame Parent ? . Ce n'était point

un vilain nom, ma foi ; cela sonnait mieux que Bérias. Tout se réduisait à une question d'observation et de patience. Les premiers temps, elle serait embarrassée pour prendre les bonnes manières ; mais elle s'habituerait peu à peu en regardant faire les autres.

II

Le lendemain du marché de Saint-Cyprien, le clerc de l'étude Cournet paraissait anxieux.

– Eh bien, mon cher Prosper, vous avez l'air tout rêveur, ce matin, venait de dire le notaire au grand jeune homme qui réfléchissait, le front dans ses mains.

Prosper leva la tête. Il semblait, en effet, revenir d'un rêve. Ses yeux rencontrèrent ceux de son patron, et il parut honteux de s'être ainsi laissé surprendre.

– Oh ! il est bien permis de délaissier un peu les minutes quand on est sur le point de prendre femme. Quoi donc ?... Est-ce qu'il y a à se cacher ? Vous êtes en âge, que diable !. Et puis, il y a des écus. Madame Cournet et moi sommes bien heureux, allez ; l'étude ne pouvait tomber en meilleures mains. Vous prendrez tout le temps nécessaire pour payer. Le père François a le sac. Un peu de la campagne, mademoiselle Bérias. Bah ! elle a été en pension ; elle se formera. Jolie comme un bouquet, et rosette. à croquer. Mon brave Prosper, vous allez être heureux comme deux coqs en pâte.

Le jeune homme n'essaya pas d'interrompre. M^e Cournet était un moulin à paroles. Plein de tact, fort en droit, mais discoureur à ne pas en voir la fin ; avec cela court, trapu, grisonnant, une bonne figure rasée de frais et parée de besicles d'or, du linge bien blanc, une grave redingote, et de ventre ce qu'il en faut. Il exerçait sa profession depuis vingt-cinq ans, et il était en ce moment président de la chambre des notaires. Son étude vendue, il était

certain d'être nommé juge de paix du canton de Saint-Cyprien, et comme il n'avait pas d'enfant, il irait vivre bien tranquille avec sa femme dans sa propriété du Retol, située seulement à quelques centaines de mètres de la ville. Une audience par semaine, et le reste du temps pour s'occuper d'agriculture ; ce serait charmant.

Depuis longtemps, M^e Cournet avait voulu céder son étude à son clerc ; mais Parent désirait donner des garanties, et il tenait à son idée, bien que le notaire l'interrompit à chaque instant :

– Farceur, va. Est-ce que nous avons des héritiers, madame Parent et moi ? Tout vous reviendra un jour, mon grand Prosper.

Grâce à la combinaison trouvée par M. Faure, Parent, ayant épousé mademoiselle Bérias, payerait l'étude avec la dot et n'aurait plus de scrupules.

Prosper Parent était le fils d'un vieil instituteur mort à la peine. Il n'avait pas connu sa mère, et M^e Cournet, qui, en sa qualité de notable, l'avait couronné douze fois à la distribution des prix de l'école communale, devint son protecteur. Le jeune clerc était intelligent et économe, et les bonnes femmes disaient de lui :

– C'est un honnête garçon ; il mourra riche.

Un événement grave avait resserré les liens d'amitié qui unissaient le notaire au lauréat de l'école. Un jour, le cheval de M^e Cournet s'était emporté au moment du départ : le notaire allait être infailliblement écrasé contre un mur, lorsque le jeune clerc s'était bravement jeté à la tête du cheval, aux acclamations de toute la foule.

Prosper avait sauvé la vie à son patron.

C'était un grand jeune homme, trop grand même, à la physionomie timide et douce ; ses yeux bleus dénotaient la bonté et la droiture, ses mains osseuses disaient une force physique peu commune. Son allure était un peu lourde : et, – chose singulière, – ses épaules, des épaules d'athlète, semblaient s'affaïsser sous le poids de quelque fardeau invisible. On eût dit que le géant cherchait à faire oublier sa rude musculature.

Les joues étaient fortement colorées ; la barbe était rare. Au-dessus de larges dents blanches apparaissait seulement une fine moustache châtain-clair de la couleur de la chevelure coupée en brosse.

Prosper avait vingt-six ans, et depuis sa sortie de l'école il travaillait à l'étude en compagnie du vieux Clapier, un modèle d'exactitude et de dévouement. Clapier était là depuis dix-huit années ; il aimait beaucoup Prosper, et il jurait ses grands dieux qu'il désirait servir un tel maître.

Il était environ trois heures de l'après-midi, quand M. Faure se présenta à l'étude de M^e Cournet.

Prosper était seul. Tout en griffonnant sur le papier timbré, la conversation du matin lui revenait à l'esprit, et il se reportait tout entier à ses souvenirs. Il revoyait l'église et la place où il pouvait contempler mademoiselle Bérias. Il songeait aux promenades de la pension Castel pendant qu'il suivait les jeunes filles qui se dirigeaient en rang du côté du bois des Églantiers. Et au milieu de l'envolée des robes et du fouillis des ombrelles qui jetaient au soleil leurs éclatantes nuances, là-bas, parmi les grandes, il savait distinguer l'objet de ses rêves. Que de fois, lorsque la longue traînée des toilettes avait disparu dans la route poussiéreuse et qu'elle semblait se confondre avec le noir des peupliers, il s'était assis tout tremblant sur le talus d'un fossé !. Au retour, il se haussait sur les tertres verts pour voir plus longtemps et de plus loin les yeux de son adorée rayonnants comme des saphirs et profonds comme l'azur du ciel.

Il n'avait pas de fortune, hélas ! et il faisait un rêve de fou.

Aussi son émotion redoubla quand M. Faure s'assit à côté de lui, l'air grave et bienveillant à la fois.

– Monsieur Prosper, vous ferez brûler un cierge en mon honneur. L'affaire marche comme sur quatre roulettes.

Parent devint pâle.

– Alors, elle ne me trouve pas trop laid, ni trop grand. ni trop pauvre ?

– Trop laid ? Vous êtes superbe. Trop grand ?... Je voudrais avoir votre taille. Trop pauvre ? Vous gagnerez dix mille francs par an. Mon cher maître, la noce aura lieu dans six semaines. Bérias se fera bien un peu tirer l'oreille.

– Ah ! M. Bérias ne veut pas de moi pour gendre ?.

– Je n'ai point dit cela. François objecte seulement que vous n'avez pas de fortune ; mais madame Jeanneton et moi nous lui ferons comprendre que

vosre profession de notaire rapporte plus que leurs deux grosses métairies. Quant à Rosette, elle ne se possède pas de joie.

- Mais mademoiselle Rosette ne me connaît pas !.
- Elle vous connaît comme sa poche ; elle vous a vu cent fois à l’église.
- Je crois que je la rendrai heureuse.
- Parbleu !

Le vieux clerc venait de rentrer.

- Là, monsieur Clapier, vous serez de la noce, n’est-ce pas ?
- C’est donc pour de bon ce que l’on dit à Saint-Cyprien ?. Oh ! tant mieux ! mille fois tant mieux !...

De sa vie, jamais Clapier n’avait été aussi éloquent : il serra vigoureusement la main de son futur patron, et il se remit à la besogne, rangeant les minutes dans les grosses boîtes de chêne, se sentant rassuré, lui qui avait tant redouté de voir l’étude passer à des mains étrangères.

M. Faure et Prosper Parent causèrent encore quelques minutes, et on prit rendez-vous pour le lendemain à la Croix-du-Jarry.

Bérias s’était un peu calmé. Sa femme lui avait dit tant de choses pendant la nuit, insistant sur l’argent que rapportait l’étude, sur la vie rangée de M. Prosper, que François ne trouvait rien à répondre. Jeanneton lui rappelait que M. Cournet donnerait toute sa fortune à son successeur. Les gens seraient jaloux ?. Qu’est-ce que cela pouvait faire ?... Après tout, elle avait bien le droit de parler, elle, la femme qui, toute sa vie, avait économisé pour faire un sort à sa fille. Qui pourrait dire tout ce qu’elle avait retiré de ses ventes de volailles, des œufs couvés, des fruits, du petit jardinage, toutes choses qui, à la campagne, sont le lot des ménagères ? Au lieu de consacrer cet argent à sa toilette, comme le faisaient plusieurs voisines, elle l’avait mis de côté, à intérêt. Ce serait la surprise du contrat. M. Faure était un homme d’ordre, et si le parti n’était pas convenable, il ne l’eût pas proposé. Il en savait plus long qu’eux tous, M. Faure, que l’on prenait toujours comme expert dans les partages et dans l’estimation du cheptel.... Du reste, la petite n’osait pas l’avouer ; mais elle avait un béguin pour M. Prosper : elle voulait celui-ci et point d’autre. Le père Bérias n’avait que cette enfant, et il n’était point homme à la laisser mourir d’amour comme la fille à

Mathurin... La fille à Mathurin s'était éprise d'un domestique de la ferme et, par une froide nuit d'hiver, le père avait chassé les deux amoureux. Pauvre Blanchette ! elle avait traîné la galère pendant six mois, et puis elle était furtivement allée chez la Binchoune l'accoucheuse, et elle était morte, faute de soins !. Ah ! Dieu merci, la Rosette n'en était pas là ; c'était une honnête fille, leur Rosette, et son galant était digne d'elle. Il ne fallait pas l'élever en demoiselle si l'on ne voulait pas qu'elle épousât quelqu'un de son rang. Au surplus, ils donneraient la dot, et tant pis pour les mariés s'ils n'étaient pas économes.

Tous ces raisonnements joints à ceux de Rosette avaient vaincu la résistance du père Bérias.

Aussi, le lendemain, quand M. Faure et Prosper vinrent à la Maison-Blanche, ils furent surpris et heureux de l'accueil bienveillant du maître de la ferme.

On les attendait pour le repas de midi.

Le couvert était mis dans la chambre qui précédait l'appartement de Rosette, et celle-ci rangeait des fleurs sur la table pendant que les hommes se chauffaient le dos à l'énorme flambée qui faisait resplendir les faïences et les vieux cuivres des dressoirs.

La jeune fille vint à la cuisine dans une belle toilette, les yeux modestement baissés ; M. Faure l'embrassa au front et Parent salua en rougissant.

On prit place. Bérias parla beaucoup de l'oïdium qui ravageait les vignes ; M. Faure donna des indications précises sur les essais de phosphate et sur les nombreux modes d'amendements calcaires. Au dessert, M. Faure offrit de petits cigares, et François en essaya un.

– Père, ça te fera mal. Vous ne fumez pas, monsieur Parent ?

– Non, mademoiselle.

– Vous voyez bien, dit M. Faure ; pas un défaut. Bérias regardait son cigare.

– C'est un sou. Un sou est un sou.

Les deux jeunes gens se promenaient dans le jardin.

– Vous travaillez beaucoup chez M. Cournet ?

– Oh ! oui, mademoiselle.

– Et madame Cournet donne-t-elle des soirées ?

– Non, mademoiselle. Madame Cournet vit très retirée.

– Vous êtes allé au dernier bal de la sous-préfecture ? Vous êtes-vous amusé ?

– Je n’aime pas la danse, mademoiselle.

Le linge de la lessive était éparé sur les haies du jardin, et la mère Jeanneton ramassait par-ci, par-là une chemise, un pantalon de femme, une collerette que le vent chassait dans les carreaux.

– Quelle bonne odeur !.

– Vous trouvez, monsieur ?

– Oh ! oui, mademoiselle.

Et Prosper s’enivrait des senteurs du linge, et fermant à demi les yeux, il se disait que ses vœux de bonheur commençaient à se réaliser et que sa fiancée était douce autant que belle.

Ils arrivèrent ainsi par vingt détours jusqu’au grand chêne dont la basse ramure formait seule un lit de repos. C’était l’orgueil du village que ce chêne séculaire que le père Bérias avait ainsi disposé en le courbant graduellement après des années et des années de patience et de soins.

Rosette fit asseoir Prosper sur les vertes branches, et le grand jeune homme se mit à lui conter ses rêves, timidement d’abord, jusqu’à ce que les grands yeux de sa fiancée l’enhardissent.

Sur le seuil de la porte, Bérias mâchonnait son cigare qu’il avait rallumé dix fois sans succès et qu’il se décida à jeter.

Jeanneton ramassa le cigare :

– Ça chasse les mites.

– Eh bien, mon vieux François, disait M. Faure, tu vois que ça ira tout seul.

– Faudra voir, que diable !. M. Prosper est un beau corps d’homme, mais on ne se connaît pas au pied levé.

Derrière les haies du jardin, on entendait les voix des jeunes gens dont la conversation s’animait.

On se retrouva à la cuisine.

La mère Jeanneton versa un doigt de cassis en se penchant vers son homme.

– Invite-le au moins à revenir. La demande est en règle.

– Quand vous voudrez venir nous voir, monsieur Parent, vous nous ferez toujours plaisir.

Prosper se confondit en remerciements, et les Bérias accompagnèrent les visiteurs jusqu'à la Croix-du-Jarry. Elle était bien vieille, cette croix de chêne placée à l'angle des quatre chemins, mais le village lui devait son nom, et il n'en était pas de plus respectée.

Le clerc de M^e Cournet revint souvent à la Croix-du-Jarry, et certain soir il s'y trouva avec le curé de la paroisse et ses témoins.

Il venait d'être reçu notaire, et les accordailles étaient faites.

Il s'agissait maintenant de décider les invitations pour la noce. Rosette fit comprendre à sa mère que l'on ne pouvait décemment inviter les paysans du village, et l'on restreignit les engagements à quelques familles intimes de Saint-Cyprien.

Elle restera légendaire dans le pays, cette noce d'où les frères, les oncles et les nièces furent exclus. François eut beau protester : on lui répondit que les grosses vestes de drap ne seraient pas de mise dans un monde qui comptait le sous-préfet et sa femme, le conseiller général du canton, le maire de Saint-Cyprien, les dames Castel, le commandant Benjamin et l'archiprêtre M. Lambert.

Le frère de Bérias, Pierre le maréchal-ferrant, parrain de Rosette et exclu de la noce, eut peine à contenir sa rage.

Le temps, qui avait paru magnifique le matin, se changea tout à coup en pluie torrentielle et retarda la mise en marche du cortège.

François Bérias, en redingote étroite moulant son corps maigre et nerveux, la mère Jeanneton, obligée, cette fois, d'arborer un chapeau de dame, donnaient leurs ordres. Que de protestations quand Émilie la modiste apporta le chapeau !

– Jamais je n'oserai porter cela.

– Mais, madame, c'est la mode.

Elle se moquait bien de la mode, la brave femme, qui, d'ordinaire, mettait des mouchoirs de couleur. Si elle se rendit aux supplications de la mariée, ce ne fut que par condescendance pour la belle société : on enleva les plumes d'autruche ; on remplaça le velours rose par une festonnade bien

simple en soie noire, et il ne resta de la coiffure qu'une ombre de chapeau dont les brides nouées au cou s'étalaient, pareilles à d'immenses papillons piqués sur un cadre.

Les voitures de louage arrivèrent avec leurs grands chevaux efflanqués qui s'enfonçaient dans les charrières. M. Faure conduisit le marié dans une voiture à capote qu'il avait empruntée pour la circonstance à un médecin de la ville.

La mairie était située sur un monticule, à droite de la route départementale et seulement à quelques centaines de mètres du village. On fit observer que ce n'était guère la peine de monter en voiture ; mais l'air attristé de Rosette eut encore raison des remontrances du père Bérias, et tout le monde comprit que l'on devait un certain respect à la robe toute blanche de la mariée.

Prosper était en habit. M. Cournet avait pris dans son armoire une antique redingote dont les plis soigneusement redressés gardaient encore le souvenir des joies du bel âge.

Toute la noce était parée et cirée. La grange était tapissée de draps blancs sur lesquels se détachaient comme des ex-voto des guirlandes de buis et de verdure ; le sol lavé et battu luisait comme un bronze neuf. Les grands bœufs avaient été menés dans une autre étable et les brebis, fatiguées du bruit, bêlaient comme elles n'avaient jamais bélé. Une table formée en fer à cheval contournait les grandes cuves semblables à de gigantesques vases blancs et venait aboutir d'un côté au pressoir et de l'autre aux crèches vides. A l'entrée paraissaient deux tonneaux parés, eux aussi, d'une nappe immaculée et surmontés d'arbres verts.

Il y avait dans tous ces apprêts un air de fête qui contrastait singulièrement avec les mines renfrognées des habitants du village. Çà et là des groupes se formaient, et les plaisanteries les plus cruelles n'étaient pas épargnées à cette Rosette que les vieux avaient fait danser sur leurs genoux et qui maintenant les regardait comme des chiens. A la fontaine, les femmes parlaient sur l'injustice du sort ; et parfois, devant la grange ouverte, venaient s'installer de jeunes gars au gros ventre, à la chemise trouant la culotte, qui restaient les bras pendants devant le beau monde.

On se rendit à la mairie en voiture. La mariée dans sa longue robe blanche, les yeux pleins de flamme, était heureuse. Elle se félicitait surtout de n'avoir pas à faire le trajet à pied : il eût fallu donner le bras à son père. Certes, ce n'était point qu'elle n'aimât pas son vieux père ; mais elle craignait de paraître ridicule au bras d'un vieillard tout cassé, et elle se disait que c'était assez d'avoir à traverser l'église en sa compagnie.

A la mairie, M. Fouquel, gros fermier de la famille de Jamaye, se tenait grave, ceint de l'écharpe tricolore et bouffi de dignité. La jeune fille dit le *oui* sacramentel d'un ton ferme, et l'union consacrée, elle sortit rayonnante, et le maire n'osa réclamer ses droits. On se rendit à l'église. Les cloches sonnaient à toute volée, et les gamins pendus aux cordes se soulevaient dans le chœur de l'église, à des hauteurs prodigieuses. Mademoiselle Levallois, une amie de Rosette, tenait l'harmonium, un vieil harmonium dont le registre tout usé ne rendait que de piteux gloussements.

Le cadeau des mariés consistait en deux fauteuils à fleurs roses et à fond bleu. La mère Jeanneton voulait donner au curé une nappe d'autel ; mais Rosette, prévoyante en tout, n'aurait jamais consenti à s'asseoir sur les vieilles chaises tapissées de la paroisse.

Le curé adressa quelques paroles aux nouveaux époux, et midi sonnait quand on sortit de l'église. Les voitures étaient là, attendant la noce, entourées de quelques bonnes femmes curieuses.

De retour à la maison, les invités se dispersèrent les uns dans le jardin, les autres dans les champs où les voisins s'occupaient à la récolte. Les dames seules prirent possession des chambres pour ajuster leurs toilettes, et elles eurent fort à faire pour répondre aux questions de Rosette sur les meubles qu'elle devait acheter et sur les réparations provisoires qu'elle se proposait pour rendre convenable la maison de M^e Cournet.

La mariée répétait à chaque instant qu'il était convenu avec son mari que l'on ferait bâtir une maison pour recevoir la société.

Jeanneton allait et venait dans la cuisine, et François prenait des détours, honteux de traverser le village avec les beaux messieurs qui l'accompagnaient.

Le tourne-broche pliait sous le faix ; les marmites sifflaient leurs chansons, et les métayères aux joues écarlates, les manches relevées, en

grand tablier de toile, servaient le chef de cuisine qui fumait des cigarettes et faisait avec son costume blanc l'admiration des gars plantés aux croisées.

Le couvert était mis sur un linge damassé, un présent de la famille Cournet. Les dames découpèrent des cahiers de papier à lettre, et l'on inscrivit les noms des invités par âge, par situation sociale ou plutôt, selon le bon vouloir de l'une des dames Castel. Pendant le repas, on causa doucement, et le champagne fut impuissant à ranimer les esprits. Il n'avait point été question de bal : il aurait fallu danser dans la salle de l'auberge du village, et Rosette voulait que tout se passât comme dans le grand monde. On joua un whist, et celles des dames qui ne comprenaient rien au *singletons*, aux *trichs* et aux *schlems*, se promenèrent silencieusement derrière les arbres du jardin, en s'amusant beaucoup des drôleries de la mariée.

Le lendemain de la noce, il y eut un déjeuner après lequel on assista à une messe *des Morts* et les invités reprirent les voitures de louage.

Quant aux mariés, ils restèrent encore deux jours à la Croix-du-Jarry, deux jours qui leur parurent bien longs : à elle, qui voulait être tout entière à sa nouvelle installation de Saint-Cyprien ; à lui, qui, brûlant d'amour, désirait de toute son âme se trouver seul avec sa compagne. Rosette était aimable avec son mari, qui la précédait pas à pas comme un chien craintif. Lors de leurs promenades, Prosper prenait les devants pour éviter que les ronces qu'elle connaissait mieux que lui ne vinssent embarrasser son passage.

Dans ses projets d'organisation, la mariée émettait cent idées plus folles les unes que les autres, qui faisaient pousser les hauts cris à sa mère. Parent intervenait.

– Vous êtes seule maîtresse.

Et alors elle le regardait avec complaisance, lui pressait les mains, et il se sentait le plus heureux des hommes. Ses yeux s'agrandissaient dans leur rayonnement et il reportait son souvenir à ces heures trop courtes de la grand'messe de Saint-Cyprien et des promenades de la pension Castel.

Il se disait que son rêve était beau, et dans la profondeur du ciel bleu, il laissait monter un regard plein de reconnaissance et d'amour.

Enfin, la grande carriole sortit de la grange : on y entassa les malles de la mariée, les beaux draps de lit en Rouen que l'on avait acheté pour la noce et une infinité d'objets que la mère de Rosette venait placer elle-même avec une sollicitude touchante : c'étaient des pots de confit de dinde, des conserves de légumes, des fromages de Jamaye bien pliés et bien emballés.

La dame protestait, mais la mère avait toujours raison.

– Je sais ce que c'est que la ville et combien tout y coûte cher.

Elle savait mieux que personne, la campagnarde vaillante, les prix du marché qu'elle avait tenu pendant vingt années, faisant à pied la longue route et rentrant le soir, avec des pièces blanches qu'elle entassait dans ses tiroirs avec un sourire de légitime orgueil.

M. Faure était venu chercher les mariés dans la voiture de la noce, et la carriole du père Bérias suivait derrière en faisant crier les cailloux de la route. Jeanneton monta jusqu'au haut des futaies de la Grotte, et quand elle perdit de vue son enfant, elle se dit que c'était son travail à elle qui recevait sa consécration, et elle se fit une fête de penser que Rosette deviendrait une grande dame.

La carriole marchait toujours au petit trot : c'était tout ce que pouvait faire Poulotte avec le chargement énorme qu'elle portait.

Rosette était pressée d'arriver. Elle glissa quelques mots à l'oreille de Parent. Celui-ci eut l'air de résister :

– Oh ! non, ça lui ferait trop de peine.

– Ce n'est pas comme si nous ne devions pas nous retrouver à Saint-Cyprien.

Et sans s'arrêter aux observations de M. Faure, elle cria :

– Dis donc, père, nous allons prendre l'avance. Nous préparerons le dîner pour ton arrivée. Ça ne te fâche pas ?

La gorge du vieux fut un peu oppressée dans sa réponse :

– Non, non. Tu as raison, fillette. Je suivrai au pas.

M. Faure fouetta son cheval, et Bérias ralentit sa Poulotte, regardant fuir les grands peupliers. Son front s'assombrit ; et puis tout tranquillement, en bon paysan, il accrocha les rênes et descendit pour soulager sa bête.

Le notaire louait sa maison avec ses meubles, et Rosette dut se contenter des rideaux, de calicot cargués comme des voiles et des lits démodés des chambres. Ce n'était pas pour longtemps, car Prosper venait de se rendre acquéreur d'un magnifique terrain situé dans l'un des plus beaux sites de la ville. En attendant mieux, la nouvelle mariée se fit un petit nid à elle dans la plus jolie chambre de la maison, et, confiante en l'avenir, elle se mit en mesure de réaliser ses rêves.

III

Quatre années s'étaient écoulées. Une charmante petite fille appelée Andrée – un nom choisi par la mère – était venue réjouir le ménage Parent.

Le notaire adorait sa femme ; il cherchait toutes les occasions d'échapper au client pour monter rapidement l'escalier et la surprendre, si la porte de sa chambre était ouverte, avec un long baiser d'amour. Souvent, il était bien accueilli ; mais comme parfois Rosette le repoussait, il descendait à son étude d'une façon toute gauche, et Clapier comprenait que son jeune patron commençait à ne plus être heureux.

On avait grande confiance en M^e Parent ; son mariage lui donnait du crédit ; son caractère sérieux l'aidait à conquérir toutes les sympathies. Chaque dimanche, les paysans venaient à l'étude porteurs de sommes à placer, et ils donnaient tout pouvoir au nouveau notaire. M. Cournet avait été nommé juge de paix du canton de Saint-Cyprien, et après l'audience du jeudi, s'il trouvait le temps long, avant de rentrer à sa maison de campagne, il allait jusqu'à l'étude dire un petit bonjour aux vieux dossiers qui dormaient dans leurs cases de bois.

Les époux Parent étaient installés dans leur nouvelle habitation.

La maison de construction moderne, à la turque, avec une seule aile avançant sur le corps de logis était noyée dans l'ombre et dans la verdure. On avait eu la bonne idée de choisir un terrain où les arbres étaient tout

venus, où la hêtrée du chemin était plantureuse et où sous la ramure s'étendaient des prairies immenses.

Le plan était exécuté d'après un modèle qui avait obtenu un prix à l'Exposition universelle de 1855. Mais si les paysans admiraient le perron aux colonnes sculptées, s'ils restaient ébahis devant la balustrade de fer qui précédait la serre aux fleurs de toutes nuances, ils riaient entre eux de ce château qui n'était pas terminé.

– Une seule aile à une maison, c'est comme qui dirait un chien à trois pattes !.

Un ruisseau s'étendait au bas du jardin et, du côté opposé au ruisseau, une seule maison occupée par le maire de la ville, M. Loudois.

Les cèdres du Liban, les sapinettes bleues, les thuyas dorés et argentés, les massifs de rhododendrons, les yuccas aux vives arêtes, les gynériums aux panaches éclatants, toutes les plantations avaient bonne tournure et, pour se montrer, attendaient le printemps. Tout au loin, à moitié perdu dans les arbres au feuillage résistant, un kiosque composé dans le style d'une mosquée.

La vie réelle de Rosette commença quand elle se sentit bien chez elle au milieu du luxe qui l'enivrait.

Le notaire ne soufflait mot lorsque les lourdes voitures des camionneurs amenaient les meubles commandés aux premiers faiseurs de Paris. Bérias, lui, était stupéfait ; quant à la Jeanneton, elle disait que Rosette avait raison ; qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter ; que les notaires gagnaient l'argent comme ils le désiraient.

Rosette avait de si douces câlineries pour convaincre son mari quand, par hasard, il essayait de résister !

– Mais, chérie, tu as déjà une armoire à glace et une chiffonnière.

– Prosper, laisse faire ta petite femme à sa guise. Nous pouvons recevoir du monde ; il ne faut pas que nos invités soient plus mal qu'à l'auberge.

Dans les premiers temps, la chambre des époux était commune ; mais madame Parent avait fait observer qu'il était convenable qu'une femme eût un appartement privé. Les lectures de certains romans lui chauffaient le cerveau, et elle prenait surtout un vif plaisir aux aventures de la reine

Margot, qui recevait ses amants dans tous les coins des portières, à la barbe de son époux.

On meubla une chambre pour monsieur.

Ce soir-là, madame Parent donnait à dîner à quelques personnes. Dans le grand salon faisant face à la serre, on remarquait deux tableaux dus au pinceau d'un ami de la maison M. Moulineau, qui faisait de la peinture à ses heures : l'une des toiles représentait un pèlerin en marche vers le désert : comme pendant, une assez mauvaise copie du « Naufrage de la Méduse ».

Le feu brûlait sans craquement ni pétitement, comme il convient à un feu de bonne compagnie. Les domestiques, tous les deux nouveaux – on en changeait souvent – plaçaient sur la table dressée des flambeaux sans style qui faisaient rayonner les cristaux et les visages des invités.

Il avait été grandement question de savoir si l'on inviterait la famille Bérias.

Rosette trancha la question :

– Mon père et ma mère seraient gênés en présence de personnes qu'ils ne connaissent pas.

M^e Parent n'insista pas davantage, et Rosette fit comprendre aux Bérias que la saison était rigoureuse et que, dans leur intérêt, ils feraient bien de rester chez eux.

On était au mois de janvier. La neige tombait depuis quelques minutes, et les paillettes blanches valsant dans l'air, s'accrochaient aux glaces des hautes fenêtres, quand Lavérie, un garçon qui avait servi dans l'un des premiers hôtels de Bordeaux, vint annoncer :

– Madame est servie.

La conversation, un peu noire au début du dîner, se rajeunit au dessert.

Prosper, assis en face de sa femme, avait à sa droite madame Gavier, la femme du sous-préfet ; à sa gauche, une voisine, madame Loudois. Puis venaient M. Cournet, M. Faure, le commandant Benjamin, un vieux retraité qui avait obtenu l'autorisation de porter son costume militaire en tout temps et en tous lieux. Aux côtés de Rosette, le sous-préfet de Saint-Cyprien, le maire M. Loudois, M. Victor Moulineau, peintre et poète, et enfin un grand

jeune homme pâle et blond venu là, sans cérémonie, en jaquette bleue, pantalon gris foncé et mouchoir de soie au-dessus de la poche. C'était M. Georges, le fils du maire. Sa famille l'avait prié de revêtir un habillement plus sérieux : il s'était contenté de répondre qu'on ne se gênait pas chez les Parent.

Il causait beaucoup, le grand jeune homme et, tout en caressant sa fine moustache, il avait essayé plusieurs fois de croiser son regard avec celui de Rosette ; mais celle-ci, tout entière à l'ordonnancement du service, avait dédaigné de sourire. M. Georges se rattrapait par une conversation animée avec la femme du sous-préfet, assez fière de se voir ainsi courtisée. Le dialogue avait lieu pardessus l'épaule du commandant, qui se baissait de temps à autre pour laisser passer des mots spirituels qu'il essayait, lui aussi, de comprendre.

– Les affaires reprennent, venait de dire M. Faure.

– Oui, dit M. Moulineau ; mais nous sommes envahis par la production étrangère.

– C'est le progrès, ajouta le notaire.

– Le libre-échange, cria le sous-préfet, il n'y a que cela. Le libre-échange, c'est la grande idée du siècle. Sa Majesté l'empereur...

Le café était servi.

On passa au salon, et madame Parent fit elle-même les honneurs avec une grâce charmante.

M. Victor Moulineau débitait à chaque instant des jeux de mots, à la plus grande joie du commandant Benjamin.

Un vieillard sérieux, M. le maire de Saint-Cyprien, un géant de la taille de Prosper. Son fils disait de lui :

– Il a tout ce qu'il faut pour représenter. L'important est d'en imposer par la taille.

Dans la salle à manger, les domestiques causaient :

– Bonne maison, disait l'un des domestiques en vidant les fonds de bouteilles... Ils sont riches, mais ça n'est pas du monde chic. Tenez, quand j'étais à Bordeaux.

– Ce sont de braves gens, répondait Léonard, un malheureux jeune homme que Prosper avait ramassé dans la rue. Madame est un peu brusque,

mais elle est bonne.

– Léonard, vous n’avez pas faim ?

– Nous allons manger à la cuisine.

– Oui, mais ça n’empêche pas. Ces petits morceaux de nougat...

Un timbre retentit.

– Boum !. Suis-je bête, je me crois encore au restaurant.

Et, plein de gravité, le domestique se rendit à l’appel de sa maîtresse.

– Vous vous êtes fait attendre.

En homme du métier, Lavérie resta impassible.

– Préparez les tables de jeu : faites-vous aider par Léonard.

Dans le couloir les deux domestiques avaient des lambeaux de phrase :

– Cette madame Parent, elle me fait froid dans le dos quand elle me regarde. Et le père ?... Tout bossu, n’est-ce pas ?

– Un brave homme.

– Toujours un brave homme, mais paysan, hein ?... A voir madame, on ne se douterait pas. Comme on se décrasse vite. C’est un bon hiver à passer. ça va me reposer de mes travaux. Ici, vous vous couchez en même temps que les poules.

On proposa le whist, la bouillotte, le nain-jaune, la bourre, le lansquenot, la cadrette et la manille ; on s’arrêta au baccarat.

Les dames se mirent aussi de la partie.

Moulineau, qui tenait la banque, abattait huit ou neuf à chaque coup et madame Gavier, rouge de dépit, faisait claquer ses doigts, trichait au jeu, empruntait de l’argent à droite et à gauche. Le sous-préfet prenait plaisir à exciter les nerfs de sa femme :

– Blanche, tu ruines l’administration.

La soirée continua par les jeux innocents, et les petits mariages faisant dire à chacun un nom d’oiseau ou de bête que l’on mariait avec la personne sur la sellette, amusèrent énormément la société.

La conversation marchait son train à l’office, et Marguerite la cuisinière y prenait part.

– Alors, ce n’est pas loin, la Croix-du-Jarry ?

– Une heure et demie à pied.

– Les vieux viennent souvent à Saint-Cyprien ?

- Il paraît que non : madame a honte. murmurait Léonard.
- Écoutez, disait Marguerite : il y a presque de quoi avoir honte. C'est ennuyeux d'avoir des paysans à table. On a tort par exemple, de ne pas garder ici la petite Andrée.
- La fille à madame ?
- Oui, madame n'aime pas à entendre crier, et l'enfant est chez les Bérias, depuis huit jours, avec sa bonne.
- Une princesse, quoi ?.
- Lavérie, vous êtes une mauvaise langue.... Vous reviendrez de toutes ces idées.
- A Bordeaux.
- Toujours votre Bordeaux.
- Marguerite, le maire donne-t-il des pièces ?
- Oh ! un cancre. dix sous.
- Et le sous-préfet ?
- Une misère, cinq. six sous.
- Et M. Georges ?
- Avec celui-ci, ça va tout seul. Il est gentil tout plein, et si j'étais jeune.
- Et M. Faure ?... le commandant ?.
- Jamais rien.
- Ah !.
- Vous savez, il n'y a pas gras ici sur les pièces. Encore heureux d'attraper quelques sous... Clorinde la femme de chambre de M. Berck de Villemont, dit qu'à Paris les invités ne donnent jamais rien. Pas bêtes, les Parisiens !.
- Quelle chipie, cette vieille Loudois !.
- Ne m'en parlez pas ; elle a change quatre fois de servante depuis deux mois ; elle fait damner M. Georges.
- Elle est laide et vieille ; sans quoi, il n'aurait rien à envier aux autres, M. le maire.
- Il paraît qu'il en a porte dans le temps.
- Le bruit du piano arrivait jusqu'à la cuisine.
- Ils dansent ?.
- Qui est-ce qui joue ?

- Madame Gavier, une artisane...
- On reçoit souvent ?
- Tous les huit jours.
- Et nos maîtres sortent quelquefois ?
- Oui, on va chez le maire, chez le sous-préfet...
- Bon... à la première, nous organisons une partie avec les voisins.
- Dame ! on pourrait voir à se distraire... Nous aurons Léveillé, Bernireau, Cavantou... Notre amie Marguerite fera cuire une bonne volaille... Je me charge des gâteaux... et des bouteilles...

Ces dames prirent leurs manteaux, et Rosette qui avait besoin d'air les accompagna.

Georges offrait le bras à madame Parent, qui avait insisté pour aller jusqu'à la sous-préfecture.

- Vous ne craignez pas le froid, madame ?
- Mais non, monsieur.
- Votre soirée était délicieuse.
- Vous êtes trop indulgent.
- Votre toilette vous sied à ravir.

En disant cela, il la serrait de près et elle se sentait trembler.

– N'allez pas plus loin, madame Parent, dit madame Loudois. Il fait un temps affreux. La neige commence à tomber...

Rosette prit le bras de Prosper et gagna rapidement sa porte.

- Quel désordre, observa M. Parent lorsqu'il traversa la salle à manger.
- Il faut toujours que tu te plains de quelque chose.
- Chère femme, c'est parce que je crains que tu ne prennes trop de peine avec tes nouveaux domestiques.

Il la suivit jusque dans sa chambre, et pendant qu'elle dénouait sa chevelure, il voulut la baiser au cou.

- Tu vois bien que tu me chiffonnes. je suis brisée de fatigue.

Il s'était assis humblement sur la causeuse, admirant les longs cheveux qui se déroulaient sur la chemisette brodée.

- Que tu es belle !
- Je t'en prie.
- Eh bien, embrasse-moi. là, sur le front.

– Sois raisonnable. Va-t'en, maintenant.

Il sortit et aussitôt elle s'enferma à double tour.

Elle dormit mal, ou plutôt elle ne dormit pas. La bougie brûla sur sa table de nuit pendant que le vent faisait trembler les carreaux et que la neige devenue pluie tombait avec un long crépitemment. La tête mollement renversée sur un oreiller de dentelles, Rosette lisait un feuilleton et, après avoir tourné la page, rentrait frileusement ses mains sous la couverture. Son petit bonnet à faveurs rouge-vif lui donnait l'air d'une de ces madones qu'on voit dans les églises italiennes ; et, comme les madones, son regard se détachait des choses de ce monde et montait plus haut que les peintures du plafond où des anges étendaient leurs ailes dans un nimbe d'or. Son imagination se remplissait de toutes les aventures galantes qu'elle avait lues depuis la légende de l'admirable Sapho jusqu'aux romans contemporains. Elle n'avait pas soupçonné que sa vie dût être aussi calme, et elle regrettait presque de s'être mariée.

La jeune femme se reporta alors au souvenir des années passées dans son village, lorsqu'elle s'en allait par les chemins ombreux, ignorante encore des choses qui la troublaient maintenant.

Elle se revoyait, vêtue de sa robe d'indienne, avec un grand chapeau de paille d'Italie, assise au bord d'un pré, l'œil perdu dans les hautes branches des châtaigniers, écoutant les chansons des bouviers interrompues par le roulement des grosses charrettes ; elle entendait les rires joyeux de son vieux père, lorsque la récolte menaçait de faire craquer les planchers des granges et que le vin ne pouvait tenir dans les cuves.

Maintenant, elle était femme, et c'étaient d'autres chimères qui enivraient son âme. Elle aurait bien voulu pourtant revivre les choses passées.

Un pas se fit entendre.

– C'est toi, Prosper ?

– Oui ; j'ai vu de la lumière dans ta chambre ; il fait presque jour. tu es malade ?

– Non, .. c'est fini. Veux-tu entrer ?.

Elle se leva, passa son peignoir de velours bleu, chaussa ses mules et entr'ouvrit la porte.

Le bruit du peignoir jeté à terre, le frou-frou de l'édredon, avertirent Prosper qu'il pouvait pénétrer dans la chambre de sa femme. Il y entra, tout enivré de cette odeur de la femme qui se repose.

Prosper n'avait pas dormi non plus, et mille mauvaises idées avaient embrasé son cerveau. Ce n'était plus le même homme. Depuis longtemps, son bonnet de coton à double fond avait disparu ; d'ordinaire, il mettait un foulard de soie. En ce moment, il se présentait les cheveux longs, la raie au milieu de la tête, en veston de flanelle blanche, après s'être regardé vingt fois dans la glace.

Il arriva tout près du lit, replaça le peignoir sur un fauteuil et alluma une bougie pour remplacer celle qui venait de s'éteindre.

– On dirait que je te fais peur ? soupira Rosette en passant ses bras autour du cou de son mari.

– Tu ne me détestes plus, alors !

– Mais, mon ami.

– C'est qu'il faut que je te fasse un aveu. Tu me pardonneras ? J'ai écouté à ta porte. Tu parlais avec beaucoup d'exaltation.

– Moi ?. Je ne me souviens pas.

– Vois-tu, Rosette, la vie n'est pas telle qu'on la dépeint dans les livres ; tous les romans sont faits à plaisir. ils mentent tous. L'existence heureuse est celle qui se passe auprès d'une femme aimée et qui vous aime toujours. d'une compagne qui a droit au respect du monde. Il faut être honnête et chasser les rêves insensés. Tout est là.

– C'est vrai, Prosper. Je lis beaucoup trop de romans ; mon imagination s'égare. Tu es le meilleur des hommes et je me repentai déjà de t'avoir congédié si brusquement.

– Il faut laisser de côté les romans et reprendre ton piano : cela te distrairait.

– Je suis un peu rouillée avec la musique.

– Les dames Castel disent que tu as de très bonnes dispositions. Ce serait l'affaire de quelques gammes... mademoiselle Millaud ne refuserait pas de venir ici. et puis, tu seras bien obligée de donner des leçons à notre petite Andrée.

– J'essayerai, puisque cela te fait plaisir.

– Ton mari n’est pas méchant, Rosette ; ce serait mal à toi de lui faire de la peine. Nous avons été si heureux depuis quatre années !.

– Nous le serons encore.

– Que veux-tu ? Moi, j’ai toujours été courbé sur les dossiers et je ne sais pas prendre les bonnes manières.

– Je t’aime comme tu es, Prosper.

– Bien vrai ?

– Tiens.

Et elle l’enlaça avec une irritation subite qui se calma tout à coup.

– Je suis encore souffrante, Prosper. Ce n’est pas de ma faute, va. Adieu, c’est le sommeil qui me gagne ; adieu.

– Adieu, femme ; je t’aime bien.

Il se retira à pas lents, se détournant de temps à autre pour la contempler dans son abandon. La jeune femme s’était assoupie, les bras nonchalamment renversés, la tête amoureusement inclinée, la bouche souriante : Prosper se rendit à son étude, le cœur rasséréné et plein d’ardeur au travail.

Depuis que les époux Parent habitaient leur nouvelle maison, les Bérias venaient rarement à Saint-Cyprien. François ne pouvait oublier que, certain jour de marché, sa fille Rosette l’avait tout doucement conduit à la table de la cuisine en lui disant qu’on était au dessert, qu’on avait des invités et que cela ne plairait pas à tout le monde de voir reparaître la soupe. Le paysan s’était assis avec les domestiques, et on lui avait réservé un bout de table recouvert d’une nappe.

La Jeanneton rougissait de la façon dont on traitait son homme.

– Tu es un lâche ! Tu aurais dû aller en plein salon faire une scène à tous ces beaux messieurs et à toutes ces belles dames. C’est une infamie ! Nous qui nous sommes arraché les morceaux de la bouche pour faire un sort à notre fille ! C’est pour elle que nous avons peiné, mon homme. Le bon Dieu la punira.

Mais Rosette revint à la Croix-du-Jarry, et la colère de la mère Jeanneton s’apaisa.

L’instinct de la maternité avait eu raison des aspirations fougueuses de la jeune femme. Elle adorait sa fille, était heureuse de l’habiller elle-même et

de jouer à la petite maman. Au village, elle portait des robes très simples, boutonnant haut, et les poules que la grande dame avait chassées retrouvaient l'amie d'autrefois et luttait de battements d'ailes et de gloussements : c'était comme une revanche des caresses oubliées au moment où la joyeuse volaille prenait son essor pour s'abattre lourdement, à l'heure du repos, dans le feuillage du marronnier de la cour.

Rosette questionnait Andrée, faisait elle-même les réponses avec une voix enfantine ; et, heureuse d'être débarrassée des tracasseries de la ville, des conversations, des corvées des visites, dans une maison blanche qui jurait avec le luxe de son appartement de Saint-Cyprien, elle ne voyait rien au delà du chant des oiseaux qu'elle excitait et des fleurs des champs dont elle faisait sa parure.

Madame Parent recevait chaque matin un mot d'amour de son mari, bien privé de son absence mais bien heureux de la savoir heureuse. Les lettres de cet honnête homme lui faisaient du bien : elle se mettait à devenir économe, de s'occuper de l'éducation de sa fille. Il suffisait d'une invitation à un bal pour que tous ses projets d'honnête femme s'évanouissent : elle écrivait dix lettres à Paris pour son costume, inquiète de savoir qu'elles seraient les toilettes des dames, avec la pensée de briller au premier rang des danseuses.

– Notre fille se range, faisait Bériat à sa femme.

– Tu crois cela. Regarde.

Et il regardait, en effet, le vieux paysan, sa fille Rosette, qui accourait devant eux pleine de fièvre :

– Je retourne à Saint-Cyprien. Il doit y avoir un bal ; si j'y manquais, ces dames seraient trop contentes.

IV

Portant indistinctement la blouse noire ou la jaquette à boutons de cuivre, M. Faure était réputé à dix lieues à la ronde pour son habileté dans les ventes de biens. Les notaires l'invitaient à leur table et prenaient des soins tout particuliers de sa nerveuse petite personne. Il donnait des affaires à Marny, à Lamète, mais il réservait les actes importants pour l'étude de Saint-Cyprien. M^e Cournet lui avait plu par sa rondeur et par son amabilité ; quant à Prosper, on sait de quelle affection l'entourait le chef de la bande noire.

Toujours par monts et par vaux, encourageant les échanges de terrains, excitant les vendeurs, recrutant les acquéreurs, mais agissant toujours avec loyauté, M. Faure faisait exception à cette horde peu respectée qui s'en va à travers les campagnes, trompant les paysans crédules sur les conditions des ventes.

Au surplus, il n'agissait pas par lui-même : il avait toute confiance en son homme d'affaires le Challier, dont il était obligé, à tous égards, de modérer les ardeurs.

M. Faure avait vendu des terres à François Bérias, était rapidement devenu l'ami de la Maison-Blanche et avait encouragé la famille à mettre Rosette en pension. Puis, la demoiselle lui ayant paru intelligente et jolie, il

avait décidé qu'elle serait la femme de Parent, le cher camarade du fils qu'il avait perdu et dont il disait :

– L'instituteur est mort, mais Parent a deux pères : M. Cournet et moi.

Dans l'étude, Rosette rencontra M. Faure, qui venait annoncer au notaire que la vente des Thermettes aurait lieu le lendemain, à la Châtre-des-Vergnes.

– C'est une bonne affaire pour nous, monsieur Faure ?

– Je crois bien, petite. madame. Pardon.

– Oh ! dites donc « *petite Rosette* » comme vous le faisiez autrefois quand je dansais sur vos genoux. Certes, j'ai horreur des gens trop familiers sans raison, mais je serais désolée qu'un vieil ami fît des façons avec moi.

Elle lui tendit gracieusement la main :

– A l'anglaise. C'est la mode maintenant.

– Combien rapportera la vente ?

– Douze cents francs, au moins, n'est-ce pas, maître Prosper ?

– Oui, si nous atteignons le prix que vous espérez.

– Tout ira bien avec Le Challier, un malin celui-là, un bavard ; il ne sait ni lire ni écrire, mais il n'y en a pas d'autres comme lui pour amadouer les paysans. Je le surveille parce que je tiens à ce que tout le monde nous estime. Le Challier, une intelligence. une verve.

– Il faudra dire à Le Challier de ne pas faire boire les paysans avant le marché, observa M^e Parent. Les gens sont excités, et après ils regrettent.

– Le Challier n'a jamais trompé personne.

– Est-ce que c'est drôle, une vente ? interrogea Rosette.

– Ça dépend des goûts, répondit M. Faure ; moi, je me sens heureux au milieu des criailleries, quand je vois mon compère à l'œuvre. une éloquence.

– J'ai bien envie d'aller avec vous. C'est à la Châtre-des-Vergnes, n'est-ce pas ? Je profiterais du voyage pour rendre ma visite aux dames Duméniaux.

– Mais, interrompit le notaire, nous rentrerons seulement à la nuit. Ce serait t'exposer.

– Il faut que je sorte ; cela chasse mes idées noires. C'est convenu ; je serai de la partie.

– Ce que j’en disais était dans l’intérêt de ta santé si fragile. Nous partirons un peu plus tard, vers onze heures.

– Très bien.

– Les Moreau, les Girou, les Jeandinet, M. Poltin, les Leuïnard, les Pichou... nous allons avoir un monde !. Bref, ça marchera comme sur quatre roulettes.

C’était un dimanche. Après la grand’messe, on devait vendre la propriété de M. de Lornant, la belle propriété des Thermettes. Tous les richards de la contrée s’étaient donné rendez-vous chez Legrand, l’aubergiste de la Châtre-des-Vergnes. La cour était pleine de paysans : il en était venu de tous les villages voisins, de Mersay, de Charmeuil, de Narvon, de chez Ninard, des Oseraies, de la Tremblade. Des groupes s’étaient déjà formés quand le notaire, la serviette bourrée de papier timbré, fit son entrée. Rosette était descendue devant l’église pour y dire une prière avant de se rendre chez les dames Duméniaux.

A côté de M. Faure, Le Challier – le fameux Le Challier – pérorait sur une table, les calques du cadastre des terrains à vendre étalés devant lui. Toutes les lignes, toutes les lettres, tous les numéros des plans, autant de mystères pour le paysan illettré. Cependant, il s’en tirait à son honneur, et tandis que M. Faure s’entretenait avec les Mathurin et les Jeandou, gros bonnets des villages, le Challier prenait à part les petits particuliers. Un par un, il les entraînait dans les coins de la cour ; et avec des paroles lentes et mesurées, des airs de défiance jetés à droite et à gauche, il disait à Pichou que Leuïnard voulait la terre des Néfliers et qu’il fallait tenir bon. Quand il en avait fini avec Pichou, il s’approchait de Moreau, lui vantant les avantages du pré des Rebières, faisant sonner bien haut les quintaux de noix que l’on ramassait dans le paradis du Breuil.

Les fermières avaient accompagné leurs maris, et elles menaient grand tapage sur l’issue probable de la vente, sur les prix des terrains et sur les causes qui déterminaient le monsieur à se défaire de sa propriété.

C’était une véritable fête. Les hommes buvaient du vin et les fillettes de la limonade gazeuse dont les bouchons volaient en l’air, à l’ébahissement des enfants. Le soleil qui se mettait de la partie faisait resplendir les Jeannettes d’or, les jupes blanches hardiment retroussées sur les robes aux

larges bigarrures. Bleus, blancs, jaunes, verts, rouges, selon les têtes et selon les âges, les fichus passaient et repassaient au milieu des bonnets de soie noire des vieux parrains, des bonnets de laine des paysans et des larges chapeaux des avocats de village.

Il y aurait à dîner le soir, pensaient les gars vigoureux.

M. Faure et Le Challier payaient le repas, mais gagnaient bien assez avec le 5010 toujours soldé d'avance, faisaient en chœur les paysans.

elles d'entre les femmes qui n'étaient pas méchantes déplorait la ruine du propriétaire M. de Lornant.

C'était un homme si généreux !

Oui, mais il dépensait trop à Paris.

Quand il venait au château de Lornant il jetait haut de sa terrasse des pièces de vingt sous aux petits métayers.

Comment a-t-il pu se ruiner, cet homme qui avait tant de revenus ?

– On dit qu'il s'amusait à la bagatelle avec des femmes pas comme il faut, des *attris* ma fine.

La comtesse est belle comme le jour et douce comme un mouton.

– Voici la pauvre femme bien à plaindre ; elle est chez sa mère, au château de Champvans.

– Et lui ?

– Ma foi, on ne sait pas. Il a donné procuration de vendre à M. Faure.

– Voilà ce que c'est que de faire trop de dépense, et M. Parent est heureux de gagner de l'or en barre. Sa femme lui en découte joliment.

– Ne me parlez pas de cette gamine. La « Grande-Bourse. » ça vous prend des airs de dame, une drôlesse à laquelle j'ai donné cent taloches parce qu'elle agaçait toujours ma chèvre la Bicquotte... Cette Rosette, elle n'ose seulement plus regarder son vieux père. vilaine bête, va.

– Elle finira mal, parce qu'elle a moins de cœur que notre chien Loulou. Quand on pense qu'elle est restée des mois entiers sans voir sa fille !... Si elle m'appartenait, je vous la giflerais !

Pendant que M^e Parent aidé de son clerc donnait des explications à ses clients, Le Challier continuait son système devant la tablée de paysans.

– Je vous dis : la terre appartiendra un jour à ceux qui la travaillent. Aujourd'hui, les messieurs ne veulent rien faire : ils sont moins riches et ils

se soignent mieux que leurs pères. On vous conseillera peut-être de placer votre argent en rentes sur l'Etat ? N'écoutez pas ceux qui parlent ainsi : les placements sont solides, sans doute ; mais ce n'est pas la même chose que la terre. C'est la vérité, la vérité pure. La terre, voyez-vous, ça se touche ; on est chez soi ; les bornes sont bien plantées. Une révolution peut arriver. la terre reste. Vous voulez prêter sur première hypothèque ? Il y a toujours un tas de difficultés : les créanciers privilégiés fondent sur vos garanties comme des bombes ; vous avez des reprises de femme, des histoires de tutelle. La terre, il n'y a que ça de solide. Oh la terre !...

Et Le Challier, avec sa voix la plus mielleuse s'adressait à Jeandinnet, celui auquel il pensait vendre le plus gros lot :

– Toi, Jeandinnet, qui es si riche, si tu ajoutes les clairières à ta futaie des Gorges, ça te fera une pièce sans pareille. Hé ! seras-tu content, au lever du soleil, de voir tes luzernières grasses et tes blés qui se coucheront sur le sol ? Quand tu marieras ta fille, mademoiselle Aglaé, tu donneras les Clairières, et ton gendre ne voudra pas les revendre au poids de l'or.

Il continuait à discourir, clignant de l'œil à celui-ci, parlant à voix basse à celui-là.

– Mes amis, achetez des terres !. Voyons, nous allons commencer par les vignes.

– Et les prés ?

– Les prés viendront à leur tour.

Ce fut un dédale d'explications sur les chemins, sur les bornes.

– Voici le sentier du Barrage, la route des Trembles, l'ancien passage des Corbeaux. Père Jeandinnet, décidez-vous.

Jeandinnet causait avec ses fils, avec sa femme, avec son futur gendre.

– Mille francs de rabais ?

– Jamais de la vie.

– Rien de fait, alors. Vous savez, les Moreau.

Les accordeurs des marchés tapaient dans les mains :

– Nous serons encore là à minuit. Le dîner ne vaudra rien. Jeandinnet ?
allons, mon petit Jeandinnet ?.

Les bâtiments étaient vendus.

– Ça marche, ça marche, criait Le Challier en se frottant les mains, pendant que le clerc pliait en quatre les feuilles de papier timbré, les élevait à la clarté du jour pour voir le millésime, fixait la marge qu’il redressait vivement d’un coup d’ongle avec une précision mathématique.

Me Parent était triste. De temps à autre, il regardait du côté de la grande porte entr’ouverte.

– Qu’avez-vous donc, Prosper ?’ dit M. Faure, vous suez comme si vous aviez marché trois heures durant.

– Oh ! rien.

– Allons.

– Eh bien, je suis inquiet. Rosette ne rentre pas. Il est cinq heures : je n’ai plus la tête aux actes.

– Votre femme fait collation chez les dames Duméniaux.

– J’ai de mauvais pressentiments. ses maudites migraines sont revenues.

– Que dit le docteur ?

– Comme toujours il conseille le bromure de potassium. mais Rosette ne va pas mieux. Ça me tue de la savoir malade.

– Vous l’aimez donc bien ?

– Si je l’aime !

On entendait encore la voix sonore de Le Challier.

– Cette châtaigneraie donne tant par an. C’est à prendre ou à laisser. Les vignes, je vous les laisse pour la moitié de la valeur.

– L’oïdium ?.

– L’oïdium s’en ira comme la maladie des pommes de terre.

– Tape donc ; mais tape donc.

– Ah ! vous ne voulez pas le pré de la Rouchonnière ?... de l’or en barre.

– Tape donc ; mais tape donc.

Rosette venait d’apparaître, soutenue par les dames Duméniaux. Elle était très pâle, et elle se laissa tomber sur la chaise que lui présentait M. Faure.

L’une des dames conta au notaire que sa femme avait été prise d’un étourdissement, mais qu’elle avait été bientôt remise avec un verre d’eau sucrée et de la fleur d’oranger. On lui offrait un lit à la maison, elle refusait.

Parent ne voulut pas en entendre davantage.

– Partons, partons immédiatement, monsieur Faure, je vous en prie, faites atteler.

– La vente ?

– La vente ?. Je m’en fiche. Ma femme, ma pauvre femme.

Et devant les paysans ahuris qui tordaient leurs larges chapeaux entre leurs doigts, il trempa son mouchoir dans un verre de vinaigre et s’agenouillant, il frictionna les tempes de Rosette.

– On ira si l’on veut chercher un autre notaire ; nous partons.

Rosette passa la journée du lendemain dans sa chambre, en peignoir, les stores baissés, dans cette demi-obscurité qui pour elle avait tant de charmes. Plusieurs dames de Saint-Cyprien se présentèrent : elle refusa de les recevoir à l’exception de madame Loudois, la femme du maire.

Quand l’amie fut partie, un coup sec retentit à la porte. Elle se pencha doucement à la croisée : c’était M. Georges qui venait prendre de ses nouvelles et déposer sa carte. Elle regarda le jeune homme. Jamais il ne lui avait paru si beau. Il venait à elle comme l’un des héros dont son imagination était peuplée, et elle le compara à l’homme sans grâce qui travaillait à l’étude. Elle ferma les yeux pour suivre sa vision, et il lui sembla que quelque chose d’inconnu troublait ses sens. La malade se dirigea à pas lents vers la glace de sa chambre : son front était pâle, mais ses yeux noirs et profonds lui firent comprendre qu’elle était digne d’être aimée. Ce ne fut qu’un éclair : sa pensée tout entière se reporta vers son mari, et la vierge en robe bleue qui occupait le milieu de la cheminée lui dit par son sourire qu’elle n’avait pas cessé d’être honnête femme.

A son réveil, on lui apporta une grande boîte qui venait de Paris.

Elle eut un cri :

– Mon costume !

C’était, en effet, le costume qu’elle avait choisi la semaine précédente et que Prosper avait commandé lui-même.

– Marguerite, dites, je vous prie, à M. Parent de monter.

La bonne n’eut qu’à faire un pas. Prosper attendait derrière la porte pour jouir de la surprise de sa femme.

– Oh ! je me sons mieux. Tu es bon ; je suis heureuse, mais, je te ruine ?.

– Sois sans inquiétude, ma Rosette ; j’ai eu des rentrées sur lesquelles je ne comptais pas. La liquidation des frères Vanneau m’a joliment aidé. Tu auras ton burnous en cachemire ; je veux que ma petite femme n’ait rien à envier aux autres.

Elle lui prit les mains et les porta à ses lèvres.

Quelques jours après, on voyait Prosper, tête nue, traverser la place avec des gestes fébriles, frappant aux portes des voisins pour emprunter l’argent qu’il devait donner pour l’enregistrement de ses actes.

Clapier pleurait dans l’étude :

– Cette femme fera son malheur !

V

La maison de M. Loudois – on le sait – était contiguë à celle du notaire. Les jardins étaient séparés d'un côté par un petit ruisseau et, de l'autre, par des murailles très anciennes. Les Parent étaient en si bons termes avec les Loudois, qu'ils n'avaient nullement songé à faire édifier de nouveaux murs, bien qu'en un certain endroit la pluie ou tout autre chose eût désagrégé les mortiers et produit une large brèche. Personne ne se plaignait ; au contraire. Autrefois, on était obligé, pour aller passer la soirée les uns chez les autres, de faire le tour par la rue bien froide dans la mauvaise saison. Georges avait donné le premier l'exemple en escaladant le mur pour venir fumer une cigarette avec Prosper, dans le jardin.

Peu à peu les pierres disparaissant comme par enchantement, les allées devinrent unies, et ces dames, tout en protestant, se trouvèrent heureuses de profiter de la brèche. M^e Parent y gagnait du temps lorsqu'il avait à faire légaliser des signatures.

– Le mur est mitoyen, n'est-ce-pas ? disait le notaire.

– Je crois qu'il est à nous, faisait M. Loudois : je dois avoir une déclaration de votre vendeur M. Planchetain.

– S'il est à vous, monsieur le maire, ripostait Rosette, faites-le réparer.

– Mais ce n'est pas nous seuls qui l'avons démoli, ajoutait M. Georges : la pluie, le vent et tous les petits génies paresseux qui, le soir, courent dans

les thuyas et les sycomores se sont mis de la partie.

Madame Loudois intervenait dans la discussion :

– Au surplus, on n’a aucun avantage à dire qu’un mur est à soi. Il faut le faire crépir, le réparer.

– Pardon, madame, concluait Prosper, on a certains avantages ; si, par exemple, on voulait construire, adosser quelque bâtiment nouveau.

On causait, on discutait, et la muraille avait toujours sa large brèche, et les longs rameaux des glycines et des vignes vierges qui s’étendaient sur les pierres éparses restaient insensibles aux questions de mitoyenneté.

Georges Loudois habitué à la vie de Paris s’ennuyait souvent à Saint-Cyprien, et le notaire disait à son ami :

– Venez me voir à l’étude ; cela vous distraira.. Vous vous ferez peu à peu à notre petite ville.

L’autre l’écoutait, et il pensait en lui-même.

– Il a raison ; j’irai causer avec lui. Mes mauvaises idées se calmeront ; c’est sain la conversation d’un brave homme ; cela repose.

Un dimanche du mois d’avril, pendant les vêpres, Rosette encore souffrante rencontra le fils du maire dans le haut du jardin. Elle venait un peu pour respirer l’odeur des lilas qui commençaient à fleurir et surtout pour fuir le tumulte des paroles et des cris de l’étude.

Tout auprès du mur écrasé, Georges lisait un journal, quand les pas de Rosette firent grincer le sable de l’allée.

– Oh ! mon Dieu, je ne vous savais pas là. Vous m’avez fait peur.

Le jeune homme sourit :

– Madame, je n’ai point remué.

– Votre mère est à l’église ?

– Oui, madame, mon père, ma mère, les domestiques, toute la maison.

– Et vous ?

– Oh ! moi !

– Comme vous dites cela ? Pensez-vous donc que vous vaudriez moins, M. Loudois, si vous disiez chaque jour une prière ? C’est le tort, voyez-vous, des jeunes gens de croire qu’ils peuvent mieux faire que leurs aînés.. : Pardon, je n’ai pas le droit de vous dire ces choses.

– Mais non, mais non, madame. Seulement, la prière est un hommage de gratitude ou une supplique intéressée que l'on adresse à Dieu ; pour prier, il faut être heureux ; je ne le suis pas. pour prier, il faut avoir à solliciter quelque chose ; je ne dois rien espérer..,

– Et que vous manque-t-il donc ? Vos amis n'étaient-ils pas avec vous la semaine dernière, et n'avez-vous pas passé deux journées charmantes à faire de la musique, à chanter ?.

– Je suis triste à en mourir.

– A votre âge ?

Il leva, à ce moment, ses yeux sur Rosette. Le visage de la jeune femme était calme, et sous le bonnet blanc qui encadrait son profil de madone, il entrevit de séduisantes promesses.

– Ce n'est pas une vie que l'on mène à la campagne ; c'est un boulet que l'on traîne.

– Vous n'êtes pas gracieux pour moi, dont la jeunesse s'est passée dans un village.

– J'entends par là que la vie est odieuse quand personne ne vous aime.

– Il faut vous marier.

– Me marier ?.. me marier ?.

– Sans doute ? Est-ce que tous les jeunes gens ne doivent pas faire une fin ?.. Votre mère serait bien heureuse, allez, d'avoir une jolie bru. Mais, à propos, on parle déjà de votre mariage.

– Et avec qui donc ?

– Avec votre charmante cousine mademoiselle Varennes.

– Marie ?.. Pauvre enfant, elle n'a que faire de moi.

– Craignez-vous de ne la point aimer ?

– Nous n'avons jamais eu entre nous qu'une amitié de cousin à cousin. L'amour, c'est autre chose.

– On finit toujours par s'aimer.

– Vous croyez ? dit-il en devenant tout pâle.

– Je le crois, monsieur. J'en suis certaine, répondit-elle en s'appuyant à une grande branche de lilas dont les fleurs presque flétries s'éparpillèrent à ses pieds.

– Pourquoi ne jouez-vous plus du piano, madame Parent ? Nous avons tant de plaisir à vous entendre !

– D’abord, j’ai été malade et j’ai interrompu mes leçons, et puis, lorsque M. Parent travaille, ce n’est guère agréable pour lui d’entendre des gammes.

– Il n’aime peut-être pas la musique ?

– Mais si.

– Vous disiez ?

– Il aime la musique, quand il a le temps de l’écouter.

Le bruit des voix des paysans arrivait jusqu’à eux.

– On croirait que l’on se dispute ?

– Tous les dimanches, c’est la même histoire.

– M. Parent a bien de la patience.

– C’est qu’il est nécessaire qu’il gagne de l’argent.

– L’argent, toujours l’argent. Quelle sotte chose ! Je voudrais qu’il n’en existât point.

– Ne dites pas cela, vous qui êtes si riche.

Les cloches de l’église se firent entendre.

– C’est la bénédiction. On va sortir des vêpres. Au revoir, monsieur Loudois.

– Au revoir, madame, murmura Georges en cassant entre ses doigts une tige de noisetier qu’il venait d’arracher depuis quelques minutes.

Georges n’avait pas osé avouer son amour. Est-ce qu’elle n’aurait pas dû comprendre qu’il l’adorait ? Lui était-il permis d’ignorer qu’il restait de longues heures dans sa chambre, plein de tristesse, quand il voyait la lumière briller aux croisées de Parent ? Lorsque cette lumière s’éteignait, la jalousie lui torturait le cœur, et il se disait qu’un autre homme n’avait pas le droit de posséder celle qu’il aimait de toute son âme. Il déraisonnait ainsi de longues heures, et sa mère, au matin, essayait en vain de le consoler.

Rosette avait eu l’audace de lui parler de son mariage avec sa cousine. Comme si elle ne devait pas savoir qu’elle seule était un obstacle à cette union désirée par sa famille ! Comme si pendant cette conversation trop courte, les yeux troubles de Georges, sa voix altérée, l’embarras de son attitude n’avaient pas été un indice certain de sa douleur et de son désespoir !.

Georges traversait rapidement la grande allée du jardin. A un moment, il eut l'idée de revenir à côté du lilas et de ramasser les fleurs qu'une main adorée avait répandues.

Cette femme, cette campagnarde dont il s'était moqué naguère, l'attirait à elle avec son regard de joli démon.

Georges était honnête. L'idée de tromper cet homme qui était son ami et son confident lui apparut tout à coup comme la plus horrible des monstruosité. Il se sentit méprisable et dans son imagination ébranlée, il se présenta Marie, sa fiancée

douce et belle, ornée de toutes les qualités. Comment avait-il pu comparer Marie Varennes, une demoiselle distinguée, à la « Grande-Bourse », dont tous les paysans se moquaient ?

Le soir même, il se confia à ses parents : il voulait en finir avec la vie de garçon ; il serait heureux d'épouser sa cousine le plus tôt possible.

Madame Loudois était dans le ravissement :

– Mon Georges, mon cher enfant, tu es bon. Je savais bien qu'il ne fallait pas désespérer de toi.

Le père pressait les mains de son fils.

– C'est Marie qui va être heureuse !

– Mais, je vous en prie, que tout soit vite fait.

– Hé ! hé ! tu as de bonnes dispositions, mon petit Georges... Tu donneras bien le temps de publier les bans. Dès demain, nous irons ensemble aux Bastides pour voir la tante Siméon !. Les choses marcheront rapidement. Compte sur moi.

– Bien, n'en parlons plus maintenant. Cette détermination grave m'a un peu troublé bien qu'elle me réjouisse. Je ne me sens pas à mon aise.

Madame Loudois se confia à Rosette :

– Georges se marie.

– Avec mademoiselle Varennes ?

– Oui, ma chère, nous sommes aux anges. Il s'est décidé brusquement. Figurez-vous que depuis quelques semaines mon fils avait en tête des projets insensés. Il voulait aller aux Indes et s'expatrier pour toujours. Un mot de moi l'a ramené. Brave Georges ! c'est un cœur d'or. Elle est charmante, ma nièce Marie. Et d'une douceur ? Un chérubin. Nous partons

ce soir pour les Bastides. Prévenez M. Parent. Le contrat. dans quelques jours. Oh ! je suis heureuse, madame Rosette. Si vous saviez tout ce que j'ai souffert quand je voyais mon Georges, agité, fiévreux, rester des heures entières sans parler !

Rosette se donna à la dévotion. Elle cherchait un dérivatif à ses peines dans les offices, pendant que les orgues emplissaient les voûtes d'harmonie. A l'église, l'odeur de l'encens, la vue de la nappe de l'autel toute brodée, la longue chaire de bois où des anges étendaient leurs ailes, pareils à des gardiens vigilants, tout cela reposait son imagination ébranlée.

Mais rien en elle n'avait de fixité. Vers le milieu du mois de mai, elle se lassa du bruit, des sermons ; elle ne voulut plus se mêler à la masse des fidèles qui encombraient l'église : il lui semblait que ses extases secrètes étaient troublées par la vue des toilettes et les regards des assistants. Et le soir, à la nuit tombante, quand le jardin était plein d'ombre et de silence, elle s'acheminait lentement jusqu'au massif d'arbres verts où son Mois de Marie était disposé.

La jeune femme s'agenouillait devant la grande vierge de plâtre, et pendant que les flambeaux jetaient leur lueur à travers les mousses enguirlandées et les branches vertes, elle demandait à la Vierge de lui donner la force d'aimer son mari et de chasser les idées folles qui venaient la troubler jusque dans sa prière.

Prosper, inquiet de la disparition de sa femme, quittait brusquement son étude et arrivait jusqu'à la petite chapelle : elle se levait, prenait doucement le bras de son mari et l'entraînait à travers les allées.

Et alors, elle lui parlait de la paix du ménage, de la consolation que donne la prière, du danger qu'il y avait pour les jeunes femmes à lire des romans : elle formait des projets pour l'avenir de sa petite fille. Elle n'était plus malade.... Toute joyeuse, elle se pendait au cou de Prosper avec des rires de fillette, et dans ses yeux, on voyait briller des larmes d'apaisement.

Ce n'étaient hélas ! que des éclairs de sagesse, et l'existence désordonnée recommençait au bout de quelques semaines.

Chaque samedi, la salle à manger des Parent était transformée en table d'hôte. Parmi les convives, le juge de paix, M. Faure, le commandant

Benjamin, le marquis de Jamaye, un riche client de l'étude et M. Victor Moulineau le peintre-poète qui, avec une voix superbe, débitait les fables patoises de l'abbé Foucauld.

Ce Moulineau était un type hors de pair. Au collège, son indiscipline lui avait attiré des mécomptes, et comme il avait pris l'habitude de dire à chaque punition : Pris. Pigé. pigé., le surnom de *Pigé* lui resta dans le monde.

Sa principale occupation consistait à présider la fanfare de Saint-Cyprien ; il s'en acquittait d'une manière très consciencieuse.

Un peu court de taille, un peu bedonnant et avec cela une tête de roi : n'étaient la taille et le ventre, le portrait vivant de Léopold II, roi des Belges. Il se croyait aimé des belles, compromettait les femmes mariées, clignait de l'œil à tous les jolies minois et affirmait avec un aplomb impertubable que madame de Mersay, la propriétaire d'un château voisin, avait voulu payer son remplaçant par raison d'amour et qu'il n'eût tenu qu'à lui de conquérir ses faveurs.

Ancien militaire, il affirmait qu'il n'y avait qu'une gloire, celle des armes, et que s'il était seulement arrivé au grade de caporal, c'est que son colonel l'avait soupçonné d'aimer sa femme, une blonde débordante de passion. Il ne disait pas que sa mauvaise conduite l'avait fait casser trois fois de son grade et que ses chefs s'estimaient heureux de le voir arriver au terme de son congé. A vrai dire, dans tous ses racontars, il y avait plutôt de la vanterie que de la mauvaise foi, car il ne s'apercevait nullement des sourires de ses auditeurs peu crédules.

Le président de la fanfare portait des culottes collantes, des bottines vernies. Sa jaquette évasée laissait apparaître une chemise à petits plis bombée comme une cuirasse sur le haut de laquelle s'étalait sa barbe, sa belle barbe flambant au soleil méridional.

On prétendait qu'il dressait une liste de ses conquêtes et que les dames les plus respectées de Saint-Cyprien y étaient numérotées.

L'orgueil le dominait à un tel point, qu'il se ruinait pour faire croire qu'il était riche : il fallait le voir dans sa chambre, debout sur une chaise, se mirant dans sa glace et s'écriant avec un geste tragique :

« O nature, deux pouces de plus, et ton œuvre était complète ! »

On s'étonnera peut-être que Parent admit un tel personnage dans son intimité ; mais il faut savoir que Prosper et Moulineau se connaissaient depuis vingt ans et que la vieille dame Gertrude Moulineau, que l'on ne voyait nulle part, avait été très bonne pour le fils de l'ancien instituteur de Saint-Cyprien.

Rosette haïssait Moulineau : elle le trouvait petit, laid, vantard, mal élevé ; mais elle craignait sa mauvaise langue et elle faisait taire sa haine. Un jour seulement, l'ancien caporal, qui était gris, lui ayant déclaré sa flamme, elle l'avait relevé de manière à ne plus l'autoriser à recommencer.

Au surplus, Moulineau dit Pigé avait des qualités : il était aussi bon musicien que mauvais peintre, et il n'épargnait pas les sérénades.

Quant au marquis de Jamaye, c'était un vieil enfant non encore désabusé qui se prenait, le soir, à regarder les portraits de ses aïeux authentiques : il haïssait l'empire, et il attendait le jour où il lui serait permis de revêtir le pourpoint et de ceindre son épée ciselée. Il habitait la campagne, aimait à bien vivre, causait peu, ne s'occupait de rien et entassait des piles d'écus : somme toute, un personnage insignifiant.

Le père Bérias, que le luxe de la maison du notaire effrayait, avait été plusieurs fois invité à s'asseoir dans le salon avec le beau monde ; mais certaines observations faites à voix basse par Rosette pour l'empêcher de mettre ses coudes sur la table et de faire tourner son chapeau entre ses doigts lui avaient déplu. C'était volontairement, cette fois, qu'il s'était exilé à la cuisine.

Au milieu des domestiques, il se sentait à son aise, et il se moquait bien que le grand Lavérie de Bordeaux eût des nausées quand il versait du vin dans son assiette à soupe et qu'il vidait largement son *chabrol*.

Les bruits du salon venaient jusqu'à lui. D'un air béat, les coudes sur la table, le chapeau sur la tête, il écoutait les chansons et les fables de Moulineau ; et puis, par distraction, il se servait à boire, sortait de là un peu gris pour revenir au foirail, où les bœufs roux, sous les coups de soleil, prenaient de fauves miroitements.

Ce fut un samedi qu'il apprit le mariage du fils Loudois.

Au salon, on causait :

– M. Loudois, disait Rosette, est marié avec sa cousine la blonde Marie Varennes. Ça n’a pas été sans tiraillements.

– Madame Loudois est toute joyeuse, observa madame Cournet. On disait que M. Georges ne pouvait vivre en province.

– Baste ! interrompit Moulineau ; on s’habitue à tout. Tel que vous me voyez, je suis un ancien Parisien ; j’ai chanté mes poésies devant l’empereur. J’ai eu des succès de littérature et de théâtre. Eh bien, maintenant, j’aspire au repos. Etant jeune, je rêvais de planter ma tente dans quelque thébaïde lointaine.... Aujourd’hui, je veux mourir dans mon trou.

– Saint-Cyprien est une ville charmante, observa le marquis de Jamaye.

– Oui, marquis ; mais pour un jeune homme. Les hommes sourient.

– Il paraît qu’elle est gentille, la mariée ?

– La beauté du diable, ma chère....

– Des yeux de faïence fixes. un indice de folie presque certain et à courte échéance....

– Qui dit cela ?

– Le docteur Ramon.

– Pauvre femme. Et les yeux voyagent en ce moment ?...

– Oui, ils voguent vers l’Italie. Il y a des personnes qui ont de la chance. Nous, nous n’abusons pas des voyages.

Parent baissa la tête.

Les dames continuaient :

– Alors, vous n’étiez pas de la noce ?

– Mon Dieu, non.

– Il y avait très peu de monde ?,

– La famille seulement. Prosper y a dîné le soir du contrat.

– Madame sera une bonne recrue pour Saint-Cyprien.

– Oui, pourvu qu’elle puisse s’entendre avec sa belle-mère.

– Vous penseriez ?.

– Il me semble que la famille ne pourra s’empêcher d’avoir certaines discussions relatives à l’autorité dans le ménage. Les vieillards n’aiment pas à céder aux jeunes.

– Et savez-vous quand les nouveaux époux seront de retour ?

– Dans un mois.

- Ils en prennent à leur aise.
- Quand on a de la fortune !.

Bérias se frotta les mains, Georges Loudois était marié ; ce qui mettait un terme aux méchants propos tenus sur le compte de sa fille. Rosette avait un sang honnête ; elle ne pouvait y mentir. Désormais, c'en était fini des clabauderies, et le vieux paysan n'entendrait plus les chuchotements ridicules des habitants de la Croix-du-Jarry.

M^e Parent ne se rendait pas compte des dépenses énormes de son ménage, et il aimait à recevoir du monde parce que cela flattait son amour-propre. Lui, qui n'avait jamais possédé de terres, il se sentait heureux d'avoir sur sa table du vin provenant de la propriété qui lui appartiendrait un jour. En toute bonne foi, il prétendait que si les vins de la Croix-du-Jarry n'avaient pas autant de couleur et d'arome que les crus de Bordeaux, ils étaient moins rudes au gosier et plus chargés de tannin. Quand venait le dessert, on le voyait se diriger à pas lents vers la cave, clefs en main. Il en rapportait une bouteille poudreuse, du 47, du vin de l'année de la naissance de sa femme ; il débouchait avec infiniment de précaution, et, le vin versé, il élevait la liqueur vermeille à la clarté du jour. C'était du rossignol des côteaux de Nègre-Combe, et quand un nouveau convive s'asseyait à sa table, il était là, épiant du regard l'impression produite, retenant son haleine et plein de reconnaissance pour l'amateur qui vantait son vin.

Déjà plusieurs fois, le notaire avait été obligé de recourir à des emprunts, et son beau-père était bien décidé à refuser désormais tout secours. Malgré cela, il cherchait toutes les occasions pour satisfaire les caprices de Rosette :

- Voici ce que j'ai trouvé, disait-il, en lui montrant sa main pleine d'or.

A l'entendre, il lui était dû des sommes considérables, plus de soixante mille francs, et il n'avait pas encore cinq ans d'exercice. Les avances à l'enregistrement étaient ruineuses ; mais l'argent était bien placé ; il fallait attendre. On était toujours payé. Prosper n'avouait pas qu'il avait peur de ses livres de caisse et que son clerc le vieux Clapier lui donnait de dures leçons.

Le mariage de Georges Loudois était décidé en principe avant même que M. Faure eût songé à marier Prosper à la fille des Bérias. Marie Varennes

était encore un enfant à l'époque où elle fut fiancée à son cousin, à son Georget, comme elle l'appelait en jouant avec lui au volant sur la terrasse ensoleillée des Bastides. Elle était orpheline, et sa tante madame veuve Varennes, la sœur de son père, avait pris soin de son éducation.

C'étaient de véritables fêtes quand le jeune homme arrivait dans la famille, et si la chaste fiancée ne pouvait taire quelques battements de cœur ; si son visage s'empourprait à la vue de Georges, c'est qu'elle savait bien qu'il ne pouvait être qu'à elle et que le bon Dieu le lui avait promis.

Les Loudois avaient une fortune considérable, et le jeune homme habitait Paris. Intelligent et laborieux, il avait goûté de tout, du droit, de la médecine, des sciences, des arts, des voyages ; il connaissait l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, la Russie, le Danemarck, l'Italie, et c'était cette dernière contrée qu'il avait choisie pour son voyage de noces.

– Nous marions Georges, avait dit plusieurs fois la femme du maire.

Mais, au grand étonnement de tous, depuis quelques mois, les visites aux Bastides étaient devenues rares.

Georges était tout drôle, et chaque fois que sa mère lui parlait de sa cousine, il la regardait tristement :

– Je ne puis pas me marier.

On avait formé cent hypothèses plus ou moins vraisemblables, et l'on s'accordait à croire que Georges avait à Paris quelque liaison cachée. Une brouille s'en était suivie avec la famille Varennes, et la tante était prête à consentir au mariage de sa nièce avec un capitaine de cavalerie en garnison à Pensol, lorsqu'on avait reçu la bonne nouvelle.

M. Loudois, qui se croyait grand clerc, trancha la question :

– Entre nous, Georges, tu avais quelque amourette, tu t'en es débarrassé. C'est bien.

Les jeunes époux revinrent à Saint-Cyprien après leur beau voyage d'Italie ; Georges était amoureux fou de sa petite femme.

Marie était de taille moyenne, blanche et souple comme un roseau après l'orage : une gerbe de cheveux blonds, des yeux bleus, et dans le regard je ne sais quoi de virginal et de céleste.

On fit les visites d'usage : on rendit les visites.

– Madame Parent est très aimable, avait remarqué la jeune femme.

– Oui, mais peu distinguée., une villageoise...

– C’est la première fois que je t’entends dire du mal de quelqu’un, mon petit Georges.

– J’ai eu tort, tu me pardonnes, Marinette !

Par convenance mutuelle, on avait reconstruit le mur du jardin, et les chèvre-feuilles et Les clématites embaumées s’étendaient au-dessus des dalles de pierre, et, discrètes autant qu’odorantes, les vertes feuilles et les fleurs nuancées mettaient tout le monde chez soi.

Georges et Marie se donnaient de longs baisers d’amour, le soir, pendant que les cygnes s’ébattaient dans les pièces d’eau du jardin.

– Comme ils sont heureux ! murmurait Prosper.

– Tu crois ?. ricanait Rosette. Tout est rose en commençant.

– Ne dis pas cela ; tu sais combien je souffre de ne pouvoir te donner tout ce que tu désires...

– Ne recommence pas tes sottises histoires.

– Rosette !.

– Oui, j’en ai assez de tes plaintes. Tu me refuses les choses les plus nécessaires. Ce costume.

– Réfléchis. mille francs ; c’est une somme, sais-tu ?. Nous ne sommes pas riches. songe à ce que durerait la Croix-du-Jarry si nous prenions dessus.

– Nous ne sommes pas riches. En vérité, je suis bien bonne d’écouter ces sornettes. C’est ma fortune, c’est mon argent que tu as...

– Je travaille.

– Tu travailles ? c’est-à-dire que tes collègues se moquent de toi... Cette vente des Cerniers, on te l’a encore enlevée.

– Il fallait des avances considérables pour l’enregistrement des actes.

– Et tu n’avais pas d’avances ?. Que sont devenues alors tes promesses au sujet des sommes qui nous étaient dues ?

– Je te trompais.

– Tu me trompais ?

– Pour satisfaire tes goûts, j’étais obligé d’emprunter. Aie pitié de moi, Rosette ; nous sommes dans une mauvaise situation.

– C’est ta faute alors, imbécile. Tiens, tu me dégoûtes.

Et de sa main, elle lui effleura la joue.

– Oh ! fit-il avec un gros soupir d'enfant.

Cette scène se passait dans la chambre de Rosette.

Prosper s'assit, tout-honteux, sur le revers du lit, et de grosses larmes brûlèrent son visage.

Elle le trouva bête et lâche de pleurer ainsi. Si réellement il l'aimait, est-ce qu'il n'aurait pas déjà demandé de l'argent à sa famille à elle ? Ils ne manquaient pas d'argent, à la Croix-du-Jarry ; mais monsieur craignait les humiliations. Un amour véritable ne reculait devant rien. Non, non, il ne l'aimait pas. il ne l'aimait pas.

Alors, il se releva doucement, essuya ses larmes ; il promit d'aller voir la mère de Rosette, de lui exposer la situation. Si on refusait de l'entendre, il s'arrangerait autrement ; mais elle aurait son beau costume pour la soirée de la sous-préfecture.

Prosper regagna sa chambre et, tout en se déshabillant, Rosette souleva les rideaux de mousseline de sa croisée ; elle put apercevoir dans l'ombre un corps d'homme immobile et debout contre le gros noisetier d-u jardin ; la femme, elle, avait disparu.

Elle regarda un moment, et puis elle eut honte de se sentir ainsi observée ; sa main laissa retomber le transparent de mousseline brodée à jour, et elle ramena sur l'embrasure de la fenêtre les lourds rideaux de soie bleue.

Rosette avait reconnu Georges Loudois.

VI

M^e Parent se rendit dès le lendemain à la Croix-du-Jarry. Le vieux Bérias était aux champs avec ses domestiques, occupé à faire charger les premières coupes de ses luzernes. Seule, la mère Jeanneton était restée à la maison, en savates et en mouchoir de tête, consacrant sa journée à mettre en ordre le linge étalé sur les tables et tout plein encore des odeurs de la lessive.

Elle était debout sur une chaise, les bras envahis par une paire de draps blancs destinés au premier casier de l'armoire, lorsque le bruit du loquet la fit se retourner.

– Tiens, notre gendre ?. Comment allez-vous ?. Rosette n'est pas malade ?. Et la petite ?. Vous avez la figure toute décomposée et plus pâle que ce linge.

– Mère, je suis malheureux !

Ils s'assirent tous deux, à côté de l'évier.

Jeanneton s'aperçut que l'armoire était restée entr'ouverte, et elle se leva pour la refermer :

– Ces coquins de chats !. Parlez, Prosper, je vous écoute.

Alors, avec les plus grands ménagements, prenant soin de ne pas l'irriter, il se mit à lui raconter ses embarras d'argent : les dépenses de la maison excédaient de beaucoup les revenus de l'étude : dans ce moment, il était en retard avec l'enregistrement, et un inspecteur pouvait le surprendre : il pria

la famille de lui venir en aide encore une fois. Il s'accusait tout le premier : Rosette n'était nullement blâmable... C'était à lui qu'appartenait la surveillance du ménage ; désormais, il serait plus vigilant. Il y aurait de bons actes qui compenseraient sa gestion un peu légère.

Jeanneton hochait la tête :

– Voilà, ma fine, vous voulez de l'argent ; nous n'en avons plus.

Il la regarda d'un air hébété.

– Savez-vous, reprit-elle, vous nous devez déjà vingt-huit mille francs ? Toutes nos créances y passent. Rosette ne sait rien encore. Ça ne peut pas durer. Soyez raisonnable, je vous en prie ; nous avons beaucoup amassé ; mais que de travail, que de privations depuis vingt ans !. Si je vous contais. Voyons, ce serait mal à vous de nous rendre malheureux sur nos vieux jours. Nous avons fait tout ce que nous pouvions. Vingt-huit mille francs !. Sans compter la dot ; nos tiroirs sont vides. Voulez-vous voir ? Et puis, il faut songer à la petite Andrée. Comment va-t-elle, cette enfant ? Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée ? Elle n'est point aussi heureuse là-bas que chez nous. Vous ne venez nous voir, vous et Rosette, que pour nous emprunter de l'argent.

Sur ces mots, la mère se leva, prit ses clefs et ouvrit l'armoire du linge : elle rangeait les draps et les serviettes pile sur pile, triait les sacs qui avaient besoin de sarcir et lui, il restait là, le front en sueur, tout abêti.

Elle n'était pas mauvaise, au fond, la mère.

En descendant de sa chaise, elle le vit si pâle, que pendant un moment elle en resta muette.

Jeanneton s'approcha du notaire et écarta ses mains, dont il venait de se couvrir le visage.

– Quelle figure vous avez là, mon doux Jésus !. J'ai été un peu vive.... Avec François, tout s'arrangera. Nous emprunterons l'argent. Oui, je sais bien que vous êtes économe ; tout le monde vous rend justice. C'est la faute à Rosette ; ce sont ces saintes-n'y-touche de dames qui l'on gâtée Elle aimait bien le beau, à la pension Castel ; mais, jamais on n'aurait dit qu'elle en vînt là. Je lui ferai la morale....

– Vous êtes bonne.

– Allons, venez maintenant m’aider à plier mon châle carré long ; il se chiffonnait au fond de l’armoire. Et le chapeau ? Ma fine, il a dormi depuis la noce, et il peut dormir encore ; il me semblait que je portais sur la tête la chaudière aux bœufs.

On étendit le châle comme un drap mortuaire, on releva les franges, on plia en long, on passa les mains, on tendit l’étoffe, on ôta quelques épingles piquées çà et là, et la mère le remit en place à côté du chapeau de la noce.

– Tu peux dormir, toi aussi, mon pauvre vieux ; j’aime bien autrement ma cape. Avec elle, il n’y a pas à s’inquiéter, ça va toujours bien et ça tient plus chaud pour l’hiver.

Prosper avait la figure toute bouleversée.

– Avez-vous bientôt fini de vous désoler ? Nous emprunterons aux Mathurin. Tenez, voilà François qui rentre. Vous allez faire collation avec lui... Vous devez mourir de soif ?.

– Merci, il faut absolument que je rentre à Saint-Cyprien. Nous avons des actes pressés.

Bérias, qui était revenu des prés par la terre de la Rouclée, essuyait ses sabots sur le seuil de la porte :

– Té, M. Parent !.

Il s’oubliait quelquefois jusqu’à appeler son gendre « *monsieur* ».

– Quel bon vent vous amène ? Et Andrée ? et Rosette ?.

– Viens, notre homme ; tu as chaud ; tu prendrais froid.

– C’est vrai, la mère ; je ne suis plus robuste comme autrefois ; j’en suis réduit maintenant à faire le travail des fillettes, à faner, moi qui ai coupé mon journal de luzerne en un jour. La fatigue m’a courbé...

Et, clopin clopant, faisant résonner les cailloux de la cuisine sous ses sabots dans lesquels ses pieds maigres dansaient, le bonhomme déposa son rateau dans le coin de l’évier :

– On se fait vieux. On prend des outils de demoiselle.

Il s’épongea le front avec son large mouchoir à carreaux, et il se mit à cheval sur une chaise, tournant le dos à la cheminée où flambaient quelques sarments.

– Quoi de nouveau, notre gendre ?

La mère Jeanneton vint auprès de son homme, et, tout en lui aidant à passer sa veste qu'elle venait de faire chauffer à la flamme, pendant qu'il étirait ses mains sèches et nerveuses, elle lui expliqua à voix basse la demande du gendre, son besoin impérieux d'argent.

François trépignait, jetant de temps à autre des regards irrités sur le notaire, sur ce géant qui se faisait tout petit et tremblait sur son siège.

– C'est toujours comme cela. Ah ! je le disais bien que nous en arriverions à maudire ce mariage ! On ne veut pas donner sa fille à un paysan !. On veut devenir des bourgeois, des messieurs, et puis le travail de toute la vie s'en va en fumée. Ces dames et ces messieurs dépensent en une journée ce qui nous sert à vivre pendant trois mois. On reçoit du monde. On a des amuseurs qui chantonnent au dessert. Et nous, nous nous cuisons au soleil. On prend notre or ; nos beaux louis disparaissent de nos tiroirs, et Benoist l'artilleur que l'on a eu tort de vouloir égorger prend sa revanche. Il m'appelle « Petite-Bourse » maintenant. Les voisins se rient de nous, et la famille détourne la tête à notre passage, comme l'a fait tout à l'heure mon frère le maréchal qui causait avec les Pichou devant sa forge. Monsieur Parent, je ne veux pas me ruiner, moi. Je ne suis plus à l'âge où l'on travaille. J'ai commencé par être garçon de ferme à la Tremblade, je ne veux pas y revenir. Non, je ne veux pas y revenir. Je ne veux pas.

En disant ces mots, sa voix s'était altérée et ses yeux rouges comme des braises lançaient des éclairs.

Parent balbutia quelques paroles ; la mère chercha à excuser l'irréflexion de sa fille :

Rosette s'était crue plus riche qu'elle ne l'était réellement. L'âge lui mettrait du plomb dans la tête. Il fallait pardonner.

Le vieux continuait :

– Les femmes ne se rendent pas compte de la valeur de l'argent. Quand les terres sont hypothéquées, c'est fini. C'est la ruine. Nous ne voulons pas faire comme M. de Lornant, dont vous avez vendu le bien... Nous ne pouvons rien donner. rien. Vous ne voulez pas nous mettre sur la paille ?.

Le notaire répliqua qu'il n'en était pas encore à mendier. L'année précédente, il avait fait cinq cents actes à vingt francs, l'un dans l'autre ; ça

faisait dix mille francs. Cette année serait encore meilleure. Il n'insistait plus : on lui devait des honoraires ; il ferait rentrer les créances.

Cela dit, M^e Parent se leva pour prendre congé des Bérias.

– Attendez donc que je vous accompagne un brin de chemin. Vous ne partirez pas sans boire un coup ?

– Merci, père.

– Allons donc.

– Non, sans façon.

Et comme le notaire avait pris sa canne et ouvert la porte, François l'interpella de nouveau :

– Tenez, vous ne m'en voulez point. Vous vous ferez payer et, s'il ne vous faut qu'un millier de francs. Tant que vous êtes là, il faut que je vous consulte au sujet d'une discussion que j'ai avec Béjeu le cardeur pour les litières de la Charrière... Une minute seulement.

Il entraîna son gendre dans la grange, ouvrit la porte qui livrait passage aux bœufs et se mit à exposer longuement son affaire, que Prosper écouta et commenta jusqu'à nuit close.

Parent revint à Saint-Cyprien et pénétra dans la chambre de sa femme, qui déshabillait la petite Andrée.

– Est-elle mignonne, notre fillette !

– Comme tu as chaud, petit père.

Rosette prit la parole :

– Ils n'ont pas fait de difficulté, n'est-ce pas ?

– Ils n'ont rien voulu entendre.

– Comment ?

– Voici la somme.

– Et.

– J'ai eu des rentrées assez importantes.

– Je puis faire venir le costume ?

– Sans doute.

– Tu es bon, Prosper ; tu veux que ta femme ne soit pas mise comme une cuisinière. Ne crains rien : je serai belle.

– Tu es belle ! soupira-t-il encore en croisant ses larges mains et en attachant sur elle des yeux fixes, des yeux bleus tout grands ouverts, de bons et énormes yeux de brave homme qui aiment bien et qui ne trompent jamais.

– Grand flatteur qui ne m’a pas encore embrassée.

– Ma Rosette !.

– Crois-moi, Prosper. Les meilleurs ménages sont ceux qui se contrarient quelquefois. On se dispute, on pardonne. Où est le mal ?

– Je crains que ta migraine.

– Oh ! je ne l’aurai pas ce soir-là. Le bal sera superbe. Il va y avoir des toilettes. Tu seras fier de ta petite femme.

VII

Le jeudi 6 juin eut lieu le grand bal donné à la sous-préfecture à l'occasion du conseil de révision.

Une certaine agitation régnait à Saint-Cyprien. Bien que la plupart des costumes des dames vinssent de Paris, la nécessité des retouches, le linge de corps, les mille assortiments de la toilette féminine avaient été de bonnes aubaines pour les modistes, couturières et lingères de la ville : des jeunes filles se rendaient en toute hâte chez leurs pratiques avec des jupons tuyautés, des pantalons bouffants et brodés, des chemises longues et fines, des bas de soie, des collerettes ; le tout posé dans d'immenses corbeilles d'osier ; puis venaient les garçons coiffeurs, courant comme des fous et ne pouvant suffire à la besogne ; et partout des fleurs, de la verdure, encombraient les passants avant de décorer les salons de réception.

Rosette avait revêtu une superbe robe de point d'Angleterre, et elle piquait des roses thé à son corsage, avant de donner un dernier coup d'œil au miroir :

La porte s'était entr'ouverte et Parent, en habit, tout de blanc cravaté, restait sur le seuil :

– Comme tu es belle !

– Tu trouves ? dit-elle avec un rire argentin.

Et s'approchant de la glace où elle se voyait tout entière, il la prit doucement par le bras et lui donna un gros baiser sur le cou.

– Un homme n'a pas besoin d'être beau, n'est-ce pas ? Il doit seulement être bon.

– Mais tu es comme tout le monde, Prosper ; plutôt joli que laid. Notre Andrée te ressemble un peu.

– Andrée ?. La mignonne dort. Regarde.

De sa main gantée, Rosette écarta les rideaux de mousseline du petit lit, placé à côté de l'alcôve.

– Comme c'est beau, un enfant qui dort !

La tête d'Andrée, blonde et soyeuse, reposait sur un oreiller de dentelles, et la bouche toute rose, sur laquelle le sourire s'était endormi, appelait les baisers.

Prosper, respectueux du sommeil, embrassa sa fille sur le haut du front, et il ramena les couvertures de soie sur les petits bras de l'enfant toujours souriante.

– Rosette, une maison est bénie quand elle a un ange qui veille sur elle.

– Mon ami, je crois qu'il est temps de partir.

– Je vais t'embrasser pour notre enfant.

– Voyons, tu me chiffonnes ; on n'est pas amoureux comme cela à toute heure du jour ; c'est agaçant.

– Tu te plains de n'être pas aimée !

– Moi ?.

Et elle eût un sourire tout drôle.

– Il ne faudrait pas arriver des premiers.

– Ni trop en retard.

La nuit tombait, mais une nuit pleine d'étoiles. Rosette descendait le grand escalier, et Prosper se tenait à trois ou quatre marches en arrière, craignant d'effleurer la traîne de la robe dont les ondulations embrasaient son cerveau. La femme du notaire, avec son visage encadré de blanc sur lequel s'étalait une magnifique dentelle, sa coiffure de jais où se posaient des roses thé pareilles à celles du corsage, était admirablement belle. Quand elle fit son entrée au salon, il y eut un murmure d'approbation dans le

groupe des hommes et comme une morne surprise sur les lèvres des dames de la galerie.

– Le notaire se ruinait.

– Les Bérias dits « Grande-Bourse » devaient être furieux.

Madame de Carreuse, la belle-mère du sous-préfet, faisait les honneurs de la soirée. Ses cheveux gris ramenés en papillottes, son tein de vieil ivoire, sa taille maigre, ses mains toutes fluettes, le camée qu'elle portait au cou, la cassolette d'or qui pendait à sa ceinture, les dentelles jaunies de son corsage et de ses manchettes lui donnaient de la ressemblance aux meubles démodés du premier empire. Mais le sourire de bienveillance qui animait ses yeux encadrés de nombreuses rides, et sa bouche fine et jeune encore, la faisaient adorer des administrés de son gendre.

La petite Andrée qui était venue en visite à la sous-préfecture avec sa mère et qui n'oubliait pas les friandises dont la comblait la vieille dame, avait trouvé le mot de la situation en la surnommant : « *La bonne fée Carreuse.* »

La femme du sous-préfet, en toilette rose-printemps avait un mot gracieux pour chaque invité. Bonne et douce autant que modeste et rieuse, elle cherchait à s'effacer devant sa mère, et madame de Carreuse demandait parfois à son gendre si elle ne lui avait pas donné la femme la plus aimable du monde.

Les salons s'emplissaient peu à peu, et le préfet en grande tenue causait avec le député de l'arrondissement, un beau jeune homme, neveu d'un ministre qui portait l'un des grands noms de France.

Quelques électeurs influents prirent part à la conversation : on craignait pour le député un adversaire dans un médecin influent, et l'on se demandait si l'on ne pourrait pas arrêter la candidature.

– La croix, pardieu ! conclut le député Berck de Villemont.

– Oui, la croix, il n'y a que cela.

– Il acceptera ?.

– Des deux mains et deviendra plus bonapartiste que vous et moi.

Le commandant Benjamin, dont la poitrine étincelait de décorations vaillamment conquises, discutait avec le chirurgien-major sur les modifications à apporter aux cartouchières des soldats. Le docteur avait

publié des brochures, écrit à plusieurs revues et attendait encore une solution satisfaisante.

Le petit docteur causait avec animation, pendant que les filles du sous-préfet, deux charmantes demoiselles, l'une bien brune, l'autre dorée comme les maïs mûrs, faisaient elles-mêmes circuler des paniers de babas, précédant les domestiques en livrée chargés de grands plateaux d'argent.

– Monsieur le préfet ?

– Mon général ?

– Monsieur le conseiller ?

On s'inclinait à la ronde, et les uniformes des membres du conseil de révision se croisaient et s'entre-croisaient dans la salle à manger ; l'or, la soie et l'argent des tuniques brodées provoquaient l'admiration de la foule impatiente et curieuse qui s'était massée au bord des fenêtres.

Le commandant Benjamin, sanglé dans un uniforme neuf tendu à la poitrine par de fortes baleines, étouffait depuis le commencement de la soirée ; et sans mot dire, mystérieux et perplexe, il avait entraîné son collègue le commandant de recrutement par une porte de service qui menait dans le parc de la sous-préfecture. Toujours silencieux, il avait fait asseoir son camarade et il exposait des théories personnelles que l'autre écoutait d'une oreille discrète, occupé qu'il était de fouiller à chaque instant dans ses poches pour en tirer la feuille d'itinéraire, marquer les heures de départ et d'arrivée, se mettant martel en tête pour ne rien oublier des prescriptions de l'excellent général Villette,

Ils étaient là assis tous les deux, tête nue, l'un muet, l'autre causeur infatigable, quand le petit docteur les dénicha et vint prendre sa bonne part de discussion, manière honnête de venger les railleries du général et de ses collègues de l'armée.

Dans les salons, l'animation était grande, et le député Berck de Villemont adressait ses plus respectueux hommages à Rosette, qui se sentait reine au milieu de ses rivales et le remerciait par un gracieux sourire.

On venait de terminer la première valse : les dames jouaient de l'éventail ; les hommes allaient au buffet. Des croisées entr'ouvertes, on entendait les chansons des conscrits qui passaient sur deux rangs, drapeau en tête, de gros bouquets de faveurs multicolores à la boutonnière : un

tambour les précédait, un malheureux tambour appelé Carnaval, bossu, pied-bot, obligé, à l'âge de soixante ans, de battre la caisse. Le malheureux était abandonné par sa famille, et il disait à chaque instant que c'était folie d'élever des enfants et qu'il aurait mieux fait d'engraisser une troupe de porcs.

Carnaval était radieux ce soir-là, car le député venait de lui envoyer une pièce de cent sous.

Vers dix heures, on vit s'avancer des lanternes accrochées à des arbres verts, brillants de lumière sous des oriflammes multicolores. On annonça la fanfare : *les Enfants de Saint-Cyprien*, et la foule qui stationnait devant les fenêtres du salon se rangea d'elle-même en cercle autour de la bannière où les médailles, fleurs des concours, se balançaient.

L'air de *Partant pour la Syrie* fut brillamment enlevé par les éclats de la contre-basse et les reprises du piston solo.

– Ne pensez-vous pas, disait le préfet, que ce chant est autrement patriotique et français que la *Marseillaise* ?... Nous ne sommes plus à l'époque où l'on a peur des soldats qui mugissent et nous n'avons jamais demandé que les sillons se remplissent du sang de nos adversaires politiques. L'hymne révolutionnaire a fait son temps. Aujourd'hui, la nation veut la paix, et nous n'avons que faire des chants odieux qui excitent au désordre et à la guerre civile.

Tous les fonctionnaires présents soulignaient par des gestes leurs vifs sentiments d'approbation, et Berck de Villemont, qui se piquait de quelque notion musicale, faisait observer que le chant impérial, décrié par quelques mauvais esprits, était bien plus beau que le *God save the Queen* et bien mieux orchestré que la fameuse marche hongroise.

Au milieu des applaudissements de la foule, M. Victor Moulineau, président de la fanfare, s'avança vers le Préfet, se découvrit et déploya solennellement une large feuille de papier :

« Monsieur le préfet,

Un grand et légitime orgueil a rempli nos cœurs à la nouvelle que vous deviez visiter notre ville. Des personnes plus autorisées que moi vous ont déjà dit – mieux que je ne saurais le faire – combien est sincère notre

dévouement aux institutions impériales, combien est sacré notre amour pour S.M. l'empereur et pour cette grande reine qui n'a pas craint d'affronter la mort pour apporter elle-même par son auguste présence la parole de paix et de consolation au milieu de nos hôpitaux désolés.

Bien ingrats ceux qui pourraient oublier cette marque grandiose de sollicitude et qui ne sentiraient pas leur cœur tressaillir de reconnaissance à la vue de tant de grandeur et de bienfaits.

Depuis plusieurs années, monsieur le préfet, vous administrez notre département, et cette foule respectueuse qui a tenu à vous apporter jusqu'ici l'humble témoignage de sa gratitude vous a déjà dit par ses vivats, libre expansion de cœurs libres, tout ce qu'elle éprouvait de dévouement, de respect et de sympathie pour le premier magistrat de notre département.

C'est sous vos auspices, monsieur le préfet, que la société *les Enfants de Saint-Cyprien* a été fondée ; c'est grâce à vous qu'elle a pu grandir et prospérer. L'harmonie qui s'impose à nous dans nos leçons n'a jamais cessé de régner au milieu de notre fanfare, et tous nos jeunes gens occupés à diverses professions se retrouvent, le soir, animés d'un zèle et d'un esprit de solidarité qui font honneur à notre art.

La musique est fille de la joie, a dit Hegel.

Qu'il me soit permis d'ajouter, monsieur le préfet, que la musique est la consolatrice des douleurs et la plus sublime expression des sentiments généreux.

Sainte-Cécile est notre patronne ; chaque année, nous célébrons dignement sa fête dans l'humble basilique dotée par votre munificence de nouveaux tableaux religieux.

C'est à tous ces titres, monsieur le préfet, que nous sommes venus vous saluer, et personnellement je suis heureux et fier d'être l'interprète des sentiments qui animent notre jeunesse studieuse autant que fidèle et dévouée.

Vive M. le préfet ! »

Les bravos retentirent ; les casquettes et les chapeaux s'agitèrent ; et les dames penchées aux croisées mêlèrent aux vivats et aux applaudissements des battements de mains légers mais sincères.

Le préfet répondit qu'il était vivement touché de cette démarche, qui prouvait surtout à quel point le nom de l'auguste famille était béni et vénéré par les populations méridionales. Il parla avec éloge du député que la fanfare était allée saluer lors des dernières élections, de cette jeunesse qui, n'ayant pu par son vote donner une marque de sympathie au représentant digne entre tous, avait eu à cœur de s'associer au verdict de ses pères. Il eut un mot aimable pour son cher collaborateur M. Gavier, pour la municipalité de Saint-Cyprien, pour tous les fonctionnaires présents à la réunion, et surtout pour le président de la fanfare M. Victor Moulineau.

Le préfet termina en disant que c'était là un noble exemple et que le jour n'était pas éloigné où l'empire pourrait, en diminuant les impôts, alléger le fardeau des pénibles sacrifices des populations rurales.

« Oui, messieurs, c'est aux bienfaits de l'État que nous devons cette ère de prospérité qui fait l'étonnement et l'admiration de l'Europe. Certes, la nation est forte et virile, et si l'étranger menaçait son sol, un million d'hommes se lèverait pour la défendre. Mais, grâce à Dieu, l'heure du péril est à jamais conjurée : notre existence est respectée au dehors, et les passions subversives des partis hostiles ne nous font pas peur. Nous vivons dans une sécurité parfaite, et la prospérité publique étend chaque jour son réseau sur ce noble pays de France, terre généreuse et féconde qui a enfanté tant de génies illustres.

Et, messieurs, laissez-moi terminer ce discours par un mot qui prendra place dans les annales de l'histoire : l'empire, c'est la paix.

C'est dans votre contrée même et devant les populations agricoles accourues de tous côtés que ces paroles ont été prononcées par notre auguste souverain, comme si Sa Majesté eût voulu vous donner une preuve éclatante et toute particulière de sa sollicitude auguste et souveraine.

Messieurs, vos cris d'allégresse vont retentir jusqu'aux confins du monde civilisé et ils trouveront un écho dans tous les cœurs vraiment français.

Vive l'empereur ! Vive l'impératrice ! Vive le prince impérial ! »

Un tonnerre d'applaudissements accueillit ces chaudes paroles et la société *les Enfants de Saint-Cyprien* pénétra dans la salle à manger où un punch gigantesque jetait ses lueurs.

Madame Gavier vint servir elle-même tous les jeunes gens, et la fanfare se retira en sonnant une marche triomphale.

Seul le président resta à la soirée, accablé de félicitations, et le commandant Benjamin qui avait quitté le parc à l'arrivée de la fanfare vint aussi le complimenter.

– Étonnant, mon cher Moulineau, étonnant. parole d'honneur ; vous ressemblez à S.M. Léopold II.

– N'est-ce pas ? criait Moulineau en caressant sa barbe pendant que toutes les personnes présentes qui avaient le mot répétaient :

– C'est vrai, ce monsieur a quelque chose du roi des Belges.

Le préfet, qui avait ouvert le bal avec madame Gavier, se retira.

Il était âgé, maladif, et il avait à noter quelques renseignements pour les maires du canton de Lamète, où le conseil devait se rendre le lendemain.

– Au surplus, mesdames, murmura-t-il avec un sourire administratif – un fin sourire qui ne dit ni *oui* ni *non*, – son petit claque sous le bras et ses gants blancs pendants à la main, je vous abandonne mon cher conseiller, qui vous dédommagera amplement. Ah ! monsieur le conseiller, vous êtes jeune, et si vous voulez réussir dans l'administration, ayez de l'entrain. Vous n'en manquez pas. mesdames.

– Quel homme charmant !

– Et intelligent, ma chère, dit madame Gavier à madame Loudois. Il est l'auteur d'un travail très apprécié sur les chemins vicinaux. Il n'y a pas un conseiller général qui soit capable de discuter une question avec lui. Il plane au conseil... Chaque session lui vaut un nouveau triomphe.

– Ah !

– Et d'une bienveillance. ajouta le conseiller. Ce n'est pas un chef pour nous ; c'est le meilleur des amis.

– Madame de Lagadie est jeune ? demanda M. Loudois que sa mauvaise santé retenait toujours à Saint-Cyprien.

– Trente-cinq ans à peine, monsieur le maire.

– Elle ne paraît point cet âge, dit M. Cournet.

– Son fils mon ami Georges de Lagadie a dix-huit ans.

– Qu'est-ce que cela fait ? riposta Moulineau, qui ne perdait jamais l'occasion de dire une bêtise.

– Et reçoit-elle beaucoup ? demanda madame Parent sans prendre garde à l'interruption du président de la fanfare.

– Nous avons eu de belles soirées, cet hiver, madame.

Madame Gavier prit la parole :

– Monsieur le conseiller est le grand-maître des cérémonies à la préfecture de Pensol.

– Mes collègues et moi faisons de notre mieux, madame Gavier.

– Et ce ne peut être que très bien, dit le sous-préfet en tapant légèrement sur l'épaule du jeune conseiller.

– Monsieur, intervint madame de Carreuse, votre excellent préfet vient de me dire qu'à l'occasion du concours régional on donnera un magnifique bal à la préfecture. Je suis chargée d'en informer la société de Saint-Cyprien. Madame Parent aura là une occasion superbe d'entendre des artistes de premier ordre.

– C'est moi, mesdames, murmura le député, qui dois m'occuper du recrutement des artistes, et je prie déjà madame Parent, qui est bonne musicienne, de se rappeler ses obligations.

Rosette eut une moue adorable en remerciant Berck de Villemont.

On la prenait donc enfin pour quelque chose !

Les militaires s'étaient installés à une table d'un petit salon voisin et jouaient au baccarat en compagnie de certains invités peu amateurs de la danse.

Madame Lugeol, la femme du receveur des finances, était au piano quand Georges Loudois offrit son bras à madame Parent ; le sous-préfet invita madame Loudois, et le conseiller se dirigea vers mademoiselle Blanche, l'aînée des filles de M. Gavier : ce qui fit dire aux vieilles dames de la galerie qu'il y avait un mariage à l'horizon. Les autres groupes se mêlaient au moment où madame Lugeol commença à jouer la valse de *Faust*.

– Quelle admirable musique ! murmurait Georges Loudois !

– Oh ! oui, répondait Rosette.

– Il me semble que l'on vit dans un monde meilleur. On se sent transporté dans une rêverie que l'on voudrait rendre éternelle. Tout ce qui nous environne disparaît.

– Monsieur Loudois, vous êtes injurieux pour votre charmante petite femme. Un homme marié.,

– Ne brisez pas mon rêve.

– C’est à moi que vous devez votre bonheur. vous ne devriez pas l’oublier !.

– Je ne l’oublie pas, madame, continuait Georges d’une voix tremblante.

– Vous me serrez trop, monsieur, vous me faites mal.

– Pardon !. pardon !. madame.

– Mon mari ? Je n’aperçois plus M. Parent.

– Il joue là-bas, dans le salon, avec ces messieurs.

– Encore une fois, de grâce, monsieur, surveillez-vous. vous me brisez la main.

La valse reprenait, entraînante, enivrante. D’abord, c’était comme une sorte d’invitation langoureuse, un bruissement amoureux ; puis il passait sur les cœurs un ouragan d’harmonie après lequel tout s’apaisait : les sons redevenaient mélancoliques et tendres et berçaient les danseurs dans une douce ivresse.

La musicienne était une grande artiste, et ce soir-là elle était inspirée.

– Quel poète, ce Gounod, dit Rosette, qui se sentait observée en passant près de madame Loudois.

– Oui. et de plus un bon camarade.

– Vous le connaissez ?

– Beaucoup. Je l’ai rencontré à Naples, il y a deux ans. à Paris, l’année dernière. Vous avez raison, madame, ce n’est pas un musicien ; c’est un poète. Et vous, pourquoi ne jouez-vous pas plus souvent ?. Vous êtes artiste, aussi.

– C’est pure moquerie, sans doute.

– Mais non, madame.

– Et comment pouvez-vous savoir ?

– Je vous écoute, le soir.

– Ne parlons plus, monsieur. On pourrait ne pas trouver convenable.

– On sait bien que nous sommes voisins et amis. Georges la serrait de plus près, tout en ayant l’air de reculer pour revenir aussitôt, entraîné par une force invincible.

Le pantalon noir s'accrochait aux dentelles de la robe ; les poitrines se touchaient, et la jeune femme inconsciente s'abandonnait tout entière au rythme enivrant. Éperdue, elle sentait le plafond se confondre avec le parquet dans cette valse infernale : les mesures se hâtaient, le grand lustre l'éblouissait ; les roses thé tremblaient à sa ceinture. Elle ne marchait plus : la cadence l'emportait et elle glissait avec des mouvements de tout son être, pareille à une couleuvre amoureuse de soleil. De petites gouttes de sueur perlaient sur son front ; ses narines frémissantes se dilataient comme à l'exhalaison d'une odeur longtemps attendue. Sa bouche, si fraîche d'ordinaire, desséchée par la chaleur du salon, s'ouvrait de temps à autre, ardente, irritée. La moiteur de tout son corps lui remontait à la face : elle se sentait mal à l'aise. Souvent la danseuse se renversait en arrière, les reins cassés, la jambe tendue, la gorge haletante, comme pour résister à l'entraînement fatal. Elle s'abandonnait bien vite.

Tout tournait autour d'elle ; les meubles, les dames assises sur leurs sièges, semblaient saluer au passage dans un mouvement de cadence ; les glaces éblouissantes de lumière se décrochaient doucement des murs et prenaient part à la danse.

– Il faut que je vous le dise enfin J'ai lutté. Je ne puis plus. Vous me tuez. Je vous aime.

– Monsieur !. monsieur !...

– Oui, j'ai voulu vous oublier. Sur vos conseils je me suis marié. Je ne l'aime pas, elle. C'est toujours votre image qui me poursuit et qui m'obsède.

– De grâce !.

– Je suis malheureux.

– Au nom du ciel !.

– Pardonnez. je vous adore. Je n'aime que vous. Rosette, je t'aime....

– C'est lâche à vous de compromettre une femme.

– Madame.

De temps à autre, de la salle de jeu, on entendait quelques voix étouffées : le baccarat chemin de fer marchait bon train.

– Il y a vingt-cinq louis.

– Banco.

- Banco primo.
 - Neuf.
 - Banco pour Sa Majesté.. Vive Pigé ! Vive Léopold !
- Moulineau était radieux.

Les tourbillons passaient encore et les flots de dentelle se soulevaient comme les ailes des grands oiseaux blancs qui planent, s'élèvent peu à peu et redescendent encore jusqu'à ce qu'elles soient perdues dans l'air. Quelques dames chuchotaient entre elles : il n'était pas convenable de danser ainsi. Madame Parent se croyait sans doute à un bal de son village. Elle était toquée.

- Oh ! je n'en puis plus. Ma tête. Oh !. je suis morte.

La valse était finie. Georges ramena Rosette à sa place, et quand elle se sentit assise, elle se renversa et fut prise d'un éblouissement. Elle mit la main sur ses yeux dans une suprême jouissance et, presque égarée, défaillante, elle sembla s'anéantir dans un rêve charmant.

On ne dansait plus. Les dames avaient formé un cercle autour du piano, et les valseurs s'étaient dirigés du côté du petit salon.

- M. Parent ne danse jamais ? disait à Rosette la femme du sous-préfet.

– Jamais, madame.

– En revanche, madame Loudois, votre mari est un excellent valseur.

– Oui, ajoutait madame de Carreuse, M. Georges est un des rares jeunes gens qui sachent encore danser. Autrefois, aux bals de la frairie de Narvon

– oh ! mesdames, je parle de longtemps ! – tous ces messieurs adoraient la danse. Le marquis de Jamaye. M. Moulineau père. M. Alfred Villiers... M. de Château Sonnier... M. de la Catillière... Aujourd'hui, tout est changé. On veut être sérieux avant l'âge.

– Vous êtes une grande artiste, madame Lugeol, observa Rosette.

– J'adore la musique ; mais vous-même, madame Parent.

– Vous êtes trop indulgente, madame.

– Madame Lugeol a raison, continua la femme de Georges ; nous avons quelquefois le plaisir de vous entendre du jardin.

Le conseiller était fort aimable avec madame de Carreuse :

– Je conserverai le meilleur souvenir de cette excellente soirée, madame.

La révision est pénible, mais on est dédommagé au delà de toute mesure

quand on a le bonheur de venir à Saint-Cyprien... Adorable réunion. adorable musique.

– Quand vous devrez vous marier, monsieur le conseiller, choisissez une femme qui soit musicienne.

– La musique ?. Mais, comme dit madame de Sévigné, c'est...

Les conversations continuèrent encore quelques instants : on organisa un petit Cotillon entre jeunes gens, et puis, ces messieurs s'étant levés de la table de jeu, on prit congé de la famille Gavier.

– Bien agréable soirée, concluait Moulineau, qui avait gagné une centaine de louis à son député Berck de Villemont.

– Vous êtes un veinard, Pigé, cria le commandant Benjamin ; vous devriez aller à Bade.

– Allez au diable, vous.

– Sire ?. Mon Léopold ?. Pigé ?.

– Votre femme a dansé pour vous, disait le sous-préfet à Parent.

– Moi, je n'ai jamais dansé de ma vie. Et si j'essayais, je suis certain que ma tête tournerait comme lorsque je montais sur les chevaux de bois étant enfant. Ce matin de Georges, quel boute-en-train ! lise croit toujours jeune homme.

– Un brave cœur.

– A qui le dites-vous ?. Nous l'aimons tous ici. Et voyez, depuis qu'il est marié à sa cousine mademoiselle Varennes, il ne songe plus à quitter Saint-Cyprien. Je crois même que son père lui céderait volontiers la mairie.

Les dames s'engouffraient dans les voitures qui attendaient devant la grille du parc.

Il était trois heures du matin quand Moulineau et le commandant Benjamin furent entraînés par quelques jeunes gens de la soirée au café des Italiens situé sur la place de l'Hôtel-de-ville.

On commanda une soupe à l'oignon et les cris de : Vive Pigé ! vive Léopold ! retentirent de nouveau.

Au jour, Benjamin était gris. Fatigué des airs d'importance de Moulineau, qui se vantait d'avoir accompli les prouesses les plus extraordinaires, le commandant essaya de le démonter :

– Prenons une absinthe.

- Dans quoi, petit père ?
- Dans ta bottine, sans doute.
- Avec plaisir, papa.

Et, à la stupéfaction des amis, le président de la fanfare vida plusieurs fois sa bottine. Après quoi, on se mit à tourner en ridicule les dames de Saint-Cyprien, notamment la fille à « Grande Bourse », qui avait dansé près d'une demi-heure sans désespérer et s'était presque évanouie dans les bras de Georges Loudois, un imbécile qui délaissait sa petite Marie.

Georges et sa femme causaient dans leur chambre :

- Comme tu es triste, Georges ?
- Moi !. dit-il tout rêveur, comme s'il répondait à une personne éloignée.
- Tu n'es pas souffrant ?
- Non.
- Je te trouve pâle. Veux-tu que je te fasse du thé ?
- Mais non, Marie ; je suis très bien.
- Oh ! ces soirées officielles !. Tu ne les aimes pas, sans doute ?.
- Mon Dieu !.
- Comme nos réunions intimes sont plus agréables !.
- Il faut s'habituer à tout Marie.
- Tu m'aimes bien n'est-ce pas mon petit Georges ?
- Cette question ?... Mais je t'aime de tout mon cœur, chère petite femme.
- Embrasse-moi. Tu ne m'as pas embrassée depuis que nous sommes rentrés. Mais, mon Gorget, tes mains sont glacées. ton cœur bat.
- Ce n'est rien.
- Et puis ton regard est tout drôle.
- J'ai besoin de repos, mignonne.
- Ah ! Georges, si tu me trompais.
- Petite folle !.

Le lendemain, Rosette se plaignit de violents maux de tête. Elle fit condamner sa porte, et comme Prosper venait prendre de ses nouvelles, elle le pria de ne pas rester longtemps ; elle avait besoin d'être seule. La moindre

chose l'agaçait : elle chassa la fille de sa servante parce qu'elle était borgne : une femme borgne lui faisait horreur.

Quelques pâles reflets de soleil venaient illuminer les tapisseries, et la lumière tamisée par les persiennes faisait resplendir la garniture dorée de la cheminée où s'étaient le portrait au pastel de Rosette et dans deux cadres dissimulés sous des écrans en plumes d'autruche les photographies effacées du père Bérias et de la mère Jeanneton. Le paysan était debout, la main posée sur l'épaule de sa compagne assise, elle, sur une chaise dont les barreaux lui coupaient le cou ; les mains inoccupées de la femme pendaient dans une sorte de mortel embarras. Ainsi se tenaient les deux campagnards vaillants.

La petite Andrée fut élevée sur le lit de sa mère ; elle la considéra longtemps, avouant dans son naïf langage qu'elle ne lui avait jamais paru aussi pâle et aussi belle.

– Non, personne, dit Rosette. je veux être seule.

Et elle repoussa brutalement sa fille.

Dans la chambre, il y avait comme une vague odeur d'éther et d'opium. On avait retiré les fleurs du cabinet de toilette : les grands palmiers, les yuccas, les rhododendrons, étaient relégués sur la galerie : restait seulement un petit bouquet de violettes simples discrètement envoyé par Georges.

L'enfant ne s'était pas trompée ; Rosette était extraordinairement belle.

La migraine animait son visage : ses yeux brillaient d'un feu étrange ; elle avait tout de la femme malade d'amour : des poses nonchalantes, un regard rempli de séduisantes et mystérieuses promesses. Son petit bonnet blanc s'était perdu sous les couvertures ; et les cheveux, les beaux cheveux gardant leur lustre de jais, brillaient comme une masse d'ébène polie. Sous sa chemise brodée chastement entr'ouverte, ses seins blancs et roses semblaient bondir tout effarouchés. Son front pâlisait ; ses tempes se sillonnaient de petites veines d'un bleu tendre, et ses mains toutes fluettes faisaient craquer ses doigts, tenailles forgées d'acier et d'amour.

Elle se renversait en ramenant les draps qui moulait son corps, et elle s'abîmait dans une vision extatique.

Rosette pensait à cette soirée où elle avait attiré tous les regards, aux mots aimables de Georges, au frisson jusqu'alors inconnu qui avait fait

trembler son corps quand il l'entraînait dans les tourbillons de la valse. Elle reportait son souvenir à la soirée donnée chez elle, où elle avait eu le courage de rester froide devant les déclarations brûlantes. Elle se disait que là-bas, au fond du jardin, devant le mur écrasé, c'était elle qui avait conseillé à Georges d'épouser sa cousine, qui lui avait vanté le bonheur d'un ménage uni et légal ; et maintenant, toute frissonnante encore des souvenirs qui l'étreignaient dans sa fièvre amoureuse, elle se souvenait qu'après la valse, quand elle était revenue à sa place, aveuglée par les miroitements du lustre, elle avait conçu des ivresses et des jouissances ignorées, et que pour la première fois de sa vie quelque chose de son être s'était en allé. Tourmentée par un désir que nul autre que lui ne pouvait assouvir, elle se sentait pleine de jalousie contre cette jeune femme, fleur de spleen et de raison, sans passion et sans flamme et indigne de partager un bonheur qu'elle ne pouvait comprendre.

Et après cette journée de fièvre, elle entendit chanter des chansons mystiques. C'était comme un ouragan d'harmonie qui emplissait son cerveau. Elle n'avait rien vu : son imagination en délire lui faisait tout deviner. Au delà du ciel de son lit, elle entrevoyait des femmes couchées dans des poses gracieuses, et des jeunes hommes aux corps délicats s'avançaient vers leurs déesses avec des coupes d'où s'échappaient des parfums enivrants. Les femmes laissaient tomber les peplums dont elles étaient revêtues et dénouaient leurs chevelures noires ou dorées comme les rayons du soleil : les corps se confondaient dans un divin embrassement.

Son rêve se complaisait à chercher une ressemblance avec son Georges, et elle la trouvait dans l'homme le plus beau, celui que les femmes nues recherchaient le plus avidement et qui, par son regard magique, les contenait dans une sublime extase.

Tout brusquement, son imagination s'apaisa ; la réalité la saisit, elle compara son mari, cet homme sans grâce, à l'idéal de son rêve. Prosper voulait être galant, il était grotesque. Elle ne voyait en lui qu'une bête avide de jouissance, sans éclair et sans amour.

La fin de la nuit fut plus calme. Au matin, on vint lui annoncer que la famille Loudois, qui était allée aux Bastides chez madame Varennes, avait vivement regretté de ne pouvoir lui exprimer ses vœux de santé.

Cette nouvelle lui fit du bien. Marguerite l'aida à s'habiller et comme la journée était belle, elle descendit au jardin.

Les plates-bandes de géraniums flambaient au soleil, et le gazon anglais, tout perlé encore des arrosements du matin, avait des étincelles de lumière. Les violettes fraîches sous leur chapeau de rosée, répandaient dans l'air de suaves émanations. De l'autre côté du ruisseau, on apercevait les prairies vertes et radieuses sous les boutons d'or et les marguerites : la brise qui faisait trembler les arbres verts arrivait fraîche et toute embaumée, les insectes bourdonnaient dans les flamboiements du soleil, à côté des grands orangers dont les fleurs pareilles à des robes d'épousées, se livraient aux caresses des frelons et des guêpes.

Assise sous l'ombrage des marronniers du jardin, simplement vêtue d'un peignoir à raies bleues, la tête renversée sur un banc de treillis, Rosette s'amusait à contempler la cage où ses mignonnes tourterelles roucoulaient leur chanson d'amour. Cette cage, dans les barreaux de laquelle des branches de grenadier se livraient d'elles-mêmes aux becquettements des oiseaux, était l'un de ses plus grands délices. Elle prenait soin d'apporter aux petits prisonniers de l'eau bien claire dans un verre bien rincé, d'étendre du sable fin sur les planches posées sur des fils de fer. Et grande enfant, avec un rire sonore qui laissait voir aux oiseaux ses dents blanches, elle se faisait mordre les doigts par les becs roses, poussait des cris étouffés et revenait aussitôt avec des branches de géraniums sur lesquels les tourterelles ne se trompaient pas.

Et puis, lorsque sous les ardeurs du soleil méridional, le chant du tourtereau devenait plus pressant, qu'il poursuivait la tourterelle, que celle-ci se dérobait et enfin se laissait prendre ; lorsqu'après les baisers d'amour répétés, le mâle, succombant sous les honneurs de sa victoire galante, restait perché sur les barreaux, battant des ailes, l'œil éteint, elle s'avancait du côté de la cage et, bénissant la nature, heureuse de vivre, il lui semblait que les violettes exhalaient leur odeur pour exciter les tourtereaux.

Cet apaisement de l'être n'était que factice.

Rosette suffoquait sous les effluves amoureuses qui gonflaient son cœur malade, et elle se demandait si elle devait espérer.

Mais, revenue dans sa chambre, elle fut prise tout à coup d'un tremblement nerveux : elle se mit à pleurer et à crier très fort. Marguerite vint auprès d'elle et essaya de la consoler avec de bonnes paroles.

A un moment, la crise la secoua si violemment que ses sanglots furent entendus de l'étude. Prosper accourut.

Devant ce visage égaré, devant cette bouche crispée, devant ce corps qui tressautait et menaçait de se briser, l'homme se tordait les mains de douleur :

– Je t'en supplie, Rosette, ne fais pas comme cela.

– Laissez-moi seule. seule.

Au milieu du silence, elle se sentit plus forte et mieux armée :

– Je veux rester une honnête femme, murmurait-elle, les dents serrées. Je le veux. Ah ! pauvre tête. pauvre tête.

VIII

Les soirées théâtrales étaient rares à Saint-Cyprien, et le vieil hôtel de ville qui servait de refuge aux troupes de passage, restait plusieurs mois sans ouvrir ses fenêtres. Seule, la salle des délibérations du conseil municipal prenait un semblant de vie lorsque la voix de Moulineau faisait trembler les plâtres des murs qui se détachaient lambeaux par lambeaux et s'émiettaient sur le plancher avec toute la ténacité d'une protestation.

Ce fut un événement que l'arrivée d'une troupe d'été jouant indifféremment l'opéra, le drame, la comédie et le vaudeville. Jusqu'ici, aux jours les plus heureux, on avait pu seulement entendre des acteurs de Pensol, qui venaient, quelque soir de dimanche, harassés de fatigue, coupant les dialogues, supprimant les couplets, donnant deux actes sur quatre et empressés de s'éloigner après la représentation. Malheureux acteurs qui se recrutaient parmi les débris que la fin de l'hiver lance aux quatre coins de la France et qui n'ont pas, comme les hirondelles, la patrie verdoyante et fleurie qu'ils ont rêvée.

On allait avoir une troupe capable de rivaliser avec tous les confrères du chef-lieu.

Le directeur Couty était un enfant du pays que le démon de l'art avait poussé vers d'autres cieux. Il revenait de Lyon, de Marseille et de Bordeaux, pauvre encore, mais avec la conviction qu'il passerait quelques

mois heureux dans sa ville natale. Si sa troupe était excellente, elle était peu nombreuse : ses deux filles, mesdemoiselles Clairette et Noémi, blondes et élancées comme des Gretchens authentiques ; deux camarades d'infortune ; trois débutants, deux débutantes fort jolies et le vieil oncle Julien composaient tout le personnel.

Mais Couty, qui remplissait en même temps queles fonctions de directeur le principal rôle de toutes les pièces, savait qu'à Saint-Cyprien il trouverait des auxiliaires heureux de lui prêter leur concours sans rémunération.

Il s'était, en effet, formé une société de jeunes gens qui chantaient, eux aussi, l'opérette et jouaient les comédies et les drames. Georges Loudois qui disait les vers d'une manière superbe, était à la tête des artistes amateurs, et déjà quelques soirées intimes avaient révélé des talents qui ne demandaient qu'à se montrer. Depuis longtemps, on désirait aborder les planches devant le grand public : il fallait un directeur.

On joua donc plusieurs pièces du répertoire dans lesquelles les jeunes gens de Saint-Cyprien se mêlèrent aux artistes de la troupe, et, avec certaines coupures, on autorisa la mise en répétition de *Hernani*.

Les rôles furent ainsi distribués :

Couty faisait Ruy Gomez : Dona Sol, ce fut la charmante Clairette, et Georges Loudois devint Hernani. Les autres rôles étaient répartis entre les acteurs de la troupe et les camarades de Georges.

Pour cette fois la soirée était donnée au bénéfice des pauvres.

Il pleuvait.

Dès sept heures du soir, la foule se pressa aux abords du théâtre brillamment illuminé. La salle était comble.

Moulineau tira sa lorgnette de son étui et s'installa dans la loge du maire, la grande loge d'avant-scène tendue de draperies rouges et de crépines d'or, le tout un peu passé et fané mais reprenant son lustre aux éclats des flambeaux que le lampiste n'avait pas encore fini d'allumer.

Madame de Carreuse, le marquis de Jamaye, M. et madame Lugeol, madame Gavier, prirent place dans la loge en face de laquelle le président de la fanfare se prélassait. Aux premières, des demoiselles en robes blanches jouaient de l'éventail pour dissiper les rougeurs que des émotions de toute nature attiraient sur leurs joues vierges de péché ; aux secondes

galeries, quelques paysans venus de Nègre-Combe, de Jamaye et de Mersay, faisaient des signes à leurs camarades du parterre et semblaient donner des conseils au lampiste qui terminait sa besogne.

Dès que les musiciens de la ville se furent tassés à l'orchestre, entraînant sur leur passage l'odeur chaude et poussiéreuse des couloirs, le lustre resplendit et le lampiste emporta son échelle.

C'était le moment où mesdames Loudois, accompagnées de Rosette, faisaient leur entrée dans la loge municipale. Moulineau s'inclina, quitta son siège, et les deux jeunes femmes s'assirent sur les deux premiers fauteuils de l'avant-scène. On salua la loge de face, et madame Parent reposa sa tête sur la paume de sa main, pendant que le rideau se levait doucement sur le premier décor de la scène.

Rosette écouta à peine le dialogue de Dona Josepha et de Don Carlos ; son attention ne fut réellement éveillée que lorsque parut Hernani. L'entrée de Georges souleva des applaudissements unanimes. Il portait fièrement son grand manteau, sous lequel se cachait un costume de montagnard d'Aragon avec une cuirasse de cuir, une épée, un poignard, un cor à la ceinture.

Il était pâle ; mais son regard, qui jetait de douces flammes, se perdait souvent dans la loge de sa famille, et Rosette, l'amante désirée qui surveillait les mouvements de sa voisine, sentait tressaillir son cœur. Marie, tout enivrée de joie, faisait part à sa compagne de ses alarmes passées :

– Oh ! je craignais tant qu'il ne fût ému !

Le père Loudois sentait de grosses larmes inonder ses yeux, pendant que Moulineau, debout, l'œil attentif, souriait à l'acteur :

– Bravo. Très bien. De la tenue. Il était né pour cela... C'est le seul qui sache son rôle... Bravo...

De temps à autre, la porte de la loge municipale s'ouvrait pour donner passage aux amis qui venaient féliciter le maire sur le succès de Georges.

Rosette ne perdait pas de vue les yeux d'Hernani. La pièce, elle l'avait lue cent fois ; mais jamais elle n'avait senti en elle une aussi grande émotion. Elle se retrouvait dans ses lectures du soir. Don Carlos était là, attendant que la fenêtre du balcon s'illuminât. Tout à coup la fenêtre de Dona Sol s'éclaire : on voit son ombre se dessiner sur les vitraux lumineux ; la lumière disparaît ; la porte s'ouvre, et Dona Sol, une lampe à la main, sa

mante sur les épaules, vient chercher son amant. Elle s'est trompée : ce n'est pas son pas ; ce n'est pas sa voix. Enfin, Hernani paraît derrière le roi, immobile, les bras croisés, les yeux étincelants. Dona Sol pousse un cri, court à Hernani et l'enveloppe dans ses bras... Hernani regarde fièrement Don Carlos.

– Bien, mon Georges, faisait à son tour madame Loudois.

– Sacré Georges, murmurait Parent, à la fin du deuxième acte, on jurerait qu'il sort du Conservatoire. Et puis, il y met une flamme. Avez-vous vu les regards qu'il jetait de notre côté ? Sa dona Sol, mais c'est vous, madame Marie. En jouant, il ne pense qu'à vous.

– Tais-toi, dit Rosette impatientée, on commence.

Le public admirait les portraits de la famille des Silva entourés de couronnes et d'écussons dorés, pendant que Moulineau, qui trouvait partout des ressemblances, interrompait de temps à autre les acteurs :

– Tiens ! le commandant de recrutement. Ah ! le marquis de Jamaye. le conseiller de préfecture.

– Où donc ? demandait M. Loudois.

– Mais, à côté du portrait de don Silvius... celui de Christoval... et de don Jorge... La même coupe de barbe. C'est le marquis, parole d'honneur. c'est le marquis de Jamaye.

La scène terminée, Rosette se sentit dans un autre monde. La voix de Georges lui chantait au cœur, et elle se disait avec Dona Sol qu'elle aussi elle préférerait une vie pleine d'écueils et d'orage à l'existence monotone qui la tuait. Oh ! comme elle avait eu tort d'éloigner Georges ! C'était pour elle, pour elle seule qu'il jouait son rôle. Les paroles d'amour de Dona Sol, elle les portait inscrites dans ses grands yeux ; il pouvait les y lire. Elle se voyait dans quelque pays lointain reproduisant avec Georges la scène d'amour où Hernani conseille à Dona Sol de s'éloigner. Les yeux pleins de larmes, il lui sembla qu'elle s'identifiait avec la dame quand les deux amants dans les bras l'un de l'autre se regardèrent avec extase, sans voir, sans entendre et comme absorbés dans leur regard. Non, il n'y avait pas d'homme plus aimant que Georges. Elle se sentit trembler, mais demeura aussi indifférente à la présence de Prosper qu'à l'apparition du duc Gomez pétrifié sur le seuil de la porte.

Prosper se pencha doucement vers elle :

– C’est beau, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Quelle chaleur, disait Moulineau. On cuit ici.

Madame Parent n’écoutait plus.

– Tu es souffrante ? reprit Prosper.

– Oui. sortons un peu. J’étouffe.

Elle se laissa tomber sur le divan du salon qui précédait la loge, et les dames Loudois s’empressèrent autour d’elle. La salle croulait sous les bravos.

– Je me sens mieux maintenant.

Madame de Carreuse, accourue en toute hâte avec sa fille, lui fit respirer des sels. Rosette supplia ces dames et ces messieurs de reprendre leurs places : par la porte entrebaillée, elle put entendre encore la voix d’Hernani.

On insista pour qu’elle reparût dans la loge ; mais elle répondit que la chaleur de la salle la mettait mal à l’aise. Prosper ne voulait pas la quitter : il s’était de nouveau assis auprès d’elle et, avec des mouvements craintifs, il prenait une de ses mains dans les siennes, semblait la caresser timidement et l’abandonnait ensuite, prenant soin de la reposer sur le dessus de la robe.

– Je t’en prie, Prosper.

– Veux-tu rentrer à la maison, Rosette ?

– Pas encore.

Cependant, elle ne voulut pas rester jusqu’à la fin du cinquième acte : elle savait que Georges viendrait dans sa loge en costume, et qu’il ne pourrait s’empêcher de paraître aimant pour sa femme : elle ne pouvait assister à l’entrevue.

Elle fit signe à Prosper qui, du reste, ne la perdait pas de vue :

– Partons.

– Oh ! madame, dit Moulineau, puisque vous vous trouvez mieux... attendez le dénouement. la scène de l’empoisonnement. la mort du duc. c’est le chef-d’œuvre du maître. du grand et immortel Victor Hugo, quel génie, quel grand cœur !. J’ai de lui une belle lettre. Vous ne le croyez pas, monsieur le maire ?

– Mais si. mais si, répondit le père de Georges.

– Je porte toujours sur moi cet autographe précieux ; c’est un talisman...
Je vais vous lire la lettre...

– Vous me l’avez déjà lue.

– Cela ne fait rien.

Moulineau prit dans son portefeuille un morceau de papier soigneusement enveloppé, qu’il porta religieusement à ses lèvres.

– Je commence.

– J’écoute, dit M. Loudois, grand admirateur du poète mais fort ennuyé d’entendre pour la centième fois peut-être la plus bienveillante des réponses.

– Hum ! c’est touché cela, observait Moulineau à chaque phrase et presque à chaque mot. Mon *cher* confrère. Donc je suis un poète, un vrai poète. J’avais dit « *maître* : on me répond : *confrère*. » madame Parent s’était levée : les dames Loudois voulurent l’accompagner.

Elle les remercia avec un aimable sourire.

Prosper lui aida à placer sur ses épaules sa magnifique sortie de satin blanc et ils descendirent tous les deux le vieil escalier de pierre de l’hôtel-de-ville. Il n’y avait personne dans les couloirs, et le notaire profita du silence pour dire que Georges était bien audacieux et que, quant à lui, jamais il n’eût osé monter sur les planches, et que s’il le faisait, ses clients lui riraient au nez. C’est ton avis, n’est-ce pas, Rosette ?

– Oui, répondit-elle sans avoir entendu un seul mot de la question. Ils montèrent en voiture.

Seule, la vieille Marguerite dormait près du foyer. Prosper embrassa Rosette. Ce baiser imprégné de l’atmosphère surchauffée du théâtre s’appesantit sur sa bouche, gras, épais, trop ardent.

– Je ne puis plus aimer cet homme, pensa-t-elle en se jetant sur son lit pleine de lassitude et de dégoût.

Parent se retira et elle eut un gros soupir de soulagement en se retrouvant seule dans sa chambre.

C’était le soir.

La petite Andrée dormait, et Me Parent, qui venait de partir avec son clerc pour recevoir le testament d’un malade de Mersay, avait prévenu qu’il ne rentrerait pas de la nuit. Les domestiques étaient couchés depuis

longtemps, et Rosette, qui se sentait mieux, se promenait silencieuse sous la charmille du jardin, quand tout à coup une ombre se montra derrière le mur et la fit tressaillir.

– Madame Rosette ?

Elle ne répondit pas.

La voix plus claire, presque stridente dans le grand calme de la nuit, répéta :

– Madame Rosette ?.

Elle voulut parler, elle voulut fuir : elle se sentit clouée sur place.

Georges était devant elle. Il lui prit les mains et les porta à ses lèvres. Un mot lui vint à la bouche : elle le prononça sans en avoir conscience :

– Malheureux !

– Oh ! non, je suis heureux. bienheureux.

– Pour l’amour de Dieu, monsieur, laissez-moi. Si vous m’aimez, ne faites pas le désespoir d’une famille. Songez que je suis mère.

– J’ai combattu longtemps ma passion insensée. Je ne puis plus. Madame, c’est ici même que vous m’avez conseillé ce mariage. Le moyen de me guérir, disiez-vous ? On sent bondir en soi l’honnêteté. le devoir. Tous ces mots qui se jettent à votre face, et l’on attend. Mais, la folie vient un jour... Elle est belle, Marie, dites-vous ? Elle est bonne ; elle est aimante ? Que m’importe ? Je ne la connais pas ; je ne l’ai pas vue. Rosette, c’est toi, toi seule que j’aime. Quand je cause avec elle, c’est à toi que je crois parler. Ses baisers me brûlent. Ses paroles d’amour me font mal. Toi, toi, rien que toi.

Il parlait, la voix étranglée, et il l’entraînait jusqu’au canapé de treillis vert où les feuilles des arbres dessinaient de larges découpures.

– Ma famille est aux Bastides. Je les ai tous quittés. J’ai prétexté un voyage. Depuis deux heures je suis la comme un insensé et j’ai eu un pressentiment que Dieu aurait pitié de moi. Oh ! Rosette, viens.... nous sommes seuls. tout est sombre. Viens, je t’adore.

– Georges. je t’adore.

Et la jeune femme se pencha sur son épaule, et tout en pleurs, les mains jointes, la chair frissonnante, les lèvres humides, elle s’abandonna. Les reflets de la lune vinrent éclairer son visage : elle était pâle et comme

transfigurée, quand sa tête fit trembler les clématites et les chèvres-feuilles et qu'un long frémissement courut à travers les arbres verts.

Rien ne troublait le silence de cette nuit.

A un moment, il lui sembla qu'un bruit de pas se faisait entendre.

– On vient, nous sommes perdus.

– Sois sans crainte, mon adorée ; c'est le vent qui fait trembler les feuilles. Je t'aime.

Et elle répondait.

– Je t'aime, je n'ai plus peur.

Le ciel était devenu sombre et les feuilles des arbres ne tremblaient plus. Des vapeurs de dorure brunie s'allongeaient à l'horizon sur les hautes collines : et les rideaux des peupliers de la prairie se couvraient d'ombres mouvantes.

Peu à peu, la plaine s'illumina ; on entendit au loin des chants de laboureur et comme des cris d'oiseau auxquels rien ne répondait.

La vie reposée disait son réveil.

– M'aimeras-tu toujours

– Oh ! oui.

– De toute ton âme ?

– De toute mon âme !

Georges l'accompagna à travers les allées des massifs : ils se tenaient tous les deux par la main, cherchant à étouffer leurs pas. La porte était entr'ouverte. Avant de le quitter, elle le serra dans ses bras :

– Mon Georges !.

– Ma Rosette !...

Elle se retourna encore, le regarda fixement, et, embrassant violemment sa main posée sur sa bouche, elle étendit le bras dans une convulsion suprême ; et radieuse, souriant à l'amour, oubliant tout, elle lui envoya un baiser sifflant dans l'air comme l'adieu d'un pinson.

Le lendemain, vers midi, M. Parent revint de Mersay ; il trouva sa femme occupée à repiquer des verveines dans les massifs avoisinant la salle à manger. En robe gris-clair, un grand chapeau de paille sur la tête, un tablier noir gracieusement noué à la ceinture, elle allait et venait, une petite truelle

à la main et, tout enivrée de grand air, elle présenta son front à baiser à son mari.

Comme il était heureux, le brave homme, lui qui avait été si désolé de s'absenter au plus 'fort de la migraine de sa jeune femme ! Il passa comme un éclair de contentement dans son regard un peu trouble.

Elle lui souriait, montrant ses doigts pleins de terre fraîche ; Andrée qui jouait dans le vestibule, accourut au devant de son papa.

Prosper était rayonnant. Sa nuit avait été dure au chevet du malade, mais il avait consciencieusement rempli son devoir et il était récompensé par l'affection des siens.

– Les affaires reprennent, disait-il. M. Faure me promet deux ventes importantes à Mersay... J'aurai encore un excellent contrat de mariage. Ma Rosette, nous pourrons bientôt nous libérer de nos petites dettes et nous n'aurons plus besoin d'importuner notre famille.

Elle le vit si content que cela lui fit mal.

– Tu as chaud, mon ami, ne reste pas à l'air. allons, viens.

Rosette le prit par le bras, la petite Andrée s'attacha à son habit, et il se laissa entraîner, ivre de bonheur.

La soirée fut charmante. M. Faure, le juge de paix, M. Moulineau, le commandant Benjamin, vinrent conter leurs impressions sur les nouveaux acteurs du théâtre.

On parla dès Loudois, qui ne devaient pas beaucoup s'amuser aux Bastides, et de Georges que la maladie de l'un de ses cousins venait d'appeler à Pensol. Georges, en effet, était parti, le matin même, pour le chef-lieu du département, profitant d'une lettre dont il avait, à dessein, exagéré les termes ; sa famille croyait qu'il ne s'arrêterait pas à Saint-Cyprien.

Rosette écouta, causa, et tout le monde lui fit compliment sur sa bonne humeur.

A partir de ce jour-là, Georges et Rosette se virent souvent, car ils trouvaient le moyen de se dire un mot à la dérobée, un mot qui n'avait de sens que pour eux. Ils firent un échange de photographies. Elle serra celle qu'il lui donna dans son armoire à glace, entre les plis de ses chemises : c'était son portrait d'étudiant. La jeune femme trouvait Georges plus beau

maintenant, plus homme et, malgré cela, elle préférait cette photographie à une autre plus récente, parce qu'il lui semblait qu'il lui avait appartenu depuis plus longtemps.

Seule, elle allait prendre l'image de son amant et la dévorait de baisers : c'était son Georges, son Georges à elle, son amant.

Certain jour où ils attendaient l'heure bénie, où les dames Loudois iraient en visite au château de Mersay, Rosette eut une fantaisie : elle prévint Georges qu'elle voulait le voir dans sa propre chambre.

En pleine clarté du jour, et pendant que Prosper travaillait à l'étude, elle escalada la muraille à l'aide d'une chaise, traversa le jardin et se dirigea vers la porte de la maison du maire.

– Georges ?

– Rosette.

Loudois l'attendait en haut l'escalier.

– Mon père est dans sa chambre. Il n'entendra rien.

Elle jeta un coup d'œil à la fenêtre du couloir, ôta ses pantoufles et monta bien doucement :

– Oh ! mon cœur bat à se rompre.

– Chère petite femme.

Elle se laissa conduire dans la chambre, la chambre de nocces, toute tendue de draperies bleues, et elle s'assit sur une causeuse, tout près de la cheminée lamée d'argent, à filets d'or.

– C'est là, n'est-ce pas, où vous faites semblant de vous aimer ?

– Je ne pense pas à elle.

– Voici les bagues de fiançailles que tu lui as données, dit-elle en versant dans sa main le contenu d'une corbeille de cristal. Pauvre petite Marie. Air anglais. un peu maigre. des yeux de faïence. Franchement mon cher, ce n'était pas là la femme de tes rêves. Elle est incapable de monter la tête à un homme. Ça ne se sent pas vivre, ça.

Rosette entourait de ses bras le cou de son amant.

– Je voudrais dormir avec toi. je suis ta maîtresse, mon Hernani. je t'appartiens tout entière, et, hier au soir, c'était moi qui regardais ta fenêtre...

– Mon ange !.

Elle resta encore quelques minutes, et puis elle revint dans son jardin où jusqu'à la nuit elle joua à la maman avec sa petite fille.

La mère et la fille faisaient la maman à tour de rôle. Elles se donnaient des noms. La mère s'appelait : « *maman Grondin* ». La fillette se nommait : « *mademoiselle Lili* ».

– Là, mon Andrée, à toi maintenant.

Alors la fille, imitant sa mère, prenait un air grave en secouant ses petits doigts :

– Mademoiselle Lili vous n'avez pas été sage... Vous avez mangé un pot de confitures que l'on réservait pour le dîner. Vous serez punie.

– Maman. pardon, maman Grondin.

– Ta. ta. ta. Vous dites toujours ainsi.

– Mémère. petite mémère.

– Allons, pour cette fois encore, je pardonne. Venez m'embrasser, méchante Lili.

Et Rosette pinçant les lèvres, ouvrant ses bras qu'elle cherchait à rapetisser, s'avancait vers sa fille, pareille à l'un de ces bébés roses qu'on étale dans les vitrines au moment des étrennes. Elle se laissait prendre et dévorait Andrée de caresses enfantines.

– Maman... ze suis ta Lili... Petite maman... ze t'aime. ze t'aime de tout mon cœur, maman Grondin.

Le jeu se terminait en fous rires.

Prosper suivait toutes ces scènes avec un vif intérêt. Il s'en amusait beaucoup.

Parfois, Clapier les regardait faire, lui aussi, toutes deux, et comme il songeait au désordre du ménage Parent, il murmurait d'une voix sourde, en serrant les poings :

– Aussi gamines l'une que l'autre. Quelle femme !... nom de nom, quelle femme !

Par les beaux soirs d'été, ces dames et ces messieurs faisaient de longues promenades sur la route ombreuse du bois de Lamète.

M^e Parent, M. Faure, le juge de paix, le commandant Benjamin, M. Moulineau, entretenaient des discussions philosophiques à perte de vue ; on

parlait de Darwin et de son système ; on exposait des théories sur la formation du globe terrestre et Moulineau soutenait que, par l'examen de certains rochers battus par les vagues de la mer, les savants en étaient arrivés à conclure que le monde existait depuis des millions d'années.

– Des blagues de journaux, interrompait M. Faure. Qui dit journaliste.

– Monsieur, ne m'insultez pas.

– Comment ?

– Oui, monsieur, aussi bien que je m'appelle Victor Moulineau, je suis journaliste, et je m'en vante. mais, de la bonne cause. Vous n'avez pas lu mon sonnet à la Vierge dans le *Figaro* ?

– Non.

– Et vous, monsieur Cournet ?

– Non.

– Eh bien, messieurs, c'est que vous ne lisez rien.

Les dames Loudois, la femme du sous-préfet, madame Lugeol et Rosette étaient arrivées au haut de l'avenue de peupliers.

Georges jouait avec Andrée, prenait l'enfant sur son dos, courait avec son chien Médor, qui jappait gaïement devant eux.

– Viens vite, Geor, criait la fillette.

Elle l'appelait Geor ; jamais autrement.

La mère se détachait quelquefois du groupe des dames.

– Monsieur Loudois. monsieur Loudois. vous allez tomber. Andrée. ma fille, prends garde.

Rosette avait avec son amant des phrases coupées que la mignonne enfant ne pouvait comprendre.

– Geor, soulève-moi ; Geor, tu ne cours pas assez vite... Geor... Allons, mon petit Geor...

– Est-elle gentille, notre Andrée !

– Et quel malheur que ce ne soit pas la nôtre, à tous deux !

– Une autre fois.

– Geor, tu m'achèteras une ombrelle pareille à celle de maman ?

– Oui, ma chérie.

– Toute brodée, n'est-ce pas ?

– Oui, oui, oui.

– Mon petit Geor... Porte-moi maintenant... Porte-moi.

Georges faisait le gros dos et emportait sa petite Andrée qui riait et criait pendant que le vieux Médor, le chien de Loudois, qui se mettait toujours de la partie, lui léchait les mains et la figure.

Pauvre Médor ! sa robe couleur marron était devenue la terreur des bouchers et sa gourmandise lui avait attiré plus d'une correction quand il se lançait de toute sa force pour happer au passage un quartier de chevreau fraîchement écorché. On ne lui donnait même plus la *réjouissance* et il rentrait chez lui, l'oreille basse, avec des airs de conspirateur, pour surveiller le poulet qui cuisait à la broche : il épiait du regard la vieille Babet ; et de temps à autre, si la flamme n'était pas trop vive, il léchait doucement le dos de la volaille et buvait un peu de jus dans la grande casse de fer.

Il avait des manières si drôles et si hypocrites de commettre son larcin, que presque jamais la servante ne s'en était aperçue. Au surplus, Babet adorait tous les chiens en général, et Médor en particulier. Aussi, les matins d'hiver, les chiens du quartier venaient se chauffer à la cuisine de la maison Loudois : grands seigneurs et bohêmes, boule-dogues, braques, épagneuls et carlins, petits chiens noirs de curé et gros lurons de boucherie, et même les juifserrants, fraternisaient devant la flamblée ; la vieille empêchait les disputes, et si toute la race canine avait place au foyer, les camarades partis, il n'était pas d'attention dont elle ne comblât son Médor, un vieux baveux, maladif avant l'âge mais rieur et bon enfant, qui se laissait dorloter sur les genoux de la bonne femme.

– Paobrécouqui !... paobré couqui !...¹.

Babet allait jusqu'à lui donner la moitié de son chocolat, et aussi quelques pastilles pour le rhume.

Andrée jouait continuellement avec Médor, qui léchait assez souvent les poulets du notaire.

Ces messieurs exposaient des thèses sociales : on traitait en ce moment de la situation de la femme dans le ménage, au point de vue de l'autorité.

– Voyez-vous, disait Moulineau, la plus grande qualité cérébrale est l'esprit de généralisation. Vous, notaire, quand vous avez une liquidation à faire, vous saisissez le taureau par les cornes : provenance de biens, parts

afférentes, rapports, actif, passif ; vous examinez les détails ; vous appréciez en procédant par termes de comparaison ; vous généralisez. Mon commandant, lorsque vous étiez à la tête d'un bataillon, vous ne vous occupiez pas plus de telle compagnie que de telle autre : ce que vous désiriez avoir, c'était un ensemble, et vous n'eussiez pas été satisfait de voir une compagnie en débandade et l'autre admirablement conduite ; vous, monsieur Faure, dans vos ventes de biens, il vous est bien égal de savoir si telle prairie atteindra tel chiffre ; ce que vous voulez, c'est un résultat, un ensemble. A ma fanfare, moi, je suis furieux si les pistons jouent convenablement et que les bugles ne soient pas d'accord. Moi aussi, je veux l'ensemble. Donc, nous sommes tous des généralisateurs.

L'orateur s'épongea la figure et continua :

– Si je demande que la femme reste au foyer et soit indifférente aux grandes questions qui agitent les hommes, c'est que la femme ne porte pas en elle l'esprit de généralisation : sa nature même l'absorbe dans le détail, et son tempérament délicat lui indique mille finesses, mille subtilités qui nous échappent et doivent nous échapper. Un esprit vigoureux et robuste n'est pas fin. Un homme fin est une femme manquée. La femme, mais ses travaux ordinaires indiquent ses tendances cérébrales : la tapisserie, la broderie au crochet, au tambour, l'attention portée au choix des laines et à leurs nuances, les discussions relatives aux soies, aux dessins, tout cela l'entraîne au détail, à l'application, à la minutie... Des idées d'ensemble et de généralisation sur la manière de compter les fils, de conduire une trame, de triturer un canevas. Allons donc ! que les femmes restent à leurs métiers d'acajou, à leurs jolies boîtes d'ouvrage, qu'elles gantent une pointure cotée à 5 et même à 4 3/4, mais que, pour Dieu ! elles aient le dégoût de la politique, de la finance, de la philosophie et de toutes les autres sciences humaines où leur entendement n'a rien à voir et rien à espérer. Une femme en culotte, c'est un ménage perdu. La femme-homme est un monstre. Tête à l'envers !. tête à l'envers !.

– Très bien, cria M. Faure ; mais si le mari est un imbécile ?

– Alors, mon cher, je l'abandonne à la femme, à ses pompes et à ses œuvres.

On s'assit sur les talus de la route, et les dames prirent part à la conversation.

– Nous voici bientôt à la fin de septembre, mesdames, dit Rosette, et dans quelques semaines l'affreux hiver nous clouera dans nos appartements. Une idée.

– Nous écoutons.

– On vient de publier le ban des vendanges ; la récolte sera superbe. Avec l'autorisation de mon mari, je vous invite tous dans mon village, à la Croix-du-Jarry. Tu veux bien, Prosper ?

– Ce qui peut te faire plaisir.

– C'est convenu. vous entendez, mesdames, messieurs. nous allons faire les vendanges.

– A quand la partie ? demanda la femme du sous-préfet.

– Je vous rendrai réponse demain. Nous ferons sauter les crêpes... Ah ! vous savez. sans cérémonie. à cœur ouvert. Pas de luxe ; du confortable ; voilà tout.

On fit en chœur :

– Nous acceptons avec reconnaissance.

– M. Moulineau commandera le beau temps et M. Loudois sera l'organisateur de la fête.

On retourna à Saint-Cyprien.

IX

Le père Bérias raccommodait ses futailles. Les portails de la grange étaient grands ouverts, et le bonhomme, les manches retroussées, un tablier de cuir aux reins, un bonnet de laine sur la tête, enfonçait les cercles des barriques avec son chien de ter et son maillet. Sa vue s'étant affaiblie, il portait des lunettes, et les rudes coups qu'il donnait aux futailles, faisaient trembler les verres sur son nez et l'obligeaient à chaque instant de les rajuster.

Les osiers trempaient dans un seau ; ici et là, des cercles de chataignier, le compas, la craie, la scie, tout ce qu'il fallait pour mesurer, marquer et couper les fonds des barriques rangés en tas, à côté du banc de menuiserie.

Au moment où Rosette, en charmant costume de cretonne grise, s'avancait, elle se sentit prise d'une sorte d'admiration muette pour ce viellard qui ne pouvait perdre l'habitude du travail. Elle le regarda longtemps pendant qu'il mesurait la dimension d'un cercle, et c'est seulement lorsqu'il leva les yeux pour prendre la scie accrochée au-dessus de son banc qu'elle se décida à parler :

– Bonjour, père.

– C'est toi, petiotte ? Et comment va la santé ?

.– Très bien, père. Et toi, tu travailles donc toujours ? Bérias embrassa tendrement sa fille.

– Faut bien travailler. Je m’ennuie quand je ne fais rien. Le gendre ?
Andrée ? La maison ?

– Merci. J’ai laissé tout le monde en bonne santé.

Si le père Bérias parlait à sa fille avec une douceur inaccoutumée, c’est que depuis plusieurs mois, il n’y avait eu aucune question d’intérêt à démêler entre eux, aucun argent à déboursier : il n’était pas encore en possession des sommes qu’il avait avancées, mais depuis le refus qu’il avait exprimé à madame Parent, aucune demande ne lui était parvenue. Les affaires marchaient mieux, sans doute, et les jeunes gens avaient mis un peu de plomb dans leur tête. Bref, les enfants se suffisaient, et c’était là tout ce que demandait François.

– Tu es mise comme une princesse, fillette.

– Ça, dit-elle en touchant sa robe... de la cretonne à trente sous le mètre.

La bonne, qui sortait de la cuisine avec un panier de provisions que la mère de Rosette venait de remplir, regardait dans un champ de luzerne fraîchement coupée des jeunes gens qui luttèrent de force pour lever un essieu de charrette. Il y avait là les Pichou, les grand’-Bissac, les Mérinon, tous gars vigoureux et bien plantés, et dont les biceps tendus dénotaient des muscles solides.

– Comme elle les regarde, observa Rosette, on dirait qu’elle veut les manger.

– Dame ! répondit la bonne, entrée depuis deux jours au service de madame Parent, c’est qu’ils sont rudement bâtis les gaillards. et beaux...

– Ce que c’est que le manque d’éducation, ajouta Rosette ; voilà une fille qui s’imagine qu’un homme est beau parce qu’il est fort.

– Fillette, sous ce rapport tu n’as pas à te plaindre. Notre gendre assommerait un bœuf d’un coup de poing.

– Eh ! bien, moi, je crois qu’il vaut mieux être délicat.

– Ah ! tu es de la ville, maintenant, toi, reprit le père. Là-bas, vous préférez vos employés blêmes, crevant de faim, pas plus forts que des mouches, à nos gars qui les enverraient dinguer en l’air, d’une seule poussée. Nous aimons la force, nous. Que ferions-nous sans elle ? On dit : La force est pour les chevaux. bêtise, bêtise. La force est aussi pour les

hommes ; elle sert au travail et à se faire respecter. Tout tordu que je suis, il n'aurait pas fallu me regarder de travers quand j'étais jeune et que je courtais notre femme. Ah ! dame ! non.

Au souvenir de ses belles années le paysan se sentait revivre, plein d'orgueil. Autrefois, il était domestique dans une mauvaise métairie ; aujourd'hui, on savait qu'il était propriétaire d'une grande ferme acquise à beaux deniers, au prix de ses sueurs et de ses veilles.

– Vous aurez là, plus tard, un bel emplacement, disait-il à sa fille. Ça vous fera toujours plaisir d'avoir de la terre. Je sais bien que quand on ne travaille pas soi-même, ça ne rapporte pas autant que les placements sur les hypothèques, mais ça ne fait rien. On est content de se savoir chez soi, de pouvoir respirer à son aise.

– L'année est bonne pour le vin, n'est-ce. pas, père ?

– Tiens, tu recommences à t'occuper des récoltes. Je croyais que tu avais oublié tout cela ?

– Mais non. Et la preuve, c'est que je viens demander la permission d'amener du monde lundi prochain.

– Du monde ?

– Oui : ces dames seraient contentes de vendanger, de sortir un peu.

Jeanneton entra dans la grange.

– Et si ma petite mère était bien aimable, elle nous autoriserait à faire des crêpes pour notre dinette.

– Des crêpes ?. Mais tu ne réfléchis pas, ma fille. Avec tous les ouvriers que nous aurons à nourrir, la cuisine sera encombrée.

– Dans ma chambre, alors.

– Dans ta chambre ?... La cheminée n'est pas assez grande.

– Qu'est-ce que cela fait ?... Nous allumerons moins de feu.

– Ma foi, fais comme tu l'entendras. Nous allons avoir de rudes vendangeuses.

– Tu peux y compter.

Elle arriva enfin, cette belle journée de vendanges. Les dames avaient voulu faire la route à pied ; mais on réfléchit que la course serait longue, et l'on prit des voitures pour tout le monde, sauf à ne pas s'en servir au retour, si on le jugeait convenable.

Personne ne manqua au rendez-vous.

Le soleil était déjà haut et les vignes se remplissaient de voix d'hommes, de femmes, d'enfants tous actifs à la besogne. Bérias, la jaquette bas, une ceinture rouge autour des reins, donnait ses ordres ; la mère Jeanneton était restée à la cuisine, aidée dans le ménage par ses cousines dont les maris travaillaient aux vendanges.

On était, en ce moment, dans la vigne des Cailloux, ainsi nommée à cause de la silice qui donnait au vin un goût de pierre à fusil. Des hommes aux larges chapeaux de paille et aux lourds sabots passaient et repassaient, porteurs d'immenses paniers d'osier qui ployaient sous le faix et qu'ils vidaient, joyeux, dans les pièces placées aux extrémités de la vigne. Lorsque les futailles s'emplissaient, de jeunes gars – ceux qui, la semaine précédente, essayaient de lever l'essieu de charrette – remuaient les grappes, les broyaient avec de longs bâtons pendant que les guêpes enivrées des senteurs bourdonnaient autour du raisin, chantant, elles aussi, les joies de la bonne récolte. Des fillettes fraîches et roses courbées au pied des vignes, coupaient les grappes en faisant le triage des mauvais grains sous l'œil vigilant de leurs amoureux.

Ces dames s'étaient assises à côté de la vigne, tout près d'un étang qui dormait sous les senteurs des nénuphars, à l'ombre des peupliers et des saules.

Sur le talus du chemin défoncé par les pluies d'hiver, à moitié perdues dans les haies vertes, apparaissaient les lourdes charrettes où l'on chargeait les pièces pleines et où les petits enfants, suprême joie, grimpaient pour paraître plus grands que leur père.

Rosette, que tous ses invités questionnaient sur la manière de fabriquer le vin, sur le temps nécessaire à la cuvée, sur les données du pressoir, était heureuse de pouvoir fournir ces explications. Il y a quatre ans seulement, elle eût rougi de paraître campagnarde, et maintenant elle en ressentait une sorte de fierté. Elle se disait que si les femmes des fonctionnaires ne savaient pas distinguer un chêne d'un noyer, c'est qu'elles n'avaient jamais possédé de ferme. On l'écoutait avec une admiration jalouse. On se moquait bien, après tout – elle le comprenait enfin, – de savoir si telle personne descendait d'une souche illustre ou d'une mauvaise branche de paysans.

L'important était de pouvoir se payer ses caprices, de se sentir chez soi, comme le disait son père, de penser que tous les braves gens semés dans les terres travaillaient pour le maître et que l'on pouvait récolter, sans travail.

Et madame Parent regardait d'un air de pitié les femmes d'employés qui étaient à la merci d'un dénonciateur influent, ces pauvres petites dames que le député prenait au menton et touchait, où bon lui semblait, en maître.

Aussi, elle attendait avec espoir le moment béni où Prosper et elle viendraient habiter une belle maison de campagne, un château, que l'on ferait construire sur les hauteurs de la Mare-aux-Herbes. Le soleil radieux avait éloigné de son cœur toutes ses folles aspirations, et c'est d'un air indifférent qu'elle regardait Georges nonchalamment étendu sur l'herbe, pendant que sa femme l'abritait avec son ombrelle.

En vérité, elle avait été insensée : son mari était un homme comme les autres.

Vers trois heures, sur l'invitation de Rosette, toutes ces dames se mirent à vendanger, à la grande joie des hommes et des femmes qui se reposaient dans les vignes.

Les messieurs allumèrent des cigares et se couchèrent au pied des chataigniers.

– Venez, venez, mesdames, criait Rosette.

– Oh ! ces vilains sarments ! disait madame Gravier.

– Ah ! vous n'avez pas l'habitude ; ça ne vous connaît pas, répondait la fille à Bérias en se frayant un passage.

La vieille madame de Carreuse marchait doucement en donnant la main à Andrée, bien heureuse de pouvoir causer avec sa bonne amie, sous le parasol de cotonnade bleue recruté à la ferme.

Moulineau faisait des vers dans lesquels il comparait ces dames à des cigales oisives dont la voix retentit à l'ombre des forêts, et il se doutait à peine de l'inconvenance de ces comparaisons. On ne l'écoutait pas, et il caressait sa barbe royale avec des fureurs insensées, croyant trouver dans ses poils fervents une inspiration de poète.

Tout à coup, il se dirigea vers le commandant, qui reposait à son aise, le gilet déboutonné, sans cravate, un fin cigare à la bouche et les yeux perdus dans le bleu du ciel.

- Mon commandant ?
- Que voulez-vous ?
- Vous ne savez pas à quoi je pensais ?
- Non ; laissez-moi dormir.
- Une minute seulement. j’ai une idée.
- Allez-y de votre reste ; mais que ce ne soit pas long.
- Vous voyez bien ces deux femmes : l’une en bleu, l’autre en rose ?
- Où ça ?
- Dans les vignes.
- Ah ! oui. Madame Parent. Madame Loudois.
- Tout juste.
- Eh bien ?...

Les yeux du commandant Benjamin commençaient à se voiler.

– Je poursuis : Vous êtes comme moi, blasé sur certaines choses ; mais il en est d’autres qui auront toujours droit à notre admiration. Il y a un instant, je me disais : Ma pensée se refuse à admirer la force sans la grâce. Un homme nu me fait horreur. Si j’étais statuaire aussi bien que je suis peintre, musicien et poète, j’exécuterais le chef-d’œuvre des chefs-d’œuvre. Mes modèles sont devant moi.

– Où ça ? demanda encore M. Benjamin.

– Dans les vignes. Voyez ces deux femmes : Madame Marie : madame Rosette. La première, c’est le type anglais ; elle est blonde, maigre, nerveuse ; l’autre est brune, pleine de flammes, vivante ; je les réunis dans un bloc de marbre ; je les rends immortelles par des poses extatiques. Marie est mollement étendue aux pieds de sa rivale, qui la domine de son front superbe et lui ouvre ses bras blancs de neige. Elles sont comme absorbées dans leur regard ; elles paraissent s’aimer et s’adorer ; l’une représente la vie ; l’autre, c’est la grâce.

Le commandant se souleva :

– Moulineau, vous êtes un porc.

Et comme le soleil horizontal qui traversait les branches des peupliers éblouissait ses yeux, il retomba, la tête appuyée sur son bras.

– Oh ! les belles grappes !. les belles grappes !.

C'était madame Georges qui, elle, connaissait bien les vignes et admirait une souche chargée de raisins blancs. Madame Parent accourut avec madame Lugeol, la femme du receveur des finances, et toutes trois jeunes et belles, fraîches et roses, elles se baissèrent pour cueillir le raisin : leurs jupons étaient retroussés, et le blanc du linge perçait à travers les feuilles, sous les yeux de Moulineau et du commandant qui ne dormait plus.

Les jeunes filles au teint hâlé, aux bras nus, aux cotillons de couleur, aux mouchoirs de tête gracieusement ajustés, s'étaient reposées quelques instants ; et, avant de reprendre leurs travaux, elles s'étiraient les bras, sous les regards brûlants du soleil, avec des ondulations dans tout le corps et des clignements d'yeux battus et des crispations de mains et des oscillations de poitrine bien capables de donner le vertige aux gars semés dans les terres.

– Pauvres filles. Elles sont fatiguées, avait dit madame Georges.

Vous ne les connaissez pas, répondit Rosette., Elles tiendraient bon sans lâcher jusqu'au soir. N'est-ce pas Miette ? n'est-ce pas Aglaé ?...

Madame Parent, qui malgré ses airs de fierté, avait conservé de bonnes relations dans son village, notamment avec ces deux filles auxquelles elle donnait les robes qu'elle ne pouvait plus mettre, attendait le compliment d'usage.

– Oh ! oui. notre dame : toutes à votre service.

Et timides et rougissantes d'en avoir tant dit, les fillettes se remirent à la besogne, pendant que la compagnie qui avait donné quelques pièces de monnaie aux enfants en culotte et à gros ventre, s'acheminait vers le village.

– Les crêpes !... les crêpes !... disait Andrée en battant des mains. Que je suis contente !... Geor... mon petit Geor. tu feras les crêpes, nous en ferons manger à Médor... Té, Médor... mon vieux Médor... Té... *Paobré couqui... Paobré couqui...*

Elle caressait le chien marron, en essayant d'imiter la vieille Babet.

On s'installa dans la chambre de l'ancienne pensionnaire des dames Castel et toutes les dames, les manches relevées, offrirent leurs services. Les maris et les célibataires, aveuglés par la fumée, se promenaient de long en large dans la cour en examinant les lourds chariots qui conduisaient les futailles dans la grange.

La poêle était posée sur la flambée de bouleau, et l'on entendait le grincement de l'huile de noix qui se consumait en rissolant.

La femme du sous-préfet en grand tablier de cuisine, tenait la poêle pendant que madame Loudois, déléguée au pot contenant l'huile, en barbouillait le fond avec un morceau de lard suspendu à une fourchette. Quand à Rosette, elle était assez occupée de casser les sarments et d'attiser le feu de la cheminée.

Il s'agissait de faire sauter la première crêpe.

La farine et les œufs avaient fait mariage, et déjà le chef-d'œuvre ressortait avec des teintes dorées et brunies ; il fallait donner cette couleur d'or à l'autre côté de la crêpe.

– Attendez, dit madame Gravier. Une, deux, trois.

Ouf !. La crêpe vola en l'air et retomba toute éclaboussée dans les cendres.

La jolie cuisinière resta consternée, les bras ballants, et l'on crut un moment que la poêle allait suivre la crêpe.

Ce fut au tour de madame Loudois.

Quand elle se baissa pour prendre l'élan, ses beaux cheveux d'or se dénouèrent :

– Est-elle mignonne, murmura Rosette.

– Qui cela ? demanda M^e Parent, qui venait de rentrer.

– Regarde.

Il contempla Marie devenue toute rouge :

– Elle est jolie. Coquin de Georges !...

Marie n'eut pas plus de succès que madame Gavier, et les crêpes roulaient sur le plancher, au grand désespoir de la petite Andrée, quand la mère Jeanneton apparut et se mit à la besogne.

En moins d'un quart d'heure, la collation fut servie, et l'on fit honneur aux crêpes et aux *jacques* bien roulés et bien sucrés.

Il fallut songer au retour ; mais avant de monter en voiture, les invités assistèrent à l'arrivée des dernières charrettes que l'on ramenait triomphalement au village. Devant la grange, des futailles pleines glissaient sur le timon renversé, et deux hommes en les faisant pirouetter les conduisaient dans les cuves.

Le travail terminé, les gars et les fillettes, couronnés de branches vertes, en attendant le repas lutinaient en fuyant comme des ombres derrière les grands chênes.

Le soleil sur son déclin avait des teintes d'un rouge sombre. Sur la route, on rencontra des charrettes qu'accompagnaient les chansons joyeuses, et les vieux peiri qui tiraient les bœufs avec leur guillade souriaient entre eux des mille bruits qui s'échappaient de la ramure indiscrete et laissaient deviner le bonheur des amoureux du village.

On avait pris place avec un peu de précipitation dans les voitures, et le hasard voulut que Georges et Rosette se trouvassent encore réunis. Ils se regardèrent longtemps et puis, sans mot dire, pendant que le ciel s'assombrissait, leurs jambes s'entrelacèrent. On entendait les rires de l'autre voiture ; on parlait : ils répondaient, mais tout leur esprit, toute leur âme étaient absorbés dans leur regard.

Rosette avait déjà oublié sa journée d'apaisement, et toutes ses promesses mentales s'étaient envolées. La tête nonchalamment inclinée sur le dossier de la voiture, la jeune femme respirait la brise du soir : le bercement de la marche ralentie, les mots qui venaient au cœur et que les lèvres ne pouvaient dire, le grand silence qui pesait sur eux, les peupliers qui fuyaient comme des fous sur la route blanche, tout cela lui donnait un enivrement magique : elle se penchait tout entière sur le corps de son amant : elle était heureuse ; elle se sentait aimée : elle se sentait bien à lui.

Rosette était pleine de douceur et de prévenances pour son mari. Quand il rentrait de voyage, Me Parent trouvait un gilet de flanelle et une chemise de nuit auprès de la grande cheminée de la cuisine. Et ce n'était point la servante qui était chargée de ces soins, c'était Rosette, qui portait la bouilloire jusque dans la chambre de son mari et qui, par la porte entrebaillée, lui criait :

– Ton gilet de flanelle est-il assez chaud ?. J'ai choisi une chemise de nuit bien douce, pour que tu sois à ton aise.

Le notaire descendait de sa chambre avec de belles pantoufles brodées et un bonnet grec soutaché de bleu. Il voyait sa petite femme en train de préparer quelques mets sucrés dont il raffolait, et, plein de reconnaissance, il regardait sa compagne, l'œil humide de douces larmes. Quel changement.

quel bonheur ignoré !. Le bon Dieu était bon. Ah ! le docteur ne s'était pas trompé : les mauvaises migraines disparaîtraient avec l'âge. Rosette prodigue ? Allons donc !... Il avait calculé les dépenses, lui, et, il savait que sa femme était devenue très raisonnable. Les notes des fournisseurs ? Mais, il les connaissait mieux que personne. Rosette savait acheter, voilà tout. Elle s'adressait aux grandes maisons de Paris, et bien qu'elle ne connût pas la capitale, on ne pouvait la tromper, elle savait aussi bien le prix des articles que ceux qui les lui vendaient. Oui, elle était économe et rangée. Les amis pouvaient venir maintenant, entre autres le juge de paix et M. Faure ; ils pouvaient débiter leurs sottises réflexions. Il savait à quoi s'en tenir, lui, et il n'avait besoin de conseils de personne.

Madame Parent supportait ses caresses. Il n'en abusait pas, au moins, et dès qu'elle semblait le désirer, il se faisait tout petit, prêt à obéir à ses moindres caprices. Allons. allons. Cournet avec ses conseils était un âne ; M. Faure, un âne ; le curé, un âne... Tous les propos étaient inspirés parlalalousie... Sa Rosette était la reine de Saint-Cyprien comme elle avait été la reine de la Croix-du-Jarry. Il ne comprenaient, pas cela, eux : ils ne l'aimaient pas.

La vérité, c'est que Georges Loudois avançait des sommes énormes à sa maîtresse.

Tout d'abord, la jeune femme s'était révoltée :

– Ce que tu me proposes est honteux. Je ne veux pas être une femme entretenue. Si je me donne à toi. c'est que je t'aime...

– Tu es folle... tu ne me comprends pas. Pour qui te fais-tu belle, ma Rosette ?

– Pour toi, Georges. Pour toi seul.

– Eh bien. il ne faut pas ruiner ton mari. Si le bonheur nous en avait voulu, nous serions mariés ensemble. C'est donc à moi, à moi seul qu'il appartient de te procurer le bien-être. Peut-être un jour..

– Oh !.

– Tu le voudrais, n'est-ce pas ?.

Elle prenait les mains de Georges, et avec un sourire féroce :

– Ne me parle pas comme cela.

– C’est vrai, ma Rosette. J’ai eu tort. Il ne faut désirer la mort de personne. Aimons-nous en secret, puisque nous ne pouvons nous aimer à la face du ciel. Mais, par grâce, ne me refuse pas ce que je suis heureux de t’offrir... Ne crains pas de me gêner. Je suis fort riche.

– Et ta femme ?

– Elle a sa fortune, elle. Mon argent est à moi. Et tout ce que je possède t’appartient ma bienaimée.

Madame Parent écrivait à Paris, faisait venir des costumes splendides dont elle dissimulait les prix à son mari. Malgré cela le train intérieur de la maison Parent dépassait de beaucoup les revenus de l’étude, et toute monde était dupe, grâce aux faux calculs du notaire.

– Personne ne le payait. Il lui était dû tant et tant de mille francs. Toutes ces sommes se retrouveraient un jour. Ce diable de receveur d’enregistrement n’en finissait pas avec ses demandes.

Le vieux clerc Clapier, qui tenait les livres, en était pour ses remontrances :

– Je vous affirme, monsieur Prosper, que vous suivez une mauvaise voie. J’ai tort de vous parler ainsi, mais ça m’ennuie tant de voir que vous vous ruinez.

– Oh ! je t’en prie, mon ami, restes en là avec tes oremus... Tu te trompes...

– Je vous dis, moi, que je ne me trompe pas. Voulez-vous les livres ?

– Cependant nous faisons moins de dépenses.

– Enfin, monsieur Parent, vous êtes prévenu.

Et Clapier, devant le regard foudroyant de son patron, reprenait son travail, n’ayant pas osé dire tout ce qu’il avait sur le cœur. Certes, il n’ignorait pas que dans la ville on jasait sur le compte de Rosette et de Georges Loudois, mais il ne pouvait se hasarder à faire le malheur d’un honnête homme, en lui dévoilant l’horrible vérité. Le notaire ne croirait pas à ses paroles et le chasserait de l’étude. Cependant, de temps à autre, il faisait part de ses alarmes à M. Cournet au sortir de l’audience, et celui-ci, tout en se rendant à l’étude, entamait de longs discours pour convaincre Clapier que ses terreurs étaient vaines.

– Et les affaires, mon cher Parent ?

– Tout va bien. M. Faure m’a fait espérer une bonne vente à Ligueil...

– Je croyais qu’il s’était produit un certain ralentissement.

– Non... Les gens sont absorbés par les travaux des champs ; mais ce n’est que l’affaire de quelques jours. A propos, et vos intérêts, y pensez-vous ?

– Bonne plaisanterie, mon grand Prosper. Nous ne vous demanderons jamais rien. Nous vivons si tranquilles là-bas.

– Mais.

– Vous voulez faire des manières avec moi ?.

Et le brave homme, qui n’avait reçu qu’un léger à compte sur le prix de sa charge, négligeait de réclamer les intérêts de son argent, ne se souvenant même plus que Parent était venu plusieurs fois puiser à sa bourse.

– Que voulez-vous ? Moi, je l’aime ce garçon-là. je le connais comme ma poche : c’est un cœur d’or. c’est moi qui l’ai formé.

Madame Cournet approuvait la conduite de son mari :

– Autant faire le bien ici que là, et d’ailleurs Prosper et Rosette nous aiment beaucoup. Dernièrement, quand j’ai eu ma sciatique, Rosette a passé deux nuits blanches à me soigner.

– C’est une excellente femme. Tous ces racontars sont odieux.

– Tu n’en crois pas un mot, n’est-ce pas, Cournet ?

– Non. Georges, un ami intime de Prosper. des camarades d’enfance. des frères.

– Vois-tu, les habitants de Saint-Cyprien ne savent que médire, et j’ai failli me disputer avec madame de Mersay, la femme du maire de Lamète.

– Est-ce que madame de Mersay supposerait.?

– Je le crois.

– Eh bien, je dis comme madame de Carreuse : « Les femmes honnêtes ne croient pas à l’inconduite des autres ».

La famille Loudois était obligée à de fréquents voyages aux Bastides, à cause de la maladie de madame Varennes, et Marie avait écarté ses soupçons en voyant Rosette si aimante et si attentionnée pour Prosper.

La jeune femme se suspendait au cou de son mari.

– Mon Georges. je t’ai fait de la peine, l’autre jour, avec mes sottises questions. Pardonne.

Et sans lui donner le temps de répondre, elle l'embrassait bien fort et le quittait pour aller remplir son devoir auprès de sa tante.

Georges et Rosette pouvaient donc s'aimer en toute liberté.

C'était toujours à la même heure, le soir, sous la charmille, que leurs entretiens avaient lieu : les cris des oiseaux dans les arbres, le vent qui frissonnait dans les feuilles jaunies par l'automne, ne leur faisaient plus peur. Ils se disaient qu'ils avaient le droit d'être l'un à l'autre, et leur cerveau en délire créait des fictions pour leur servir d'excuse. Ils faisaient mille projets, rêvant de partir pour un pays lointain, de vivre pour eux, et pour eux seulement.

A ces moments d'expansion, Rosette se dressait toute roide, mue par un ressort magique, et elle laissait tomber ces mots avec une lenteur mesurée qui donnait froid au cœur de son amant :

– Ah ! si je n'avais pas ma fille

Elle avait un sourire terrible quand elle portait ses yeux sur la maison de Georges, cette maison autrefois si triste et si désolée et qui avait pris un air de fête depuis le mariage de mademoiselle Varennes. La cousine était venue en épousée, et elle avait fait l'effet d'une hirondelle qui entre dans une classe d'écoliers par une belle matinée de printemps.

Marie avait dix-huit ans et elle était rieuse comme une jolie pensionnaire. Loin d'avoir porté atteinte à la douceur native de son caractère, l'isolement dans lequel elle avait vécu aux Bastides lui donnait comme un secret désir de ne pas paraître morose. Aussi, elle entraînait son mari dans les bois où elle avait coutume de s'asseoir étant jeune fille ; elle le faisait passer sur les tertres où elle s'était si souvent reposée, un livre à la main, et pendant que les oiseaux se disaient de douces choses dans les hautes branches des peupliers et des mélèzes, ils se dirigeaient gaiement du côté d'une clairière où il y avait des tapis de mousse, des sources chantantes et des nids plein les arbres.

Chaque coin d'ombre avait un souvenir pour elle : c'était là-bas, tout près des grands chênes, qu'elle avait aperçu Georges lorsqu'il était venu en campagne amoureuse chez la bonne tante Varennes. Jamais il ne lui avait paru si beau ; une voix secrète murmurait à son âme que c'était pour elle

qu'il venait ce jour-là, et depuis ce moment elle s'était sentie tout entière à son amour.

Pauvre petite folle, elle s'était imaginé, le soir du bal, que Georges faisait la cour à madame Parent, et elle était restée toute la nuit en proie aux angoisses les plus cruelles. Heureusement que Georges n'avait eu qu'à dire un mot et à donner un baiser pour chasser ses craintes horribles. Ses frayeurs venaient sans doute de ce qu'elle n'était pas habituée au monde, et elle se disait que c'était mal à elle de soupçonner une bonne mère et une femme chrétienne.

Aux Bastides, quand le bruit de la jolie villa s'était endormi dans les glouglous de la rivière et dans les frémissements des arbres du chemin, les époux aimaient à s'entretenir de leur voyage d'Italie et des chefs-d'œuvre qu'ils avaient admirés sous le ciel radieux. Les mille objets rapportés des excursions, les vues photographiques, étaient pour eux autant de jalons et d'enivrants souvenirs. Il leur semblait encore entendre les voix des crieurs qui annonçaient avec une charmante paresse : *Movimento* ; ils s'étaient amusés, eux aussi, à répéter le cri et Marie le disait d'une manière étonnamment ressemblante. Puis, ils se revoyaient à Venise dans les promenades en gondole sur la mer éternellement étincelante : leurs souvenirs les transportaient à Naples, sous les portiques des églises splendides, encombrés de lazzaroni aux haillons sordides ; à Rome, dans la ville bénie où ils avaient fait des haltes amoureuses remplies d'adorables baisers.

Si Georges le voulait, ils pesteraient toujours aux Bastides : la tante serait si heureuse de les recevoir. Doublement abrités par le calme de la campagne et par la vie simple de la maison, ils pourraient s'aimer mieux encore dans les prairies émaillées et dans les routes ombreuses des grands bois.

Rosette savait tout cela, et elle ne pardonnait pas.

X

– Vous n’êtes plus gaie, ma fille, disait a Marie la mère de Georges.

– Depuis quelques jours, je suis souffrante.

Le père Loudois, qui se ragaillardissait à vue d’œil, avait un gros rire :

– Hé ! hé !... un héritier... Qui sait ?... Un joli filleul pour moi.

Et le vieux se frottait les mains.

Non, ce n’était pas seulement cela.

La jeune femme avait été souriante et gaie, et puis, tout à coup, quelque évènement mystérieux était tombe dans sa vie. Avait-elle à se plaindre de Georges ? Jamais il n’avait paru aussi aimant et aussi affectueux.

– C’est peut-être, ma fille, continuait la belle-mere, que l’air de Saint-Cyprien ne vous est pas favorable... La-bas, aux Bastides, vous viviez sur les hauteurs. Notre ville est marécageuse. Votre santé avant tout, Marie.

. On était au commencement de l’hiver. Les arbres des jardins avaient perdu leurs feuilles dans la valse de mort qui les avait entraînées comme des folles. Les fleurs avaient été reléguées dans les serres ; çà et là, dans les massifs dénudés, les tournesols et les ricins surpris par les gelées de nuit montraient leurs feuilles racornies et toutes noires. Les vignes vierges laissaient échapper leurs filaments rougis par le soleil d’automne et les verveines et les géraniums qui naguère flamboyaient, restaient gisants sur la terre, à côté des grands arbres verts. Seuls, les jasmins d’Espagne, fleurs

adorées de l'hiver, brillaient comme des émeraudes sur leurs tiges fluettes, au milieu des immortelles et des chrysantèmes, ces ressuscitées de la mort.

Dans les jardins potagers, la tristesse était plus grande encore : les arbres fruitiers étendaient vers le ciel leurs rameaux desséchés comme pour implorer une résurrection, et le long des murailles blanches les fils de fer qui avaient supporté les liserons bleus faisaient entendre un cliquetis d'armure, sous les poussées d'un vent impétueux.

A Saint-Cyprien, tout le monde était triste.

Madame de Carreuse était retournée à Paris au premier départ des hirondelles, et madame Gavier, la femme du sous-préfet, se trouvait en traitement à une station hivernale ; les quelques dames qui restaient encore à Saint-Cyprien se renfermaient chez elles, attendant des jours meilleurs.

Depuis le matin, Georges Loudois était à la chasse au château de Jamaye.

Marie, prête à sortir, enveloppée d'un grand manteau noir, mettait ses gants, tout en jetant des regards inquiets sur le ciel : de grosses larmes inondaient ses yeux, et elle semblait sous le poids d'une douloureuse angoisse.

Jeune fille, elle avait été si heureuse avec sa tante Varennes, et depuis son mariage sa vie avait été si calme, qu'elle s'en voulait de penser que son mari l'avait délaissée. Le soir, lorsque Loudois rentrait du cercle, elle l'attendait dans sa chambre, lui parlait de leur bonheur ; et hier, pour la troisième fois, il lui avait semblé que l'esprit de Georges n'était pas à la conversation. Il fallait que des choses bien graves vinssent le tourmenter pour qu'il répondît d'une manière distraite aux confidences les plus intimes et qu'il prétextât un malaise pour rester seul. Elle s'était retirée dans le vestibule, et par les glaces dépolies de la porte, elle avait pu apercevoir une ombre qui passait rapide, s'arrêtait brusquement, s'appesantissait sur un coin de fauteuil, abattue et désespérée.

Il faisait froid. Le givre commençait à tomber. La jeune femme se recueillit quelques instants, et elle se rendit chez sa belle-mère, lui annonçant qu'elle allait sortir.

- Oh !. pas bien loin, fit-elle. Chez la voisine madame Parent.
- Vous avez tort de vous exposer à cette horrible température.
- Je suis bien couverte.

– Soyez prudente, ma fille.

Elle prit le détour de la rue des Falettes, une ruelle pavée de gros cailloux, et en traversant le pont de la Loutre où se voyait la grande croix plantée lors du dernier jubilé, elle se signa. Le vent la poussait si fort pendant ce trajet de quelques minutes 'qu'elle faillit être renversée vingt fois sur la route blanche. de givre.

Marie sonna à la porte du notaire. Marguerite vint ouvrir :

– Oh ! madame, rentrez vite ; il fait un froid de loup. Madame Prosper est en haut, dans le salon...

Rosette accueillit gracieusement la visiteuse :

– Comme c'est aimable à vous, chère madame, d'avoir pensé à moi. Mettez-vous plus près de la cheminée. La flamme est un peu vive. voulez-vous une chaufferette ?. Voici un écran.

Les deux jeunes femmes prirent place sur les sièges disposés autour du foyer :

– Nous devenons bien tristes, madame Georges.

Marie répéta « bien tristes » sans savoir ce qu'elle disait.

– Vous êtes pâle. Vous n'avez pas froid, au moins ? Le salon est bien clos.

– Madame Parent, j'aurais à vous entretenir d'une affaire sérieuse.

– Une affaire sérieuse ?. pour mon mari, sans doute. Comptez sur moi ; je suis tout à vous. Oui, je comprends, quelque question d'intérêt avec M. Loudois. Entre femmes, on est plus libre pour causer.

Rosette se renversa mollement sur la causeuse, avança sur un tabouret son pied admirablement chaussé de petites mules à bordure d'hermine, et elle resta la tête appuyée sur la main droite, avec un bienveillant sourire.

Il y eut un silence.

La parole s'arrêtait étouffée dans la gorge de Marie. A un moment, elle se sentit plus forte :

– La situation n'est plus tenable... Je me sens humiliée. écrasée de honte. Je suis venue vers vous.

– Croyez, madame.

– Je vous en prie. Je suis venue vous dire sans haine, froidement, faisant appel à vos sentiments de mère, de femme et de chrétienne, que vous êtes la cause de mon malheur. madame. mon mari vous aime. vous l'aimez.

Marie s'était levée, la lèvre frémissante, s'attendant à une explosion de colère.

Un rire sonore lui répondit.

– En vérité, la chose est drôle. Mais qui donc vous a conté cette sotte histoire ?

– Personne ne m'a parlé. J'ai vu.

– Vous avez vu ? Ah. ah. ah. Hi. hi. hi. hi.

– Ne m'insultez pas, malheureuse. N'essayez pas de feindre. Vous avez parlé à Georges pendant la danse inconvenante de la sous-préfecture. Georges n'est plus le même. Son esprit est absent de la maison. Et s'il a encore de douces paroles, son cœur n'est plus avec moi. Il a l'air de chercher une image absente, cette image c'est la vôtre. Cette nuit encore, pendant son sommeil, c'est votre mom qu'il murmurait. Malheur à vous, madame !

La femme de Georges tomba aux genoux de Rosette :

– Oh ? madame, ayez pitié de moi. Je ne suis qu'une enfant. Je ne suis pas forte. Au nom de ce que vous avez de plus sacré, de votre petite Andrée, au nom de Dieu auquel vous croyez, ayez pitié de ma faiblesse. Je sais que c'est vous qui avez conseillé à Georges ce mariage. Vous ne me connaissiez pas ; vous ne pouviez pas me haïr. Pitié, vous me tuez, madame, je n'ai pas la force de vous maudire.

Madame parent la releva avec un regard de commisération.

– Vous êtes malade. Calmez-vous. votre cerveau se peuple de fantômes. Voyons, restez assise. Là. votre mignonne tête sur le dossier. Je vais essuyer ces jolis yeux. Vous me promettez de ne plus parler d'un moment.

– Je souffre.

– Vous êtes une grande enfant, une pensionnaire. Vous allez prendre un morceau de sucre trempé dans de l'eau de Mélisse. Si je n'avais pas pour vous une profonde affection, je me sentrais bien frappée. Vous avez parlé malgré vous, n'est-ce pas ? Vous vous repentez maintenant.

Marie la regarda longuement, avec une sorte de fixité étrange : le regard de la fille des Bérias était si loyal, l'expression de ses yeux si douce et si maternelle, que madame Georges fondit en larmes :

– Oui, vous avez raison. je suis malade. je suis folle. Pardon, madame, je l’aime tant. On est méchant dans les petites villes. Ce sont des propos que j’aurai entendus, sans doute. Ces rêves dont je viens de parler n’existent pas. La nuit, les caresses de Georges s’adressent bien à moi, à moi seule. C’est moi qui me trompe. Vous ne seriez pas là devant moi si bonne et si dévouée. Pardon, madame, pardon.

Rosette se sentit remuée :

– Quand on aime, on est bien excusable d’avoir un peu de jalousie. Est-ce une raison pour soupçonner ses amis les plus sûrs, pour accuser injustement une honnête mère de famille ? Allons, grande enfant et petite madame, venez que je vous embrasse. là, sur ce front tout sombre qui tout à l’heure brûlait de haine et auquel je veux rendre le calme.

Elles causèrent plusieurs heures, en s’entretenant de diverses choses. Madame Parent faisait des confidences : Saint-Cyprien était loin d’être une ville amusante ; on ne se réunissait pas assez souvent. Il faudrait remédier à cela : elle inviterait des amies de pension qui habitaient la campagne. Quant à Marie, elle n’aimait pas beaucoup le monde : Sa tante l’avait surnommée « mademoiselle Cendrillon », et aux jours de gaieté, Georges l’appelait encore ainsi.

– Est-ce que vous lisez beaucoup ? demanda Rosette.

– Très peu. Les revues de mode, et encore.

– Si vous vouliez vous distraire, j’ai des romans charmants.

– Oui, mais les romans.

– Voici : M. l’abbé ne veut pas qu’on en lise.

– Ma tante m’a toujours conseillé d’éviter ces lectures.

– Quelle erreur, chère amie. A la rigueur, je comprends qu’une demoiselle s’en abstienne. La tête peut s’échauffer. Mais une femme doit tout connaître. Et, savez-vous, les romans donnent des idées. C’est peut-être le moyen, le seul moyen de se faire aimer, de se faire adorer.

– Vous croyez ? interrompit Marie avec un léger embarras.

– Certes. Il faut faire la part des choses dans le roman. ne point s’imaginer que tout ce que l’on y conte est l’expression de la réalité pure. Les livres élèvent l’esprit au delà de l’ordinaire, du banal, du convenu. On trouve mille choses aimables à retenir et à redire. On se forme. On se

façon. Tenez, j'étais restée longtemps sans ouvrir un livre ; je me suis remise à mes lectures d'autrefois, et je vous affirme que je ne m'en trouve pas plus mal. Ce n'est point là une raison pour délaisser son ménage. Non. mais, le soir, quand on est seule, que le mari va au cercle. car, je crois que M. Georges va au cercle ?.

– Oui. mais seulement depuis quelques semaines.

– On se met dans une bonne causeuse auprès du feu, et là on peut rêver à son aise. Jeune fille, je lisais des romans. Il faut que je vous l'avoue, il y avait beaucoup de phrases qui me paraissaient inintelligibles. Aujourd'hui, je revois mes lectures avec un plaisir nouveau. A la pension des dames Castel, nous avions une vieille sous-maîtresse, mademoiselle Laure, qui nous prêtait des romans à couverture jaune. de beaux romans de chez Charpentier. On lisait cela au dortoir, pendant que les surveillantes dormaient dans leurs lits à rideaux blancs.

– On ne vous punissait pas ?

– Nous ne nous mettions à lire qu'après la ronde de mademoiselle Castel, la directrice du pensionnat, qui avait lieu à huit heures et demie. Mademoiselle Castel. Je la vois encore avec son large chapeau de velours aux brides rabattues sur ses épaules passant à côté de chaque pensionnaire et criant : « Mesdemoiselles, il est défendu de lire au dortoir ; je vais confisquer tous les romans ». Dès que la directrice avait disparu, nous reprenions nos ouvrages. Je bavarde. Revenons à notre sujet : . Vous n'avez pas lu de romans, mais madame votre tante ne vous laissait point de livres ?

– On me donnait des histoires de voyages. des livres de la Bibliothèque rose : les *Mémoires d'un âne*. les *Deux nigauds*. les *Bons enfants*. les *Vacances de Camille*.

– Des contes à dormir debout. Pour une jeune fille, passe encore ; mais une femme mariée, je vous l'ai dit, a le droit et le devoir de ne pas paraître ignorante. justement, je viens de recevoir une étude sur les mœurs de province. Des petites dames comme nous. Il y a une scène d'amour qui m'a remuée jusqu'au plus profond de moi-même. Voulez-vous, un de ces jours, me faire quelques emprunts ? . Demain, par exemple, car je crois que madame Lugeol est en possession du volume.

– J’accepte. Vous me parliez de la pension. Voyez-vous vos anciennes maîtresses, les dames Castel ?

– Les dames Castel ? Non. Je les ai invitées deux fois ; elles m’ont paru maussades. Je les vois le plus rarement possible. ce qui ne m’empêche pas de leur faire de temps à autre quelques cadeaux. Vous vous levez déjà ?

– Oui, madame, Georges ne tardera pas à rentrer. J’étais bien triste en venant ici, et je repars toute joyeuse. Voulez-vous me permettre de vous embrasser encore ?

– De grand cœur. A mon tour maintenant.

– Vous êtes bonne.

– Vous voyez bien que vous aviez tort de vous laisser aller à vos mauvaises pensées. Allons, vous ne pleurerez plus. La jalousie est un vilain défaut.

– Vous êtes la meilleure des femmes.

Georges revint de Jamaye : Marie le reçut, la joie au front.

– Comme c’est bien à toi de ne pas me laisser seule trop longtemps.

– Marie.

– Oh ! Georges, laisse-moi te parler. J’ai mal agi. D’injustes soupçons. Il faut me pardonner.

– Te pardonner ?

– Oui, j’ai eu tort, grand tort. J’ai péché.

Elle avait parlé les yeux calmes, la bouche souriante.

– Tu me pardonnes ?

– Mais pour te pardonner, mignonne, il faudrait d’abord savoir quelle faute tu as pu commettre. Tu veux m’éprouver ? Je te préviens que tu n’y réussiras pas... Moi qui ai toujours une confiance...

– Ah ! voici. Eh bien, c’est moi qui suis une peureuse. C’est moi qui n’avais pas confiance en mon petit mari.

Georges eut un tressaillement nerveux qu’il réprima aussitôt en tendant la main à Marie, qui se mit à lui conter ses terreurs.

– Pauvre ange, comme tu as dû souffrir ! disait Georges en l’interrompant à chaque phrase. Oh ! c’est affreux. C’est mal à toi d’être jalouse.

La jeune femme continuait à parler et, devant les protestations de son mari, ses yeux pleins d’amour s’illuminaient d’un éclat radieux.

– C’est que je suis toute à toi, mon Georges, et quand tu n’es pas là, vois-tu, il me semble que mon cœur m’abandonne et t’accompagne. C’est si beau de s’aimer honnêtement !. Rappelle-toi, lorsque tu venais aux Bastides, les douces confidences que nous échangeions dans les grands massifs de chênes verts. Et notre voyage de noces ? Te souvient-il ? Nous sommes restés, un soir, à nous regarder de longs instants sans parler.

– Tu es une enchanteresse, soupira Georges en la baisant au front.

– Non, pas comme cela. Est-ce que je te fais peur ?

– Méchante, va.

Elle se reposa longtemps sur la poitrine de Georges, invoquant dans son cerveau troublé la paix du ménage, honteuse de ses craintes passées et demandant encore son pardon.

– Georges ne put résister à tant d’amour et à tant de grâce, et il se prit la main, se jurant à lui-même que le souvenir de Rosette était pour toujours chassé de son cœur.

– Je serai père, se dit-il, et je redeviendrai un honnête homme.

Rosette devint extraordinairement belle, aux premiers froids de l’hiver : elle était pâle, de cette pâleur marmoréenne qui donne tant de majesté lascive aux statues de l’Italie. Elle avait à peine visibles ces petites taches de rousseur qui veulent dire toute la blancheur de la peau. Sous son gracieux sourire, l’émail de ses dents semblait illuminer les fossettes des joues ; mais la beauté étrange du visage se reflétait tout entière dans le regard de la jeune femme : les yeux, les grands yeux noirs, prenaient des variations de couleur qui leur donnait un charme indéfinissable ; sous les ardeurs de la fièvre amoureuse, ils avaient des teintes bleues comme le ciel ; avec la colère, on voyait s’y mêler une sorte de rayonnement rouge sombre et comme une couche diaphane se mouvant à la surface de l’iris ; puis, quand toutes les ardeurs avaient disparu, les paupières se baissaient et les yeux lentement ouverts restaient noirs et profonds. D’ordinaire, les cheveux étaient retenus dans une résille de soie ; mais sur la blancheur du cou et sur les réseaux veineux des tempes, on voyait flotter des boucles ondoyantes et soyeuses, vagabondes aimées de Prosper. Les narines roses et presque transparentes semblaient se dilater à la mobile rougeur de ses impressions,

et la bouche avait ce sourire de sphinx que Léonard de Vinci a accroché aux lèvres de la Joconde.

Indolente comme une créole, Rosette passait la plus grande partie de sa journée à moitié couchée dans un fauteuil, un mouchoir de batiste à la main. Si la main paresseuse laissait échapper le mouchoir, elle le contemplait avec un sourire, se tournait, se retournait et l'abandonnait là où il était tombé.

Vers le milieu de la journée, Andrée rejoignit sa mère, qui disposait dans les encoignures du salon des camélias et des brassées de primevères que le jardinier avait sorti des grandes serres du jardin.

– Maman, il y a Geor qui vient de passer dans la rue. Il rentre chez lui. Il n'a pas voulu m'emmener. Il est très méchant, Geor. Je ne jouerai plus avec lui.

– Veux-tu lire un peu, Andrinette ?

L'enfant fut chercher un grand alphabet colorié, un cadeau de madame Loudois jeune.

– Là ?. dit Rosette en montrant une lettre.

– A.

– Ici ?.

– A...

– Non... Andrée... B...

– B.

Andrée leva la tête.

– Tiens, Geor qui vient.

– Où ?

– Là-bas. regarde. du côté du pont.

La mère souleva les rideaux de la croisée :

– C'est bien. Va avec ton père. dans l'étude. ou avec ta bonne.

Georges était au milieu de la rue. Elle lui fit un signe. Il s'arrêta devant la maison de Moulineau, eut l'air d'avoir oublié quelque chose et rentra chez lui.

Rosette, la tête bouleversée, passa par le jardin et arriva en même temps que Georges dans sa chambre.

– Ta femme est enceinte et malade, Georges, je le sais...

– C'est vrai.

– Elle est aux Bastides ?

– Oui.

– Pour plusieurs jours ?

– Pour plusieurs jours.

– C'est bien.

– Pourquoi ces questions, Rosette ?... Pourquoi cette froideur ?

– J'ai mes raisons.

– Ah !.

– Alors, continua-t-elle sans prendre garde à l'exclamation de son amant, ta mère a accompagné ta femme ?. Tu es seul avec ton père, qui ne peut plus bouger de son fauteuil où il est cloué par les rhumatismes ?

– Oui.

– C'est à peu près tout ce que je voulais savoir. Elle donna elle-même un tour de clef à la porte et elle s'assit dans un fauteuil : Georges resta debout appuyé contre le marbre de la cheminée.

– Ce tapis est de mauvais goût. des fleurs roses sur un fond bleu. d'un commun !. Et puis des embrasses de laine sur des rideaux de cretonne. Ta femme est ridicule, mon cher.

Georges ne répondit pas.

Madame Parent examina dans tous ses détails la chambre qu'elle n'avait pas vue depuis que Marie y avait apporté certaines modifications.

– Elle n'est pas drôle, sais-tu, ta petite femme ?... pas drôle, du tout. Elle résume dans son ensemble la figurine en terre cuite de l'Ennui. une fleur de spleen. Elle doit boire du thé et lire la Bible. A propos, a-t-elle jeté les yeux sur les romans que je lui ai envoyés ?

– Je ne sais pas.

– Comment ! tu ne sais pas ? Mais, très cher, un mari doit tout savoir.

– Je t'aime. je n'aime que toi. dit Georges en s'approchant de Rosette.

– Ah !. dit-elle à son tour avec un rire argentin.

Et, sans lui donner le temps d'approcher, elle continua sa promenade à travers la chambre, ouvrant les tiroirs des meubles, critiquant la blancheur des linges, respirant avec des gestes de dégoût l'odeur des flacons de toilette, se sentant chez elle près du lit nuptial et éparpillant avec volupté ces mille riens qui font les délices des femmes.

C'étaient sur des dressoirs d'acajou, des flambeaux minuscules de faïence, des potiches en malachite, des lampes de verre en miniature, des chiens en porcelaine de Saxe, des corbeilles de biscuit, des amours joufflus en nickel, des photographies de Nice, un service à thé sur une table de poupée, un thermomètre monté sur une pièce de drap vert et brodé par madame Loudois pour la fête de son mari.

Rosette touchait à tout, dérangeait l'harmonie des étagères et, profitant de ce que Georges la contemplait sans mot dire, elle lui posait les questions les plus étranges sur leurs habitudes, riant avec éclat des bêtises bêtes qu'ils devaient se conter, le soir.

Georges faisait : Oh ! oh ! à chaque demande indiscrete, et la fille des Bérias continuait à parler de la manière la plus grossière, avec des brutalités de campagnarde enhardie.

A un moment, elle causa avec plus de réserve :

– Voyons, tu affirmes que tu m'aimes et que tu n'aimes que moi. Quelle preuve me donnes-tu donc de ton amour ? Tu vas croire peut-être que c'est de ta femme que je suis jalouse ?. Pauvre garçon !. Si elle me gênait, je l'écraserais comme une mouche. Non, ta Marie me laisse bien tranquille ; ce n'est pas à elle que j'en veux, c'est à ces femmes plus belles que nous que tu as laissées à Paris et auxquelles tu rêves.

– Rosette ?

– Espères-tu me tromper ?. Ta femme n'est pas à plaindre, elle, puisqu'elle pense que tu lui appartiens tout entier. Moi, c'est autre chose. En me donnant à toi, j'ai fait fi de l'honneur. Je me suis moquée de la honte, et si je suis une femme perdue, je n'ai rien à regretter. J'ai voulu. Allons, parle-moi de tes belles dames de la capitale, de leurs toilettes splendides et de leurs magnifiques appartements. Nous avons le temps de causer. Mon mari est à l'étude ; il gagne de l'argent, le pauvre homme. Dis, comment sont-elles mises, les Parisiennes ?. Mieux que moi, n'est-ce pas ?. Regarde cependant : cette robe de laine bleue a été fabriquée à Paris par l'une des premières faiseuses. C'est, sans doute, que ma démarche n'est pas gracieuse. que je suis brune au lieu d'être blonde. Mais, vois donc : je n'ai pas de poudre de riz, moi. mes cheveux tiennent à ma tête. je ne me sers pas de crayon noir pour agrandir mes yeux. Tu ne m'aimes pas.

– Je ne t’aime pas ?. 0 mon Dieu !...

– Non. non ; quand on aime une femme, on sacrifie tout pour elle., . Est-ce que je réfléchis quand je viens chez toi à toute heure du jour ?. On peut nous surprendre : une conquête pour toi. et, pour moi ?. Oh ! si tu m’aimais.

– Achève. Que faut-il faire pour te prouver mon amour ? Je t’adore, Rosette. dit Georges en lui donnant un baiser sur sa bouche humide et rouge comme une fleur de cactus.

– Je veux partir. Emmène-moi loin d’ici. Il ne m’est plus possible de jouer une comédie infâme avec celle qui porte ton nom. C’est trop. j’ai honte de moi-même. Partons, Georges. Emmène-moi dans ce grand Paris, où nous vivrons ignorés de tous. Je serai aussi belle que les plus fêtées.

– Ta fille, Rosette ?.

– Nous la prendrons plus tard avec nous. Tu hésites ?. Oh ! malheureuse, malheureuse !.

– Ce serait le désespoir de nos familles. la mort de ma mère.

– Des reproches de ta part ?. En vérité, on pourrait croire que toi seul fais des sacrifices.

– C’est notre malheur que tu rêves.

– Eh bien, brisons notre amour. Je me tuerai ; que peut te faire ?.

– Je ne puis vivre sans toi.

– Et tu crois que je vais continuer à mener cette vie de galérienne ?... J’ai du cœur, et cela me fait mal de tromper mon mari sous ses yeux. Georges, tu m’as prise et tu m’as brisée. J’avais de la religion. Pour toi, j’ai abandonné la prière, cette consolatrice des âmes troublées. Pour toi, l’amour maternel qui fait tressaillir le cœur des filles perdues s’est presque envolé de mon âme. Je suis maudite maintenant.

– Je ne puis partir...

– C’est à cause de ton enfant peut-être ?... Dieu veuille qu’il meure avant de venir au monde. S’il vit, Georges, je reviendrai et pour toi je l’arracherai à sa mère.

– Folle. folle.

– Les hyènes, elles, aiment leurs petits et elles ne les abandonnent jamais. Eh bien. quand tu es là devant moi, mon adoré, mes yeux obscurcis ne

voient que ton visage. Je n'entends que ta voix. Je suis prête à abandonner ma fille. Je ne vaudrais donc pas les hyènes, moi ?...

Elle était belle en parlant ainsi.

Georges, la face contractée, subissait inconscient la fascination du regard dont le rouge sombre s'apaisait et reprenait peu à peu des teintes azurées et profondes. Elle était là, les mains tendues, les yeux noyés de larmes. Sa poitrine se soulevait en de lentes et profondes oscillations ; ce n'était plus une prière, mais un ordre.

– Je suis vaincu... je t'appartiens... ô Rosette !...

Sa tête blonde s'inclina sur le sein de la jeune femme, et celle-ci, sans plier sous le fardeau, le souleva dans ses bras comme un tout petit enfant. Et toute enorgueillie d'avoir eu raison des scrupules de Georges, Rosette continua à causer avec lui d'une manière moins impérieuse, cherchant pour ainsi dire à masquer les airs d'autorité que la faiblesse de son amant l'engageait à prendre.

Il était bien à elle, cet être qu'elle savait rendre si humble et si chétif !...

– Tu es beau, mon Georges !...

Quelques pâles étoiles s'allumaient au ciel, et les arbres verts prenaient des formes fantastiques, quand Rosette se dirigeant du côté de la serre se trouva face à face avec M. Faure.

– Bonsoir, madame Parent ; vous m'avez fait peur.

– Tiens. M. Faure. Et il y a longtemps que vous êtes là ? demanda-t-elle sans pouvoir dissimuler un certain embarras.

– Mon Dieu, oui. près d'une demi heure. Prosper est encore à l'étude. Il y fait une chaleur de tous les diables. Mais vous, madame, vous ne craignez pas le froid ?

– Moi ?. Non. Monsieur Faure, pourquoi ne me tutoyez-vous plus ?... Ce n'est pas gentil. vous qui m'avez vue si petite.

– Dame ! on grandit.

– Qu'est-ce que cela fait ?

– Je ne sais pas. Les habitudes ne sont pas les mêmes.

– Vous avez tort. J'ai toujours eu pour vous une vive affection.

Ils avaient pénétré dans la salle à manger. Parent vint les y rejoindre et l'on garda M. Faure à dîner.

Décidément, le marchand de biens avait quelque chose sur le cœur. Après le repas, il laissa Prosper rejoindre ses clients dans l'étude et il resta seul avec Rosette.

Un moment, il hésita à parler et puis, tout à coup, il se leva :

– Rosette. laissez-moi vous nommer ainsi, puisque vous m'y autorisez.
Rosette. ce que vous faites est mal.

– Monsieur Faure.

– Oui. C'est mal.

– Je ne souffrirai pas.

– C'est la ruine à courte échéance. la ruine de votre famille. la banqueroute. Entendez-vous ?...

– Vous dites ? Il la prit par le bras et la serra violemment :

– Je vous aime comme ma fille et je vous répète que monsieur Parent marche à la banqueroute.

– Vous êtes tragique, monsieur Faure. Et comme elle s'attendait à une toute autre révélation, elle reprit son calme, regardant à peine le bonhomme courroucé.

– Eh bien, oui, je n'osais pas le dire. Je me mêle de choses que je devrais ignorer. Mais c'est pour vous, Rosette, pour Prosper, pour Andrée, que je vous supplie de m'entendre. Il faut absolument réduire le train de votre maison ; vos domestiques vous coûtent les yeux de la tête. Ah ! si vous vouliez, avant un an peut-être, vous auriez tout rattrapé. Vous aimez votre mari, n'est-ce pas ?

– Certes.

– Parbleu ! il n'y a pas un gaillard de sa trempe dans la commune. Rosette, soyez raisonnable. soyez économe. Prosper sera le plus heureux des hommes.

– Ce n'est que cela ? dit-elle brusquement. Vous pouvez dire à Prosper de dormir sur les deux oreilles. Je serai la moins dépensière des femmes.

M. Faure se trompait étrangement en disant à Rosette qu'il suffirait d'une année de bonnes économies pour remettre en ordre les affaires de la famille Parent.

Les rentrées de l'étude ne s'effectuaient plus au gré du notaire, et le vieux Bérias, qui s'était fortement engagé sur les caresses de sa fille savait que

son. frère le maréchal-ferrant de la Croix-du-Jarry ne se gênait plus pour dire que les messieurs se ruinaient et que cela ne durerait pas.

Obligé d'emprunter à ses voisins, Prosper signait des billets en affirmant aux prêteurs que l'argent était destiné à des fils de famille qui étudiaient le droit à la Faculté de Paris. Peu à peu, il en vint à se servir des fonds déposés dans l'étude à titre de placements. Madame Parent était toujours en quête de nouveaux achats, et si son mari hésitait à la satisfaire, elle se mettait dans de violentes colères.

– C'est ma dot, enfin.

Un jour où elle désirait une parure pour assister à la noce d'une amie de la pension Castel, Parent refusa net.

– Non, non, disait-il. C'est de la folie, cela. Je veux faire honneur à ma profession. Nous avons une fille. Je t'en supplie, Rosette, n'insiste pas.

Elle se leva de sa chaise, lui jeta sa broderie au visage et s'enferma deux jours dans sa chambre, en proie à de violentes attaques de nerfs.

C'est encore lui qui fut implorer son pardon, accompagné de madame Cournet, à laquelle il avait conté ses peines.

Mais dès que le notaire eut commencé à toucher aux fonds de l'étude, la prodigalité de Rosette ne connut plus de bornes.

Un piano a queue remplaça le piano droit ; les tentures des appartements furent renouvelées : on eut pour le grand salon un mobilier absolument neuf. Un cheval était à l'écurie, on le vendit et Jusseau, le maquignon de Lamète, amena deux beaux alezans dorés qui sortaient des écuries du comte de la Durantière. Quant à la mauvaise voiture à capote qui datait du temps où M. Cournet tenait l'étude, on la relégua dans un coin de la remise pour les courses de la campagne, et l'on se promena dans un landau capitonné de bleu qui fit l'émerveillement des habitants de Saint-Cyprien. Andrée était habillée à la dernière mode, en vraie Parisienne ; et le père, dont la tête n'était plus aux chiffres, s'enorgueillissait du goût de sa femme.

– Tu étais née pour diriger un château. •

– Et crois-tu donc que je m'en serais si mal tirée ? disait-elle en esquissant avec la main droite un geste de vanité.

Parfois le notaire arrivait dans la chambre de sa femme, l'air rayonnant, faisant le gros dos pour surprendre Rosette qui s'abîmait dans la lecture

d'un feuilleton.

– Voici une trouvaille, Rosette.

Le matin même, elle avait manifesté le désir d'avoir quelque argent pour une nouvelle emplette, et c'est cet argent qu'il lui apportait, tout joyeux.

– Qu'est-ce que j'ai là. deviner ?...

Elle devinait toujours, car il l'avait habituée à ces amusements, faisant passer la somme de la main droite dans la main gauche et la déposant ensuite doucement dans les pages du journal qu'elle continuait à lire, heureux si elle laissait tomber ces mots :

– Merci, Prosper. merci.

Malgré tout, il n'osait s'aventurer aux caresses. Plusieurs fois déjà elle l'avait repoussé. Elle était souffrante. Il lui faisait mal. On pouvait s'aimer sans être aussi enfants que cela.

Elle souriait.

Il s'asseyait auprès d'elle, entrait dans de longs raisonnements sur la provenance de cet argent qui lui était tombé comme une bombe. Un client réputé peu solvable était venu le trouver au moment où il s'y attendait le moins. C'était une dette de trois ans qui avait été omise à dessein sur le grand livre de comptes. Et il y avait beaucoup de clients comme cela dans le pays qui se faisaient un peu tirer l'oreille et qui finissaient toujours par se libérer.

Rosette se sentait touchée de tant de bontés, et elle le payait d'un baiser sur la joue :

– Encore. encore, murmurait-il ; la joue gauche serait jalouse.

Le notaire revenait à l'étude en faisant claquer ses doigts et en se donnant des mines d'homme content de son sort. Il s'asseyait en face de sa table de travail, riait très fort, se frottait les mains et pour marquer sa suprême satisfaction imitait, un doigt dans la bouche, le bruit d'un bouchon de Champagne qui vole dans l'air.

Ce grand enfant se sentait renaître à la joie.

Le clerc, lui, ne pouvait être dupe. Bien souvent, il était revenu du bureau de l'enregistrement, l'oreille basse, rapportant les actes que l'on refusait, faute d'argent. Clapier savait le nombre des créanciers de l'étude et le montant des sommes déposées, et il tremblait de tout son corps quand le

patron tout en dictant un acte, ouvrait le tiroir du bureau où s'étalait le registre du répertoire. Parent toussait bien fort pour anéantir le grincement de la serrure, et il enflait la voix, pendant que sa main habituée puisait dans les corbeilles les morceaux de papier dont il gardait le contenu, en dissimulant les enveloppes.

Le vieux à lunettes n'ignorait rien de tout ceci : et certain soir, le corps du vieillard qui avait pris dans le contact des dossiers leur immobilité et comme leur couleur parcheminée, se redressa :

– Monsieur Parent. monsieur Parent.

– Eh bien ?

– Monsieur Parent. Tout cela finira mal. Cet argent ne vous appartient pas. Votre femme vous ruine.

Il n'en put dire davantage. La voix se brisa : le corps reprit sa courbure et sa placidité ordinaires : les yeux jetèrent des regards consternés sur la plume qui s'était violemment échappée des doigts.

– Clapier, je ne saurais tolérer de semblables observations Ce que je prends, je sais que je puis le rendre.

Clapier baissa la tête, ramassa sa plume et n'ajouta pas un mot, trop dévoué pour abandonner son ami à un pareil moment et convaincu peut-être aussi par les beaux raisonnements de Prosper.

Les choses continuèrent ainsi jusqu'au jour où M^e Parent vint dire à M. Faure :

– Ma femme est devenue économe ; elle a des choses magnifiques qui ne coûtent presque rien... Voilà ce que c'est que de faire venir de Paris. Il n'y a que Paris.

Georges Loudois subvenait à presque toutes les dépenses de sa maîtresse, et l'on ne réclamait à Prosper que des sommes insignifiantes.

Rosette avait un mot horrible :

– Le pauvre homme !. Nous le faisons payer. pour sauver l'honneur.

Quelle comédie que la vie !...

XI

A quelques jours de là, Rosette regardait à travers les rideaux de sa chambre. Malgré le feu qui brillait dans la cheminée, le givre s'était accroché aux vitres des fenêtres, et par les espaces que la main de la jeune femme avait tracés sur la surface blanchie, elle apercevait le fond du jardin. Une porte s'ouvrit et un homme parut sur la muraille, écartant les branches flétries des glycines et des chèvre-feuilles.

Il était à peine quatre heures, et déjà le ciel gris de novembre étendait ses ombres sur les grands murs des maisons. La terre séchée par la gelée était noire et brillait çà et là des étincelles de rosée pendues aux cimes des arbustes et pareilles à des cristaux fardés.

La jeune femme était descendue de sa chambre. Loudois l'attendait à quelques pas de la porte : elle se précipita dans ses bras.

– Viens. Oh ! viens, mon Georges, mon amour. Prosper ne doit rentrer que demain. Les domestiques sont partis.. Je suis seule. Et toi, mon adoré ?

– Seul.

– Viens.

Rosette s'appuya à son bras, et ils gravirent lentement les marches de l'escalier, s'arrêtant de temps à autre pour se donner de longs baisers d'amour.

– Folle ?. Oh ! oui, je suis folle. ton absence me tue. J'étais mauvaise femme. je suis mauvaise mère, mauvaise chrétienne. J'ai essayé d'avoir pour ma fille l'amour maternel de toutes les mères. Je ne puis pas. Autrefois, dans mes chagrins, j'allais m'agenouiller aux pieds de la Vierge et je lui contais mes douleurs : il me semblait que quelque chose de bon et de consolant reposait ma conscience troublée. Maintenant, tu me possèdes tout entière. Depuis ce jour fatal où je te vis si beau dans ton rôle d'Hernani... je ne m'appartiens plus. Regarde : mes traits sont défaits. Nous partons enfin, mon Georges béni ; nous allons nous aimer à la face du soleil. je n'ai réfléchi à rien. J'ai peur seulement que tu ne me trouves plus belle.

– Ma maîtresse adorée !.

Elle se calma brusquement :

– Ecoute ; il ne faut pas me tromper... Je ne suis pas une femme comme les autres, moi. Je suis malade. Parfois ma raison s'égare. C'est une passion insensée qui m'entraîne vers toi, et je prends Dieu à témoin que je n'ai pas la force de combattre. J'ai trompé mon mari et je ne me suis pas demandé si je faisais mal. Si ton cœur n'est plus à moi, à moi seule, entends-tu, il faut me le dire. Je déciderai Prosper à acheter une autre étude dans une autre ville et je n'aurai pas à me reprocher d'avoir fait ton malheur.

– Chère femme. Demain, nous serons libres.

– Tu ne regrettes rien ? demanda-t-elle avec un regard soupçonneux,

– Rien,

– Tout est prêt alors ?

– Oui,

– Et Marie. Et ta femme ?...

Georges pâlit un peu. Cette question qu'elle lui jetait brusquement à la tête, à un pareil moment, lui fit mal.

– Marie est aux Bastides. Elle paraissait joyeuse. Elle aura le temps de pleurer.

– Comme te voilà tremblant. Je t'ai fait de la peine. Tiens, j'efface.

Elle l'enlaça amoureusement dans ses bras.

– Tu ne m'en veux plus ?

– Non. non. Après tout, c'est toi qui fais le plus de sacrifices.

– Oh ! ne parlons pas de cela. Il se fait tard. A demain.

– A demain.

Madame Parent réunit à la hâte quelques objets qu'elle plaça elle-même dans une petite malle que Georges vint prendre dans la charmille ; et, au matin, vers trois heures, elle se leva de son lit.

Dans la maison tout dormait.

La lampe qu'elle avait allumée jetait sa clarté sur le petit lit d'Andrée. Le soir l'enfant s'était endormie toute joyeuse des baisers que sa mère lui avait donnés avec une tendresse inaccoutumée. La respiration était régulière et de la bouche entr'ouverte montait une faible buée.

Tout à coup, la mère se sentit tressaillir. Au-dessus du berceau, la Vierge de plâtre tenait sur ses bras son enfant, et quand Rosette se retourna pour voir encore sa fille, il lui sembla qu'une expression de douleur contractait le visage de la mère du Christ, Cette image la poursuivit jusqu'au moment où elle aperçut la voiture et les chevaux qui se tenaient immobiles au détour du pont de la Loutre.

Dans la rue le silence l'accablait et les maisons qui jetaient leurs ombres sur son passage ne lui avaient jamais paru aussi noires. La voiture était là, sur le côté droit du pont, tout près du grand arbre de la Liberté, – un long peuplier, à l'écorce malade, planté par les jeunes hommes de 1848 – qui attendait des jours meilleurs pour reconquérir sa verte parure. Rosette porta la main à son cœur pour en comprimer les battements ; et, sans mot dire, elle prit place à côté de Georges qui donna le signal du départ.

A quelques centaines de mètres, sur les hauteurs des collines qui se dessinaient à l'horizon, elle aperçut le village de la Croix-du-Jarry – son village à elle, – enseveli dans un immense voile noir que trouaient çà et là des oiseaux de nuit qui remplissaient l'air de leurs cris sinistres et du fracas de leurs ailes.

Aucune parole n'avait été échangée. Georges respectait le silence et le recueillement de Rosette, et il tenait entre ses mains des mains qui étaient froides, tout troublé, lui aussi, en songeant à l'inconnu devant lequel ils marchaient.

Au four à chaux de Neuil-la-Grande, on rencontra le courrier qui faisait le service entre Thaviat et Saint-Cyprien : le conducteur fouetta ses

chevaux ; et comme l'homme qui menait le courrier était plongé dans un demi-sommeil, ce fut la bête elle-même qui se gara sur le côté de la route.

– Je ne suis plus triste maintenant, soupira Rosette. Dis-moi des choses douces...

M^e Parent était allé à Pensol pour une affaire très importante. Il était parti le cœur gai. Jamais Rosette n'avait été aussi affectueuse pour lui ; elle l'avait accompagné jusqu'à la diligence, et elle qui d'ordinaire, évitait toute marque d'effusion devant le public, elle l'avait embrassé bien fort, lui faisant toutes sortes de recommandations sur les soins à prendre dans son voyage et ne dissimulant pas la tristesse qu'allait lui causer cette séparation.

Le lendemain, vers onze heures, la diligence s'arrêta devant l'étude du notaire. M^e Parent descendit : seul, il ignorait la nouvelle. On avait aperçu une voiture filant au galop sur la route de Thaviat et l'on avait reconnu les personnes qui s'y trouvaient. Madame Georges était venue, la figure livide et, en poussant un grand cri, elle était tombée toute roide au milieu de la chambre de madame Parent. Les personnes qui l'avaient vue ainsi, les yeux hagards, les mains crispées et immobile comme une statue, s'étaient respectueusement découvertes, ainsi qu'on le fait au passage des morts.

Dans les rues, les voisins s'entretenaient de mille commentaires : on croyait à un suicide que l'on avait intérêt à cacher, et des mines inquiètes passaient, le long des murs des jardins, parlant à voix basse des incidents que les domestiques venaient de conter.

A l'arrivée de Prosper, plusieurs amis vinrent silencieusement lui serrer la main. Seul, le juge de paix M. Cournet cherchait des explications. Il fallait attendre. Pourquoi accuser ainsi des personnes connues sans avoir de preuves certaines ? Moulineau n'avait fait qu'apparaître et il était allé, par la ville, prétendant à droite et à gauche que rien de ce qui s'était passé ne pouvait le surprendre : il avait tout deviné. On le voyait, l'air affairé, la physionomie alcoolisée, causant et répétant avec un rire bête : « *L'amour, il n'y a que ça mam'selle... il n'y a que ça.* » Quant à Clapier, il restait dans l'étude ; le front penché sur les minutes, et de temps à autre, de ses yeux sans éclairs, de grosses larmes tombaient.

Parent regardait la chambre vide et le lit défait, les objets jetés çà et là dans la précipitation, les tiroirs ouverts, l'armoire béante, l'édredon bleu gisant sur le tapis ; ici une chemisette, des bas ; plus loin, une robe pendue à une embrasse de la fenêtre ; un jupon de couleur massé en tas sur un fauteuil et tiède encore des senteurs de la chair.

Un sourire souffrant crispa ses lèvres ; il fut tout droit à la cheminée, appuya sa tête brûlante contre le marbre, faisant signe avec la main qu'on le laissât seul.

Andrée ouvrit la porte ; son père se retourna : elle le vit si pâle, qu'elle en resta muette et aussi pâle que lui.

Prosper la prit dans ses bras et la contempla avec ses yeux vides :

– Pauvre enfant, tu n'as plus de mère.

– Maman.

– Ta mère est morte.

– Morte ?.

Et l'enfant fondit en larmes.

– Je te reste, moi.

– Maman. maman !...

– Ne pleure pas.

– Maman est morte !... Oh ! je voudrais la voir encore. Elle doit être blanche comme M. Julien, qui me fit tant peur avec le voile vert qui recouvrait son visage, .. C'était dans le grand salon. madame Berthe était là. J'ai eu bien peur. Maman. Pauvre maman. Elle m'a embrassé bien fort, hier au soir. Georges aussi. Où est-elle ?.. Papa, je veux maman. Maman. Maman !.

– Andrée. ma fille chérie. descends avec Marguerite. Il ne faut pas ennuyer ton papa. Il est bien malheureux. bien malheureux.

Les Bérias, prévenus par M. Faure étaient accourus en toute hâte, M. Cournet essayait encore de faire naître quelques lueurs d'espoir.

– Non. non. faisait François. Rosette est une gourgandine, et votre Loudois une canaille. Tout vieux que je suis, je lui casserai les reins un jour ou l'autre. Avec cela, nous voici presque ruinés. Le déshonneur. Bien sûr, je n'y survivrai pas. Prosper, nous lui tordrons le cou, à cet enjôleur, et je me ferai fête de le donner à manger aux cochons. Misérable !.

Il s'assit, et ses yeux virent rouge :

– C'était bien la peine de se briser le corps au travail pour finir ainsi. Le bon Dieu n'est pas juste. Non, le bon Dieu n'est pas juste.

– Tais-toi, notre homme, dit Jeanneton. Rosette est folle. Ce monsieur l'a ensorcelée. Mais, elle reviendra. J'irai plutôt la chercher au bout du monde. Pauvre petite Andrée. Quel malheur !. mon Dieu, quel malheur !.

– Vous avez la loi, Prosper, murmura le juge de paix.

– La loi ?... Oui, je le sais.

– Vous pouvez faire reconduire.

– Jamais. jamais. Elle est morte pour moi.

– J'irai à Paris, reprenait Jeanneton. Rosette est à Paris, j'en suis sûre. Elle parlait toujours de cette mauvaise ville.

– Non. non. soupirait Prosper. Ne me parlez plus d'elle. Vous me tuez. Vous voyez bien que vous me tuez.

– Voyons, Prosper, du courage. Songez à votre enfant qui pleure et qui vous aime de tout son cœur.

– J'aurai du courage. Je suis père avant tout. Oh ! mon Dieu, que je souffre... Où suis-je ? où est Andrée ?... Pourquoi êtes-vous là ?. J'ai commis un crime ?. Non, n'est-ce pas ? Eh bien ? Oh !. il y a de quoi devenir fou.

Andrée était revenue, et la mère Jeanneton la caressait avec des larmes dans la voix :

– Tu viendras chez nous, ma petite. Je te soignerai bien. Tu me diras ce que tu aimes.

– Grand'maman... Il me faudra une robe toute noire comme celle que portait Lucie Berger quand elle perdit son papa.

Dans la cuisine on causait :

– Comme cela, Marguerite, vous ne vous étiez aperçue de rien ?

– Non.

– Ils faisaient leurs coups à la sourdine, reprenait Lavérie, le domestique venu de Bordeaux.

– Quand un malheur doit arriver.

– Vous appelez cela un malheur ?.

– Taisez-vous, Lavérie, vous n’avez pas d’âme, cria Marguerite. Si vous aviez vu la figure de monsieur quand il est entré dans la chambre et que le juge de paix lui a doucement conté l’affaire. On eut juré un revenant. Blanc comme un linge. et puis des yeux qui lui sortaient de la tête. Quelle journée bon Dieu ! quelle journée !. la nuit, je n’ai rien entendu. J’avais pris de l’opium pour mes dents ; il paraît que ça endort. Et cette petite dame qui a voulu voir la chambre et qui est tombée comme une pierre. Si jeune, si jolie. Il y a des hommes qui sont fous...

Madame Loudois avait retrouvé ses sens, et l’étendue de son malheur lui apparaissait plus grande encore. Sa vie, hélas ! avait été si douce aux Bastides. A ce moment solennel, elle revoyait comme dans un mirage les grands platanes où les oiseaux qu’elle avait habitués à l’aimer lui chantaient de si douces chansons. Que de beaux projets sous l’ombrage pour la vie qu’elle avait rêvée ! Elle pensait aussi à cette conversation avec madame Parent, d’où elle était sortie le cœur rasséréné par les paroles de l’infâme. Et bientôt elle serait mère. Son enfant viendrait au monde avec le stigmate du malheur, et il. n’apprendrait le nom de son père que pour le maudire.

La tante, madame Varennes, n’osait consoler sa nièce. C’était elle qui avait encouragé le mariage et elle ne trouvait pas de paroles pour exprimer son désespoir. Elle aurait voulu emmener Marie aux Bastides ; mais sa nièce pourrait-elle abandonner le père et la mère de Georges ?... La vieille madame Loudois qui avait passé toute sa journée en prières, conseilla à sa bru de partir :

– La vue de la maison vide vous tuerait à petit feu. Vous êtes notre fille. Nous vous aimons bien... nous irons pleurer avec vous.

Le soir, Marie demanda à voir M. Parent. Elle se sentait forte ; elle se disait qu’elle avait le devoir de consoler le pauvre fou qui voulait se tuer.

Prosper se rendit à l’invitation, tout seul, à la nuit tombante. N’osant traverser la rue, il prit le chemin si connu des amants. Il vint, le front courbé vers la terre ; et quand Marie prit ses mains dans les siennes avec un respect tout filial, les larmes qui oppressaient sa gorge sortirent avec des sanglots étouffés ; et il resta là, timide et honteux, comme un grand enfant injustement puni et qui n’a pas le droit de se plaindre.

XII

C'était le moment de l'année où les Parisiens de tous les pays rejoignent la capitale. Les trains étaient encombrés de voyageurs, et jamais Georges et Rosette n'eurent l'occasion d'être seuls dans leur compartiment. A la station de Ligean, Georges descendit, se rendit au buffet, acheta quelques provisions, et ils déjeunèrent ensemble dans le wagon, silencieusement, Rosette jetant de temps à autre des regards effrayés à travers les glaces des portières. Ligean se trouvait situé seulement à quelques lieues de Saint-Cyprien, et il était à craindre que l'on ne rencontrât des personnes de connaissance.

Il n'en fut rien. Le soir, vers six heures, les voyageurs arrivèrent à la gare d'Orléans. Les salles étaient remplies de monde, et dans les grilles vitrées où le public est admis à attendre, des voix s'interpellaient, pendant que la foule se précipitait à la sortie pour retenir les fiacres qui stationnaient sur la place Walhubert. Par les portes ouvertes, un froid vif pénétrait, et Rosette étourdie du bruit ne quittait pas le bras de Georges, qui l'entraînait à la salle des bagages.

Sur de longues tables de bois, les colis étaient entassés pêle-mêle avec leurs étiquettes de diverses couleurs. Un facteur appela :

– Monsieur l'employé, s'il vous plaît ?. monsieur l'employé.

Un petit homme vêtu d'un costume vert à lisières jaunes et coiffé d'une casquette galonnée s'avança : il tenait à la main un morceau de craie dont il se servait pour marquer les colis vérifiés.

– Vous n'avez rien à déclarer ?

– Non.

– C'est bien, vous pouvez faire enlever.

Et l'homme à la casquette galonnée traça un signe sur la malle et se rendit à une autre demande, après avoir jeté à la dérobée un coup d'œil sur les voyageurs.

– Voici, monsieur, le numéro de votre voiture, venait de dire à Georges Loudois un employé de la Compagnie. Les bagages

– Ici.

– C'est tout ?

– C'est tout.

L'employé chargea sur ses larges épaules la malle de Rosette et prit à la main la valise de Georges.

– Que de monde ! observait madame Parent. il y a de quoi perdre la tête dans cette gare, et je plains les pauvres femmes qui sont obligées de voyager seules.. L'année dernière je suis allée à Pensol avec Prosper... Nous avons pris le train de Thaviat... J'ai cru qu'il n'en finirait pas. Avec toi, chéri, c'est bien plus agréable.

– Si je ne l'emportais que sur ce point.

– Oh ! je sais que tu n'aimes pas les compliments, dit la jeune femme en se penchant sur l'épaule de Georges.

– Tu dois être brisée de fatigue ?

– Non. je me sens bien. puisque je suis avec toi.

Ils s'installèrent dans le fiacre.

– Rue Notre-Dame-des-Victoires, 17, cria Georges en donnant une pièce de monnaie à l'employé de la gare.

Le cocher plaça la malle à côté de lui sur le siège, et le cheval partit au petit trot.

– As-tu faim, mignonne ?

– Non, mon ami.

– Tu parais triste ?

– Toute cette foule qui se pressait à la sortie de la gare m’a un peu effrayée. Je craignais toujours de te perdre. Qu’aurais-je fait toute seule ?. Vois : il ne faut pas me quitter. Je n’ai pas l’habitude des voyages, moi, et à la plus petite difficulté, je sens que ma tête s’en va.

– Sois sans inquiétude. Je n’abandonnerai pas ma Rosette. Maintenant, nous sommes seuls à nous aimer et à nous défendre, et tu m’as donné une telle preuve d’amour. Nous descendons à un hôtel très convenable, à deux pas de la Bourse, au centre de la ville.

– Avec toi, j’irais au bout du monde.

La voiture passa le long du Jardin des Plantes. Il était tombé un peu de neige dans la journée, et les flocons qui pendaient aux grilles dorées se détachaient de temps à autre avec de longs crépitements.

– Ces dames de Saint-Cyprien m’ont souvent parlé du Jardin des Plantes. Il doit être bien fréquenté ?

– La mode en est passée. Les promenades sont réservées aux militaires et aux bonnes d’enfants, et comme nous ne sommes ni militaires.

– Je t’ennuie peut-être avec mes questions ?

– Mais non..., mais non. Il faut, au contraire, beaucoup me questionner. C’est la première fois que tu viens à Paris, et il est bien naturel que tu ne devines pas tout...

– Alors, je bavarderai souvent, mon petit Georges.

On arriva à l’hôtel des Colonies.

La concierge vint au devant des voyageurs.

– C’est pour une chambre, monsieur ?

– Oui, madame.

– Si vous voulez bien vous donner la peine d’entrer. Je vais sonner un garçon.

Ils traversèrent une cour au milieu de laquelle se trouvait un bassin éclairé par deux pages de bronze qui portaient des tours de gaz : le jet d’eau s’étendait en éventail empourpré de lumière et retombait avec un bruit sonore sur des têtes de sphinx taillées dans le granit. Des urnes surmontées de plantes aquatiques et recouvertes de mousses s’étagaient aux pieds des arbustes verts, et la pâleur de leur marbre contrastait avec les coins d’ombre du jardin et les scintillements lumineux de l’eau qui s’éparpillait en rosée.

Une jeune demoiselle assise dans un kiosque de verre inscrivait des notes sur un grand registre : elle salua gracieusement les nouveaux venus.

– Madame doit avoir bien froid. Veuillez entrer au salon de lecture en attendant qu’on ait préparé votre appartement.

Georges s’inclina :

– L’hôtel a changé de propriétaires depuis peu de temps, mademoiselle ?

– Oui, monsieur. Ma famille a pris la suite de l’établissement à la Toussaint.

– J’étais très connu des précédents propriétaires. M. et madame Legris ?

– Parfaitement, monsieur. A qui ai-je l’honneur de parler ?

– Monsieur et madame de Magnac, de Civray (Vienne).

– Si monsieur veut bien inscrire lui-même.

Georges se déganta et écrivit sur une feuille préparée à cet effet le nom et l’adresse qu’il venait d’indiquer.

– Veuillez donc passer au salon de lecture.

Le salon faisait face à la porte vitrée de la cour. Sur une longue table en poirier noirci, des livres, des journaux, des indicateurs de chemins de fer. Deux dames étaient assises auprès de la table, parlaient anglais et regardaient de temps à autre une fillette qui dormait sur un divan, enveloppée dans une couverture de voyage.

De la rue montait le bruit des voitures et le ronron du feu n’empêchait pas d’entendre les conversations qui s’engageaient dans la cour de l’hôtel.

– Quelle différence avec notre trou de province ! disait Rosette.

– Oh ! ce n’est rien encore. Quand nous serons sur les grands boulevards. A. propos, chérie, tu as des emplettes à faire ; tu me diras ton heure ; je t’accompagnerai dans les magasins.

– J’aurais dû apporter mes malles. Je vais te ruiner dans mes acquisitions.

– Tu penses bien que je ne t’ai pas conduite à Paris pour t’imposer des privations.

– Toujours trop bon.

Les dames qui avaient gardé le silence pendant quelques minutes reprirent leur conversation, et la plus âgée, qui portait de longues papillottes noires collées aux tempes, tira d’une corbeille un petit ouvrage au crochet.

– Tu vois, reprit Georges, nous sommes dans un véritable hôtel de famille.

Un garçon vint annoncer que le feu était préparé dans l'appartement.

– Monsieur et madame au 15... C'est un appartement complet qui donne sur la rue. Si cependant le bruit des voitures.

Ils suivirent le garçon jusqu'au second étage, traversèrent un couloir un peu obscur et arrivèrent à la porte de l'appartement indiqué.

– Le restaurant existe toujours ? questionna Georges.

– Oui, monsieur, et l'heure de la table d'hôte va bientôt sonner.

– La table d'hôte ? Non. Vous direz que l'on nous serve ici.

– Monsieur, il y a un petit salon à côté de la chambre. Si monsieur veut voir.

– Très bien.

– A quelle heure monsieur désire-t-il dîner ?

– Rosette ?.

– Mais, mon ami, quand tu le voudras. Je n'ai pas grand'faim... Ce n'est pas une raison...

– Dans un quart d'heure, vous nous apporterez la carte.

– Bien, monsieur.

– Tu vois, ma Rosette, nous ne serons pas trop mal ici en attendant notre installation définitive. trois pièces. cabinet de toilette. de bons tapis. Ah ! malgré tout, tu trouveras à dire ton petit salon si coquet. tes grands fauteuils de velours où je t'ai si souvent embrassée. Ce n'est que provisoire, madame de Magnac... Mais ce qui est éternel, c'est ceci.

Et il la prit dans ses bras, baisant avec ardeur les boucles soyeuses qui envahissaient le visage de la jeune femme.

– Madame de Magnac ?... Pourquoi ce nom plutôt qu'un autre ? Pourquo nous anoblir ?

– Ma chère, c'est bête comme tout, mais une particule fait toujours très bien dans le paysage. Tu ne pouvais rester madame Parent : il m'était impossible de me faire appeler M. Loudois : il fallait un nom ; j'ai trouvé M. et madame de Magnac. Fichtre !... cela sonne haut et bien.

Ils mangèrent rapidement ; et comme il était trop tard pour prendre des places à un théâtre, ils résolurent de se promener sur les boulevards comme

deux bourgeois nouvellement unis. Ils parlèrent beaucoup du passé, des heures bénies qu'ils avaient volées sous les ombrages de la charmille de Saint-Cyprien, et ils formèrent mille projets pour l'avenir. D'abord, on ferait en sorte d'avoir des nouvelles du pays sans éveiller des curiosités indiscrètes ; Rosette connaissait une petite modiste dont elle était sûre comme d'elle-même ; on lui écrirait souvent.

La nouvelle madame de Magnac marchait au bras de son amant, étonnée de la clarté des boulevards et de cette foule qui passait et repassait toujours nouvelle et toujours bruyante. Elle se serrait contre Georges en avouant qu'elle craignait d'être reconnue par les passants : il venait tant et tant de monde du Périgord, qu'elle frémissait à la pensée qu'une de ses amies pouvait la heurter au passage.

Georges la consolait en lui disant que personne ne s'inquiéterait d'elle et que l'on trouverait toujours le moyen de dérouter les curieux.

Loudois pérorait : il fallait s'habituer au bruit, c'est-à-dire à la vie. Ce n'était que l'affaire de quelques jours. Il citait des camarades à lui qui ne pouvaient s'endormir qu'au roulement des voitures et que le séjour de la campagne rendait très malheureux. Autrefois, quand il habitait le boulevard Saint-Michel en qualité d'étudiant, les clameurs et les cris le berçaient beaucoup mieux que le calme horrible des ruelles de Saint-Cyprien. Rosette l'écoutait avec attendrissement.

– J'aurais voulu être ta maîtresse lorsque tu faisais ton droit. je t'aurais bien aimé, va.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à l'un des grands cafés du boulevard Montmartre. Rosette fit bien quelques difficultés pour entrer, mais elle se laissa convaincre par les raisonnements de Georges, qui affirmait qu'à Paris tout est permis.

Ils prirent place, l'un en face de l'autre, tout près d'une table où des hommes à longue barbe jouaient aux dominos.

– Heureusement que personne ne nous connaît, murmura Loudois en demandant des grogs américains.

Les voix s'entre-choquaient :

– Versez à l'as.

– Des cigares au six. Boum !...

– Madame de Magnac était rêveuse. Elle réfléchissait à la phrase de Georges.

– Comme elles sont drôles, ces dames, dit-elle en désignant un groupe de consommateurs.

Des femmes installées sur le divan de face buvaient de la bière en compagnie. de jeunes gens. Rosette suivait dans la glace les bouffées de fumée qui s’envolaient de leurs lèvres, et elle restait muette devant les gestes que faisaient les mains gantées. Les femmes tutoyaient les hommes, parlaient haut, riaient avec éclats, toutes choses qui scandalisaient fort madame de Magnac. Parmi les dames, il y en avait une dont la chevelure étagée, le front bas et la lèvre vermeille piquaient singulièrement sa curiosité. On la nommait Clorinde, et elle paraissait le joyeux boute-en-train de la compagnie. En ce moment Clorinde retournait sur un tapis des cartes qu’elle tenait à la main. La femme était heureuse.

– Du trèfle. ça, c’est de l’argent... *Trifolium pratens*, comme dit cet imbécile de potache du lycée Louis-le-Grand.

– Le roi de carreau. un monsieur blond qui fait la cour à une dame brune que voici.

– Dame de pique.... survient un jeune homme brun qui donne rendez-vous à la dame brune. Valet de cœur, c’est bien cela.

– Huit de carreau. On s’aime au bout de huit jours. C’est long.

– Du trèfle. encore de l’argent.

On perdait patience.

– Est-elle assommante !.

– Tais-toi, Clorinde.

– Roi de cœur et roi de pique. Un duel, mesdames. un duel.

– Clorinde ?

– Ma parole, c’est à en devenir chèvres.

– Assez. assez.

Une voix d’homme coupa l’entretien :

– Si nous allions à l’Alcazar, mes enfants ?

– A l’Alcazar ?. Tannant, mon cher.

– Restons-là.

Clorinde, en vraie monomane, continuait à interroger le sort, redressant de temps à autre sur sa gigantesque chevelure une sorte de chapeau verdâtre dont les plumes pendaient comme des ailes d'oiseau frappé de mort.

– C'est surprenant, disait tout bas Rosette, plus je regarde madame Clorinde, plus je lui trouve de ressemblance avec Marguerite Fornel, mon amie de pension... La même voix. les mêmes yeux. Et si je n'étais certaine que Marguerite est la femme d'un avoué de Pensol.

Georges l'interrompit doucement :

– Ma Rosette, tu as un air trop sérieux. Il faut rire un peu. Tu as un si joli sourire. Allons, Rérette !...

– Voici, répondit la femme du notaire, ce que l'on gagne à n'avoir jamais rien vu. J'ai l'air gauche, n'est-ce pas ? Ces dames doivent bien se moquer de moi et de ma tristesse.

– Mais non.

– Il me faudra bien du temps, va, pour prendre le genre parisien. Pas celui de ces mauvaises femmes. Le bon Dieu m'en préserve !...

– Petite provinciale !

Ils parlaient à voix basse, les coudes appuyés sur la table de marbre, pendant que leurs voisins les joueurs de dominos s'abîmaient dans leurs réflexions sous les bruits secs des ivoires.

Un des joueurs venait de laisser tomber ces mots :

– Ce pauvre Berck, il est bien puni par où il a péché. Qui se sert de l'épée.

– Ah ! oui. L'histoire de sa femme, fit le partenaire qui n'avait pas encore desserré les dents.

– Un député ?... Ma parole, c'est honteux.

– Tu es bon, toi. Est-ce sa faute si sa femme l'a lâché ?

– Oui, c'est sa faute. un gaillard qui découchait trois nuits sur quatre. qui débauchait les plus jolies actrices de la *Comédie-Française*. Garçon, un bock !

La conversation interrompue concernait le comte Berck de Villemont, le député de l'arrondissement de Saint-Cyprien. Rosette était tout oreilles.

– Il ne faut pas avoir l'air d'écouter. Faisons semblant de parler, nous entendrons mieux. Ces messieurs ne se défieront pas de nous.

On continua la partie de dominos.

Tout en allumant son cigare, le monsieur qui avait condamné la conduite du député laissait échapper des lambeaux de phrase :

– L'oncle, le ministre, aurait dû s'occuper de l'affaire.

– Bah ! il a bien d'autres chats à fouetter, monsieur le ministre.

– C'est grave cependant. Alors, c'est à la représentation de l'*Oiseau bleu* que le roman a commencé ?

– Eh oui. dans la pluie de couronnes envoyées à l'artiste, un petit serpent s'était caché dans les fleurs.

– Est-elle jolie ?

– Peuh !. une blonde. Trop grasse, toutes trop grasses.

– Et ils sont partis le lendemain de la représentation ?

– Mon Dieu ! oui. gare de Lyon.

– Berck doit être furieux ?

– Lui ?... il s'en moque comme d'une guigne. Il a soupé, le soir même du départ de sa femme, avec le prince René en joyeuse compagnie.

– Le prince d'Allemagne ?.

– Oui.

– Un noceur ?

– Un homme fort aimable, ma foi.

– Et galant ?. Et paillard ?.

– De ce qu'on est prince on n'en est pas moins homme.

– Là. Voici ma petite rangée. Vous êtes bat tus. et contents.

– Comme l'ami Berck de Villemont.

Les mains mêlèrent rapidement les dominos.

– A vous ?

– Tonnerre !. quelle déveine !...

– Dites donc, Fulbert, croyez-vous à la vertu des femmes ?

– – Mon cher, j'ai gardé longtemps une bobonne de Normandie, bien grasse et bien dodue.

Georges appela le garçon et solda les consommations :

– Quand tu voudras, chérie ?

– Je suis prête.

Georges aida Rosette à passer son manteau de fourrure et ils se confondirent dans la foule qui circulait sur le boulevard Montmartre.

Loudois eut un gros rire :

– Incroyable. incroyable.

– Ce pauvre M. de Villemont.

– Ma chère, c’est une maladie. toi, moi, lui.

– Sa femme était bien gentille.

– C’est bien la raison.

– Oui, mais un chanteur. un comédien.

– Il paraît qu’elle en était folle.

– Il est de Bordeaux, le monsieur ravisseur ?.

– Oui, et un beau garçon s’il en est.

– Je l’ai vu à Pensol au théâtre. Je ne me sens aucune passion pour cette tête de cire.

– Tu trembles, Rosette ? Si tu veux, nous allons rentrer à l’hôtel. Voici précisément une station de voitures...

– Non, je préfère marcher. Cette odeur du café.

– Tu peux bien penser que nous n’abuserons pas des cafés, mais je ne suis pas fâché de te montrer les différents côtés de Paris. Avoue que nous ne nous attendions pas à la révélation des joueurs de dominos ?.

– Malheureuse femme, s’il allait lui arriver quelque chose.

– Voyons, tu songes un peu à toi, Rosette, en disant cela. Tu as peur des gendarmes ?.

– Peur des gendarmes, moi ?. Oh ! non. Prosper n’oserait pas.

– Ta, ta, ta.

– Georges, tu as raison, je suis une grande peureuse.

Les amants consacrèrent la plus grande partie de la semaine à des visites dans les magasins de Paris. Madame de Magnac paraissait souvent hésitante.

– C’est trop d’argent. c’est trop de dépenses.

Georges insistait :

– Ce n’est pas pour toi ; c’est pour moi que tu te fais belle.

Ils passaient leurs soirées au théâtre, et Rosette, rayonnante de beauté et d’amour, attirait les regards de tous les habitués de l’orchestre. Déjà, à

l'hôtel des Colonies, elle était devenue l'amie de la demoiselle qui trônait dans le kiosque de verre : elle s'était arrangé une existence à sa guise et elle prenait plaisir à dire l'affection dont elle entourait son mari. C'était presque un voyage de noces qu'ils faisaient là. Madame de Magnac entraînait dans des descriptions intimes du ménage et, ses souvenirs aidant, elle occupait pour son interlocutrice la place de la malheureuse jeune femme qui se mourait au château des Bastides.

Un matin, elle prévint son amie qu'elle serait bientôt obligée de la quitter : elle voulait avoir des meubles à elle, un petit nid à deux. Mais leurs bonnes relations n'en resteraient pas là : on se logerait dans un quartier voisin et l'on ne cesserait pas de s'aimer.

Habituée à la vie terriblement usante de la capitale, Rosette redevenait la femme autoritaire d'autrefois, et chaque jour elle entraînait Georges dans des courses folles à travers la ville, se promettant des excursions charmantes au printemps prochain.

Elle choisit elle-même un logement.

L'appartement était situé dans une vieille maison grise de la rue Saint-Honoré, au centre de Paris, à proximité du Palais-Royal. Il avait été habité par une actrice de la « *Comédie-Française*, » madame Targuet, qui venait de convoler en secondes noces avec un journaliste célèbre et s'était réfugiée à Asnières.

On loua tout le premier étage ; de récentes réparations avaient été faites à l'appartement et les plâtres en étaient à peine essuyés. La maison, une grande bicoque à six étages et à cinquante fenêtres de face, la seule de la rue qui fût crépie à blanc, contenait près de deux cents locataires avec sept escaliers différents. Une cour carrée, noire et profonde, donnait accès à un jardin dont les arbres privés de soleil et de lumière étaient impuissants à rajeunir leur branchage poudreux et vieillot. Si Georges avait conseillé à Rosette de se réfugier dans cette sorte de sépulcre blanchi, c'est qu'il savait par un de ses amis que la maison était calme et qu'on ne courait aucun risque d'y être inquiété. Peu importait après tout, le luxe extérieur de l'habitation ; le principal était que l'on se plût chez soi et que l'on fût à proximité des théâtres et des boulevards.

– Notre intérieur, disait Rosette, fera excuser la façade de la maison.

– Ce balcon est charmant, ajoutait Georges en soignant des plantes qui se mouraient dans des vases verts.

En quelques jours, un tapissier habile eut dressé les tentures, posé les tapis et garni la maison de meubles somptueux. Des bronzes, des statuettes, de vieux cuivres, des faïences, s'entassaient peu à peu dans l'appartement, et les marchands d'antiquités de la rue Sainte-Anne et de la rue de Rivoli, heureux d'avoir rencontré des clients princiers, se fouillaient la tête pour découvrir de nouveaux trésors. Et Rosette escomptait d'avance la joie qu'elle éprouverait à l'émerveillement des visiteurs clignant de l'œil devant la mesure blanchie, montant un escalier étroit et restant éblouis devant le merveilleux salon.

Madame de Magnac s'entendait aux vieilleries et, à l'hôtel de la rue Drouot, les commissaires-priseurs se montraient pleins de déférence pour l'élégante visiteuse. Georges s'asseyait auprès d'elle sur le premier banc qui fait face aux tables d'exposition ; et là, un binocle d'écaille à la main, elle examinait avec insouciance les mille objets que la voix des crieurs désignait à l'attention du public. Les juifs eux aussi, en rusés brocanteurs, ne se sentaient pas d'aise à l'apparition de la dame, sachant d'avance qu'en flattant son goût ils parviendraient toujours à lui céder quelque acquisition importante.

– Oh ! si madame avait été là, nous ne nous serions pas permis...

– Une urne antique. une merveille.

– Deux panneaux achetés à une vieille église de Bruges.

– Un brûle-parfum en bronze ciselé. du treizième.

– Une coupe de Corée provenant du pillage du palais d'Eté... La baronne de Rothschild n'a pas la pareille dans son musée.

Les juifs s'inclinaient au passage de Rosette ; et il était rare qu'un refus vint crispier leurs lèvres marchandes.

La chambre à coucher de madame de Magnac était une merveille de goût et d'élégance. Un lit de milieu en chêne sculpté portant aux panneaux de fond les armes de Jacques Cœur avec ses longues colonnes ouvragées et ses baldaquins apparaissait sur un piédestal également en chêne et fouillé dans le style du temps. Les murs étaient tendus de vieilles tapisseries de Beauvais représentant des paons et des oiseaux du paradis dans tout l'éclat

de leur couleur, des arbres avec des feuillages de soie et d'or, des cavaliers montés sur des chevaux blancs, et comme perspective des ruines d'un gris sombre qui ne faisaient que mieux ressortir la vivacité des tons et la finesse de la trame. La cheminée, une trouvaille de Rosette, était formée de hautes colonnes semblables à celles du lit, et le dessus, recouvert d'un velours peluche bleu en harmonie avec la couleur des sièges.

En face de la cheminée, une psyché en marbre de Carrare surmontée d'une Diane chasseresse avec toutes les délicatesses de la main qui relève le peplum qui se fond en plis harmonieux. Sur un socle d'ébène, une pendule d'Allemagne en faïence et deux coupes de Sèvres. Le tapis était d'Aubusson ; et, comme si l'on eût voulu réunir toutes les richesses de l'art ancien et moderne, le plafond disparaissait sous une immense toile d'un grand maître hongrois, Hans Mackart, et des statuettes de Saxe s'étagaient au-dessus de la psyché et se miraient dans les grandes glaces du fond.

Les portières tramées de laine et de soie dissimulaient une salle de bain dont la baignoire en marbre rose se terminait en cou de cygne, pareille à un bateau sans voile. Le parquet était en porcelaine de Limoges.

Rosette venait chaque matin dans ce buen retiro, et elle y oubliait les étés déjà lointains où, fillette sauvage, elle se plongeait dans la rivière de la Croix-du-Jarry.

Mais, au milieu de toutes ces merveilles artistiques, à côté des marbres et des bronzes et des bibelots de toutes sortes, dans le fouillis des faïences et des vieux cuivres, se trouvait un tableau que la comtesse ne pouvait regarder sans une émotion profonde.

C'était une jeune femme assise sur un rocher, les pieds chaussés de lourds sabots, tenant, appuyée sur son sein, une fillette de l'âge d'Andrée. La Cancalaise, fortement bâtie, au teint hâlé, à la jupe-grise serrée aux hanches, interrogeait l'horizon, attendant de voir poindre dans l'aube naissante la voile bénie annonçant le retour de l'époux. C'était bien là la vraie mère, inquiète du sort de son mari le hardi pêcheur : elle avait tout quitté pour être la première au rivage.

La toile était signée de Feyen-Perrin, et l'artiste y avait apporté tout le charme de son art.

Un souffle de mélancolie passait sur le front de la Cancalaise vaillante, et son regard s'animait de ce je ne sais quoi de craintif et de respectueux qui prend le cœur de ceux qui se sentent rêveurs et comme attristés devant la majesté de l'Océan.

La femme, que le souvenir des dangers conjurés rendait toute émue, paraissait défendre sa petite contre des orages imaginaires et supplier l'immensité de ne pas lui prendre son mari.

Et la fille des Bérias sentait son âme se serrer et un frisson courir à travers ses veines : elle ne pouvait détacher ses yeux du tableau, et elle se disait que, de toutes les femmes de ce monde, elle était la seule qui eût abandonné son enfant. A ces moments, elle voulait revenir au village, et puis, tous ses désirs s'envolaient à tire-d'aile. La paysanne avait disparu ; restait seulement la grande dame, honteuse des préjugés de la bourgeoise sentimentale.

Madame de Magnac oubliait tout au milieu de son luxe et de l'agitation fiévreuse de la capitale.

Une jeune modiste de Saint-Cyprien pour laquelle elle avait été bonne autrefois, lui écrivait de temps à autre : elle savait que sa fille était à la Croix-du-Jarry ; que Parent s'était remis au travail ; que la femme de Georges habitait les Bastides, et elle ne désirait pas en apprendre davantage. Ces dames pouvaient critiquer sa conduite. Que lui importaient les accusations et les vengeances ? Elle ne reverrait jamais la ville maudite. Andrée ? Mais elle la prendrait avec elle quand l'enfant serait grande. Parent s'y opposerait, peut-être ? Baste !. Est-ce qu'un homme s'occupe d'une petite fille. On ferait comprendre au notaire la situation ; on emploierait la persuasion, la force, si cela était nécessaire.

Elle se donnait tout entière au plaisir, forçant Georges à renouer d'anciennes connaissances, à l'accompagner au bois, se moquant de la rigueur de la température : elle voulait tout voir, tout connaître. C'était le seul moyen pour elle de se débarrasser de son air bourgeois et surtout de cet accent méridional qui provoquait des sourires railleurs. Et la dame s'observait dans son langage, pinçait les lèvres, brisait sa langue et arrivait à une sorte de grasseyement qui la faisait prendre pour une étrangère.

Une étrangère ? Elle aimait encore mieux faire fi de sa nationalité, passer pour Anglaise, Allemande ou Russe, que d'être considérée comme paysanne de France.

Certain soir, Georges et Rosette se rendirent au théâtre du Palais-Royal pour assister à la représentation d'une pièce en vogue. Désireuse de ne point paraître provinciale, Rosette aurait dû éviter les longues stations devant les vitrines des galeries et les exclamations joyeuses que lui arrachaient encore la vue des parures étincelantes à travers les glaces : elle ne pouvait songer à tout.

Georges, cependant, n'hésitait jamais à satisfaire les caprices de madame de Magnac, et celle-ci remerciait son amant avec effusion :

- Non. non. une autre fois... Il faut garder une poire pour la soif.
- Je t'en supplie, Rosette.
- Puisque tu le veux.

. Le Palais-Royal est la providence des bonnes gens de province. Vers les six heures du soir, on voit circuler d'amples redingotes que surmontent des visages épanouis, de longs propriétaires en grave paletot, des dames enrubannées avec des jeunes filles pleines de pudeur devant l'envolée des toilettes des demoiselles en rupture d'innocence. La galerie Montpensier regorge de curieux, admirateurs passionnés des colliers de diamant, des bracelets d'or, des rubis, des émeraudes, des topazes, des croix d'honneur, des rubans empourprés, des ordres blancs, jaunes, verts, bleus, violets, rouges, qui jettent au soleil du gaz l'éclat de leurs pierres précieuses et de leurs chatoyantes couleurs.

Parfois, de pauvres filles en jupon rose et en chapeau clair quand le temps est sombre et la terre détrempée, s'arrêtent, l'œil fiévreux, cherchant un dîner dans le sourire émerillonné du provincial qui stationne : elles passent, repassent, passent, fuient les agents, dévisagent les hommes et, presque résignées, s'en vont ailleurs pour revenir encore, glacées et flétries, les mains perdues dans un manchon débourré.

La faim presse. De jolies demoiselles attirent l'œil dans les boutiques et sourient aux aimables farceurs, étudiants en goguette, qui font mine de saisir avec leurs mains quelque riche toison d'or que défendent des remparts de glaces.

La galerie Montpensier, c'est là principalement où l'on se donne rendez-vous entre familles avec la promesse d'aller dîner ensemble dans un bon restaurant à la carte. Une vitrine a été désignée, et l'on voit des groupes qui s'impatientent, des fronts qui s'épongent, des mains qui ne quittent pas la poche du portefeuille, pendant que des visages inquiets jettent des regards furtifs de tous les côtés du passage.

– Té, Binanchon.

– Hé ! pauvre !...

– Caminade, té.

– Pauvre vieux !

Ce sont des poignées de mains pleines d'effusion, parfois des embrassades sonores qui attirent des sourires sur les lèvres décloes des filles qui continuent leur éternel voyage. Là, les provinciaux sont chez eux, et ils peuvent gasconner à leur aise : les voûtes de pierre n'ont pas d'oreille.

M. et madame de Magnac, qui, pour ce soir-là, n'étaient plus provinciaux, traversaient rapidement la galerie Montpensier ; une main se posa sur l'épaule de Georges.

– Villemont ?

– Moi-même.

Rosette salua en rougissant l'interlocuteur, qui n'était autre que le comte Berck de Villemont, le député de l'arrondissement de Saint-Cyprien.

– Pardon ! je ne me trompe pas. madame Prosper Parent ?. Madame.

La fille des Bérias rougit plus fort et laissa tomber son bras que retenait celui de Georges.

Villemont, qui était loin de soupçonner l'inquiétude de ses amis, continuait :

– Et ce cher notaire est à Paris ?.

– Oui, monsieur. Il est un peu indisposé ce soir. Il est resté à l'hôtel.

– Et ta femme, on m'a annoncé pour toi un héritier. Annoncé ?. Entendons-nous. A quand ?...

– Oh ! seulement dans quelques mois, en mai ou en juin.

– Tous mes compliments !

Ils causaient tous les trois en marchant, et Rosette, un peu remise de son émotion, reprenait le bras de Loudois avec des velléités de départ mal

contenues.

– Comme cela, Georges, tu ne crois pas que Guernier ait des chances de succès ?... ce mauvais révolutionnaire de Ladouze...

– Non.

– Le pays est chaud là-bas : on vous retourne un homme !...

– On t’aime beaucoup.

– Je fais ce que je peux : mais si j’écoutais mon cher oncle le ministre, je succomberais à la peine. J’y pense : puisque vous êtes tous à Paris, vous seriez bien aimables d’accepter à déjeuner ou à dîner avec moi. M. Parent compris, bien entendu. Ah ! vous savez, au restaurant. Je loge au ministère, et les repas n’y sont pas gais. Voyons, je vous retarde. Vous allez au théâtre. Fixez vous-mêmes le jour.... Tu ne réponds pas, Georges ?. Tu sais cependant combien j’étais heureux d’accepter tes invitations à Saint-Cyprien.

– Villemont, dit tout à coup Georges Loudois en entraînant le député sous l’une des arcades qui font face au jardin. Villemont, es-tu un homme sérieux ?. très sérieux ?.

– Parbleu ! fit le député.

– Eh bien, en deux mots, je vais te dire notre histoire. Mais je te demande ta parole d’honneur.

Rosette se sentait défaillir et elle ne trouva pas une parole pour empêcher son amant de parler.

– J’écoute, reprit Villemont avec le plus grand calme.

– Je ne serai pas long : nous sommes partis nuitamment de Saint-Cyprien. Nous habitons Paris. Nous nous aimons !. Tu as notre secret maintenant.

Berck de Villemont sentit le rouge empourprer son visage. Cette histoire, mais c’était celle de sa femme qu’on venait de lui conter. Il lui sembla qu’à ce moment ses épouvantables colères lui remontaient à la face, et il eut un mauvais sourire en regardant son ami.

– C’est bien, dit-il lentement, je sais ce que vaut un secret. Après tout, j’ai besoin de m’étourdir moi aussi. La vie politique me dégoûte... Vous voulez vous amuser ?... Amusons-nous et que le maulubec me trousse si vous me reniez un jour.

Il en appelait au maistre Rabelais, tant il était furieux des comparaisons qui se mêlaient dans sa tête.

– Villemont, tu es un ami, un véritable ami ; je n’oublierai jamais.

– Allons, la balle est lancée. Je vous invite tous les deux pour jeudi soir. Nous aurons une société charmante. Madame.

– Madame Rosette de Magnac, interrompit Loudois.

– Mais.

– Monsieur et madame de Magnac.

– Je comprends. Très chic.

Ils se séparèrent, et Georges et Rosette firent leur entrée au théâtre du Palais-Royal à la fin du premier acte du *Voyage de M. Perrichon*.

– La drôle de rencontre. On pourra un jour écrire notre voyage, murmura Loudois en s’installant auprès de sa maîtresse.

Pendant toute la représentation, Rosette fut triste. Georges en fit la remarque.

– Que veux-tu, répondit la fille des Bérias, c’est plus fort que moi J’ai eu honte devant cet homme. Tout à l’heure encore, je m’adressais des exhortations ; je me disais : « Ma petite Rosette, ta conduite est mauvaise. Il faut planter là ton amant et aller retrouver ton mari et ta fille.... Si tu priais le bon Dieu ?. » Eh ! bien, je n’ai pas écouté un traître mot de ce que l’on contait sur la scène ; j’ai prié aujourd’hui dans un théâtre, avec piété, avec ferveur, bien que je ne fusse pas à genoux, comme autrefois je priais dans l’église, comme toute la journée d’hier, j’ai prié dans ma chambre. C’est comme si je chantais.... C’est plus fort que moi

XIII

Le comte Berck de Villemont n'avait pas été aussi surpris qu'il le parut de la confidence de Loudois. Il n'était pas, du reste, sans avoir entendu conter maintes histoires à Saint-Cyprien, et il se félicitait grandement de l'occasion qui lui était fournie de renouer ses relations avec la séduisante madame Parent. Lors du dernier conseil de révision, il avait déjà commencé une cour assidue qu'interrompaient à chaque instant les galanteries de Georges Loudois. A Paris, on était bien plus libre qu'à Saint-Cyprien, et comme le sourire de Rosette n'avait rien perdu de sa grâce mystérieuse et que les profondeurs de ses yeux semblaient toujours contenir d'adorables promesses, le député se félicita de la rencontre et se promit d'aller, dès le lendemain, visiter les objets d'art de la rue Saint-Honoré dont madame de Magnac lui avait déjà parlé.

Marié, il l'était à la nièce même d'un ministre, mais séparé à l'amiable, il redevenait le joyeux viveur d'autrefois. Le fait est que les choses s'étaient passées le plus galamment du monde. Le ministre lui-même ignorait les causes de la rupture, et quant à l'enlèvement de sa nièce par un acteur, les ardeurs de la politique l'embrasaient trop vivement pour qu'il eût le temps de s'arrêter aux commérages des journaux. Pour lui, madame de Villemont sympathisait peu d'humeur avec son mari et elle était en traitement à une station hivernale pour revenir au commencement de l'été. Berck n'avait

aucune raison de détromper le ministre et, du reste, il n'était pas sûr lui-même que sa femme, un ange de vertu, eût ainsi foulé aux pieds ses devoirs conjugaux.

Ce qui cependant aurait pu le lui faire supposer, c'était la vie folle qu'il menait depuis son élection, n'apparaissant aux séances du Corps législatif qu'à de rares intervalles, passant ses nuits au jeu et dans les bals publics, traînant un peu dans toutes les boues son titre de comte et son mandat de député.

Reçu à la cour, on le désignait comme le héros des bals des Tuileries, l'organisateur des soupers de Compiègne, l'habile inventeur des divertissements intimes de Napoléon III et de ses familiers.

On citait plusieurs faits à l'honneur du jeune député de Saint-Cyprien. Parmi les dames de la cour, madame de Lesnick, la femme d'un secrétaire de l'ambassade allemande, admirait fort M. de Bismarck, et Berck la tourmentait en la menaçant des hardiesses de ce grand homme qu'elle semblait encourager. Un soir de gaieté, Villemont peignit et découpa la tête de M. de Bismarck très ressemblante, et, la nuit venue, Leurs Majestés et lui entrèrent dans la chambre de la jolie Wurtembergeoise. On mit la tête sur le lit ; un traversin sous les draps pour représenter la bosse formée par un corps humain ; puis l'impératrice Eugénie ajouta au front un mouchoir arrangé comme un bonnet de nuit.

Dans le demi-jour de la chambre, l'illusion était complète. Quand Leurs Majestés se retirèrent du salon, Berck de Villemont et le grand conteur Mérimée, qui assistait à cette scène, retinrent quelque temps madame de Lesnick pour que l'empereur et l'impératrice allassent se poster au fond du corridor ; puis chacun fit mine de disparaître. Madame de Lesnick, dont le mari était en Allemagne, entra dans sa chambre, puis en sortit précipitamment, en criant d'une voix lamentable : « – Il y a un homme dans mon lit. il y a un homme dans mon lit. »

– Oui, murmura une voix qui semblait venir de la chambre. C'est M. de Bismarck qui vous adore.

Berck était un peu ventriloque, et la plaisanterie aurait eu des chances de succès sans les rires affolés de l'impératrice. Mais, les grands amusements

n'avaient lieu qu'au château de Compiègne. Ce fut là que M. de Villemont inventa le jeu appelé *la Serpentine*. Ce jeu consistait en ceci :

Après le souper, et lorsqu'on se trouvait entre familiers au salon des glaces, on apportait de grandes corbeilles remplies de bagues, de colliers, de bracelets et de toutes sortes de pierres précieuses. L'empereur, qui fumait sa cigarette dans un coin, faisait un signe à Villemont. Celui-ci appelait les dames concurrentes, toutes jeunes et jolies, les plaçait sur deux rangs, leur bandait les yeux, et puis, en frappant trois fois dans ses mains, il ordonnait aux femmes de se mettre à genoux et de se traîner en rampant et sans secours des mains jusqu'à la corbeille : arrivées là, après avoir rampé comme des serpents voluptueux sous les miroitements des glaces qui reflétaient leurs contorsions bizarres, les grandes dames avaient le droit de prendre avec leurs dents tout ce que leur bouche pouvait contenir. C'était une sorte de mât de cocagne sur un plan horizontal : on faisait mille plaisanteries aux belles aveugles, et le prince René d'Allemagne s'amusait à croquer les poses, des charmantes concurrentes, sous l'œil complaisant des maris.

Ce n'était pas seulement à ces innombrables facéties que Villemont devait l'affection et l'estime dont il était entouré à la cour impériale.

Il avait, lui aussi, cette pâleur de marbre que Rosette avait mis tant de temps à conquérir. D'une taille élancée et de membres aux attaches délicates, sa chevelure blonde et frisée encadrait son visage et ne faisait que mieux ressortir la blancheur de son teint. Une fine moustache ombrageait ses lèvres un peu pâlies et ses regards langoureusement amoureux lançaient des éclairs quand il parlait à une femme aimée. Sa voix était comme un timbre d'or, et lorsqu'il daignait monter à la tribune du Corps législatif, il rehaussait de la beauté de sa parole les banalités rebattues et vieilles que devant la foule des représentants corrompus, il laissait tomber de sa bouche avec dédain, comme un seigneur jette sa défroque aux laquais.

Parmi tous les députés, c'était lui que l'empire s'enorgueillissait le plus d'avoir conquis. Fils d'un ambassadeur de Charles X, d'aussi vieille noblesse que le roi qui ne régnait plus, il en imposait à son monde et il cravachait, sous son regard de dompteur, la foule de chambellans, faux nobles et faux dévots, qui luttaient de flatteries devant la majesté

couronnée. S'il l'eût désiré, il eût pu prétendre à la main d'une fille d'antique noblesse : il lui avait plu, au contraire de s'allier à la nièce d'un roturier à gros langage, parvenu à force de talent et d'opiniâtreté.

Ces bizarreries de caractère, ces inconséquences inexplicables, ce désir impérieux de tout commander et de tout asservir, faisaient de lui l'un des héros du jour.

Quand il fut question de le faire nommer député, son parent le ministre jeta les yeux sur la carte de France. Il considéra avec attention les départements où l'instruction publique porte encore un deuil déshonorant.

Le candidat avait sa circonscription.

Là-bas, dans les gorges du Limousin et du Périgord, où l'ignorance tenait haut son drapeau, dans ce pays surnommé la « Corse continentale », il arriva, lui, inconnu, par une belle matinée d'automne. La route était poussiéreuse et la calèche soulevait des flots de poussière qui s'abîmaient dans les miroitements du soleil. C'était un dimanche, un mois peut-être avant les élections générales.

Les paysans sortaient de la messe. Le candidat déjeuna à l'hôtel du Chariot d'or et puis, tout simple ment, sans apprêt, il accompagna le maire M. Loudois qui ouvrit toutes grandes les portes de la mairie.

Les paysans n'osaient pas entrer : on les entraîna.

Alors le candidat leur rappela le nom du grand empereur. Dans un magnifique langage, il retraça les bienfaits de l'empire, le calme dont jouissaient les populations. Il sut flatter le patriotisme local en parlant de cette terre aussi chaude que le soleil, des coteaux dorés de Saint-Cyprien qui produisaient un vin aussi généreux que le cœur des habitants de la contrée. On l'acclama. Sa voix pleine de force ou de douceur faisait passer des frissons quand il racontait que lui, descendant d'une race illustre, il s'était rallié à la cause du libéralisme et qu'il soutiendrait l'empereur de toutes ses forces et de toute son âme.

Un seul adversaire politique libéral d'antan pouvait avoir des chances dans la lutte. C'était un avocat des plus médiocres : on lui donna un siège de président d'un tribunal civil. Plus tard, un médecin influent parut briguer la candidature : on le décora, et il consentit à laisser le champ libre.

François Bérias fut l'un des plus enthousiastes à saluer le candidat officiel. Moulineau que l'on nomma officier d'académie devint un agent électoral accompli : l'élection fut enlevée d'emblée, et M. Gavier, le sous-préfet de Saint-Cyprien, obtint une deuxième classe personnelle.

Au surplus, d'un dévouement sans bornes pour ses électeurs, distributeur autorisé de revolvers, de croix d'honneur, de médailles, de photographies des trois membres de la famille impériale, de bustes de Napoléon III, de dons aux loteries, de bureaux de tabac, de perceptions, d'argent même, le comte de Villemont eut bientôt conquis une immense popularité. C'était à lui qu'on devait le classement définitif du chemin de fer de Saint-Cyprien à Pensol, la création d'une recette buraliste au bourg de Rollandé, l'exemption du service militaire de plusieurs jeunes paysans.

Fraternel avec les maris, galant avec les dames, le beau député fut l'idole du pays. On se disputait l'honneur de dételer ses chevaux quand il venait rendre visite au fils Loudois, dont il avait fait son camarade le plus intime. La Société de secours mutuels lui dut sa bannière, et le président de la fanfare était là pour rappeler que le nom du député figurait en tête de la liste des membres honoraires de la Société avec « une cotisation annuelle de cinq cents francs.

– Vous êtes bien heureux, Berck, d'avoir les sympathies de votre arrondissement, disait le ministre. Ah ! ce n'est pas ainsi partout.

— C'est que tous mes collègues sont des ganaches et des grippes-saucisses. Parler et donner, voilà les clefs de toute candidature. Monsieur le ministre, changez-moi de circonscription : je vous promets encore de réussir, mais je ne tiens pas à un département des plus lettrés.

Le grand ministre hochait sa tête déjà vieillesse en passant sa main sur son front assombri, comme s'il présageait l'orage :

– Vous avez raison, Berck... Plût au ciel que la cause impériale comptât beaucoup de défenseurs tels que vous.

Et Berck de Villemont, tout fier des compliments de son oncle, reprenait sa joyeuse vie de garçon pendant que sa femme, une *gretchen* arrachée aux vapeurs du Rhin, se mourait d'amour dans les bras d'un artiste en villégiature.

Le lendemain de l'entrevue du Palais-Royal, le député sonna à l'appartement de la rue Saint-Honoré. Au ministère on lui avait remis une lettre ; et tout en montant l'escalier, il tâtait sa poche pour voir si elle s'y trouvait toujours.

La femme de chambre de Rosette, une jeune soubrette, vint ouvrir.

– Madame de Magnac ?

– Oui, monsieur. Si monsieur veut bien me donner sa carte ?

– Diable ? pensa Villemont. madame Parent fait bien les choses.

– Voici.

La bonne revint aussitôt.

– Si monsieur le comte veut me suivre.

Le député faillit tomber de son haut devant le luxe qui s'étalait devant lui : le salon était bleu et argent ; le plafond, un firmament nuageux avec des anges et des fleurs, un mobibier de prince ; à la cheminée, un garde étincelle en argent massif, des fleurs dans tous les coins ; et au milieu d'une douce lumière, Rosette, souriante dans un peignoir élégant, reposait sur une causeuse, un écran en plumes de colibri à la main.

Il s'inclina profondément et s'excusa de se présenter à une heure aussi peu avancée de la journée.

Elle lui fit un signe.

Il s'assit.

– Phrosine, prévenez M. de Magnac de la visite d'un ami.

Ils hasardèrent quelques mots, et Loudois parut aussitôt.

– Tu travaillais ?

– Oui, je m'occupe un peu d'anthropologie.

– Fichtre !

– Georges devient sérieux, monsieur le comte.

– Tous mes compliments, mon cher ; à vous, madame, mes respectueuses félicitations sur les merveilles de ce salon.

– Trop aimable.

– A propos, je vous apporte une nouvelle du pays.

– Quoi donc ? demanda vivement Rosette, qui sentit se réveiller en elle l'instinct maternel.

– Oh ! rien de grave... une lettre de S.M. Léopold dit Pigé.

– De M. Victor Moulineau ?.

– Qui m’annonce son arrivée à Paris pour les fêtes de Noël. J’ai reçu sa lettre au ministère, ce matin même. Toujours le même type. Il me parle beaucoup de Georges, et il me demande si je l’ai rencontré.

– Il faut changer de quartier, cria madame de Magnac.

– Craignez-vous donc, madame, que je vous trahisse ?

– Non. M. Moulineau est un homme mal élevé que je ne veux pas voir, voilà tout.

– Qu’à cela ne tienne ! dit le député ; je resterai muet comme un brochet de rivière.

Georges réfléchissait, accoudé sur le marbre blanc de la cheminée :

– Je connais Pigé. Il fera les cent coups pour nous rencontrer. Il n’y réussira pas, et il racontera un tas d’infamies sur notre compte. Il vaudrait peut-être mieux l’avoir avec nous. bien que.

Rosette reprit la parole :

– Oui, ce sera plus sage. Nous nous entendrons pour l’empêcher de parler. Vous lui répondrez, monsieur le comte ?

– Ce soir même, madame.

– Une prière ?. dans votre lettre, soyez assez aimable pour ne point lui parler de nous. A son arrivée ici, nous le préviendrons.

– Madame, vous pouvez compter sur ma discrétion.

Rosette avait déjà des teintes de conversation. On causa littérature et beaux-arts, politique même, et le député qui était un des leaders de la cause napoléonienne se laissa aller à son enthousiasme pour le régime qui, tout en maintenant son autorité, abandonnait les us et coutumes d’un autre âge.

Sans doute, les rois, avec leurs quatorze siècles de gloire, avaient légué à la France des souvenirs impérissables ; mais l’empereur était aujourd’hui la seule représentation de l’unité nationale, le véritable élu de la patrie.

Georges écoutait le brillant causeur, et madame de Magnac laissait tomber ces mots avec une grâce adorable :

– Monsieur le député, je vous demande une entrée au Corps législatif lors de votre prochain discours.

– Vous avez ma parole, madame. Berck de Villemont jeta un coup d’œil sur la pendule :

– Oh ! pardon !. bientôt deux heures. Un rendez-vous d'affaires.

Il prit place dans le coupé qui l'attendait à la porte et se fit conduire à la Bourse.

C'était le moment où tout Paris fiévreux se lançait dans la spéculation, où au-dessus de la ville de lumière, il passa comme un nuage qui obscurcit les cerveaux et fit la nuit dans des âmes généreuses. Le désir de tout faire grand avait atteint les plus humbles : ce n'était que fortunes édifiées en quelques jours ou catastrophes décidées en quelques heures.

Dans cette dernière année du second empire, les besoins d'un luxe inouï surchauffaient la spéculation, et la fièvre du million escomptant toutes les nouvelles, tous les prétextes, poussait à une hausse désordonnée les fonds publics et les valeurs de tous genres dont les nombreuses émissions inondaient la cote du marché.

Tout le monde jouait.

La Bourse, immense tuerie, était le champ de bataille de tous. La fin d'un règne semait les joies délirantes et les épouvantements pour faire naître l'oubli ou tout au moins l'indifférence. De toutes parts, des gens laborieux qui s'étaient toujours tenus à l'écart des affaires de Bourse venaient, eux aussi, se mêler au combat.

Ce fut un vertige, un délire. Il fallait soutenir la manière de vivre ; il fallait encore et toujours faire grand.

Le million, le beau million, le million-dieu apparut au-dessus de Paris, superbe, éblouissant, et il s'étendit sur la capitale, pareil à un gigantesque météore.

Ce jour-là, une animation extraordinaire régnait à la Bourse.

Sur les marches passaient et repassaient, la fiche à la main, les porteurs d'ordres et les messagers d'opérations faites pour le compte des clients qu'une fausse honte retenait aux tables intérieures des cafés de la place. Ça et là, des groupes discutant les cours, les recueillant au vol, qui le 3 0/0, qui les chemins, qui les valeurs en banque.

Le long des grilles, une muraille avancée de voitures de maîtres et de fiacres ; tous les cochers, le fouet en main, prêts au départ, car, à toute minute, les maîtres pouvaient descendre pour courir aux renseignements.

Plus d'un petit coupé cachait des demi-mondaines blotties dans le capiton bleu : de temps à autre, elles avançaient leurs charmantes têtes hors du nid, comme des oiseaux qui demandent la becquée : pour aujourd'hui, ces oiseaux du paradis terrestre se contentaient de recevoir les cours et de les noter sur de petits carnets. Leurs messagers, galants chevaliers de la finance, sautaient les marches deux à deux, au risque de se rompre le cou : ils venaient à la queue-leu-leu, la tête nue, toute chaude encore de la frisure des coiffeurs à la mode, le veston serré à la taille, la boutonnière plaquée d'un frais bouquet de violettes. Debout devant les portières dont les glaces se baissaient doucement, ils chuchotaient avec les dames, disaient les cours, promettaient la hausse, toujours la hausse, faisaient entrevoir que leurs adorées seraient bientôt couvertes d'or, et ils remontaient, légers et pimpants, la bouche en cœur, avec des clignements d'yeux pleins de mystère et de fatuité.

Une conversation venait de s'engager entre deux jeunes femmes nonchalamment assises dans une voiture.

– Et Berck qui ne vient pas ?

– Il viendra.

– Hum !. Je suis inquiète. On le dit très toqué d'une petite madame.

– Ah ! oui. la femme de province. Madame de. de. je ne sais plus quoi.

– De Magnac. comtesse de Magnac.

– Eh bien, une provinciale te fait peur ?

– Non. mais.

– Chut. voici.

Berck de Villemont apparut et pressa les deux petites mains qui se tendaient vers lui.

– Comte, vous vous êtes fait attendre.

– Ma chère Léa.

– Une nouvelle passion, sans doute ?

Le député eut un léger haussement d'épaules.

– Tu sais bien que c'est seulement avec toi que je suis sérieux.

– Bien vrai ?.

– La preuve.

– Vite, la prouve, demanda l'amie de Léa.

– Un de ces soirs, si vous êtes bien sages, toi et Alice, je vous présenterai deux amis : un monsieur.

– Et une dame ?

– Tout juste.

– La dame est-elle jolie ?

– Vous verrez.

– A quand la présentation ?

– Je vous préviendrai.

– Très bien. Ce sont des, princes ?

– Pas encore.

– Des millionnaires ?

– Plutôt cela.

– Charmant. charmant.

– Maintenant, mes enfants, je me sauve.

– Au revoir, cher comte. Nous étions revenues pour vous voir et nous partons. Nous ne sommes pas des joueuses, nous, comme toutes ces mijaurées qui prennent des notes dans leurs voitures.

Le petit coupé s'éloigna. Villemont gravit lentement les marches du péristyle en habitué de la maison. Il prit la galerie extérieure de gauche, distribua quelques poignées de main à de vieux amis assis en cercle sur des chaises de paille et qui suivaient sans excitation apparente les mouvements du marché.

Au milieu d'un de ces clans régnait une très bruyante gaieté. On y causait femmes à la mode, littérature, pièces nouvelles, coulisses et racontars de théâtres, facéties impériales, trucs électoraux : on se fût cru à cent lieues de la Bourse.

Le comte émailla de son esprit très parisien la conversation que deux chroniqueurs en vue remplissaient des échos destinés à être jetés en pâture au bon public dans les feuilles du lendemain.

Deux heures sonnaient : le moment de la réponse des primes. Jusqu'ici, le marché restait sans grosse fluctuation et les acheteurs abandonnaient les primes pour courir après le ferme. Le député savait de bonne source que la hausse serait fortement accentuée en clôture et se continuerait aux Bourses suivantes.

En effet, le plébiscite décidé pour le mois de mai suivant était escompté à l'avance, les renseignements confidentiels fournis par les préfets au ministère de l'intérieur ne laissant désormais aucun doute sur le succès pressenti.

Il fallait acheter immédiatement pour ne pas être débordé par le mouvement une fois commencé.

Le député périgourdin n'était pas un joueur dans toute l'acception du mot. Mais il appartenait à son temps, et le démon de l'agio le saisissait parfois : bonne manière de grossir son argent de poche et de parer aux dépenses considérables occasionnées par ses maîtresses et ses marchands de chevaux, avec lesquels il troquait, trois ou quatre fois l'an, son écurie.

Toujours insouciant, bien ganté, la lèvre riante, il arriva dans l'intérieur de la Bourse et parvint à coup de coude à se frayer un passage jusqu'au marché à côté de la corbeille. Tout aussitôt, un jeune teneur de carnet vint à lui, et après le petit salut d'usage très réservé, se mit à sa disposition. Le comte donna ses ordres d'achats et reçut sa fiche d'opération avec une froide indifférence.

Il était temps. Tout à coup, une immense clameur se fit entendre, et une animation voisine de l'affolement donna à cette foule déjà houleuse une physionomie d'agités qui se révoltent contre la camisole de force.

Le comte connaissait trop cette course furieuse, ce déchaînement de cris et de gestes pour s'émouvoir de la danse macabre des manieurs d'argent : il resta contre sa colonne, impassible et muet.

A un moment, la cohue sembla s'abîmer du côté de la corbeille.

– J'ai.

– Je prends.,

Ces deux mots se croisaient, s'entrecroisaient, aigus, sonores, stridents.

– Dont 10... dont 25... dont 50...

Les demandes et les réponses partaient au signal des mains levées.

La lutte était dans tout son acharnement.

Et quelle lutte !... Les masques jusqu'ici paisibles s'éclairaient de lueurs subites, les fronts ruisselaient, les bras se tendaient dans l'air chaud et poussiéreux, pleins de fièvre, irrités, balançant des fiches qu'ils lançaient à toute volée.

– 25... 50... 100... 200...

– Envoyés. envoyés, redisaient les voûtes.

Une buée noirâtre dégagée de toutes ces poitrines d'hommes s'appesantissait sur cette masse vivante, agitée, pour assombrir encore le jour qui se faisait terne.

Tout près de Villemont, adossé, lui aussi, à une colonne se tenait un vieillard qui suivait la bataille de son poste d'observation : une barbe entière grissonnante, des lunettes à branches d'or, une longue redingote boutonnée jusqu'au menton. C'était le représentant du plus grand baron de la finance. Lui aussi, il *savait le coup* et il achetait des paquets de rente. Bien souvent, sa figure s'éclairait sous un petit rire sec et nerveux qu'il réprimait aussitôt pour répondre aux questions de ses voisins : la plupart de ceux-ci étaient des agents de change démissionnaires que l'écho de la Bourse rappelait chaque jour et que l'impénitence finale clouait encore sur les dalles, spéculateurs pour leur compte, après avoir été d'heureux intermédiaires.

Le bruit grandit encore, étourdissant, jusqu'au moment où la cloche donnant le signal de la clôture retentit sous la poignée vigoureuse d'un huissier.

Berck de Villemont quitta la Bourse et le murmure étouffé des clameurs chantant victoires et fronts radieux ou gémissant sous les défaites, le poursuivit jusque dans son coupé, dont le valet de pied venait de refermer la portière.

– Chez moi, soupira-t-il un peu las et en respirant bien fort pour chasser les épaisses exhalaisons de la grande cité industrielle.

Et le député au front pâle, coureur de cabotines, tripoteurs d'élections, se sentit heureux et fier de n'avoir pas semé sur le marché certaines nouvelles que son crédit eût affirmées. Un mot de lui pouvait suffire à jeter l'effroi au milieu de la spéculation : la maladie de l'empereur, une velléité de guerre nouvelle, par exemple. Le comte voulait bien jouer, mais pas de cette manière. Dans sa vie scandaleuse, il restait l'âme haute et il se sentait plein de mépris pour les familiers des Tuileries qui inventaient à plaisir des histoires mensongères. Aussi, à la cour, on ne le trouvait pas « très fort », et

l'une de ses foudroyantes réponses était restée comme un stigmate sur le front d'un grand financier :

– Monsieur le sénateur, je ne puis serrer la main d'un homme que je ferais arrêter ce soir si j'étais le chef de la sûreté.

Depuis le départ de sa femme, M. Parent n'était plus le même homme. Le colosse s'était courbé. Le soir, devant sa fille, il prenait plaisir à couper de bouchons qu'il noircissait au feu de la lampe, former des bonshommes avec des mies de pain, faire des cocottes avec des carrés de papier, à dessiner des verres, de mignonnes bouteilles, toutes choses que l'enfant accueillait avec de gros rires et qu'il accomplissait, lui, avec une attention malade.

Prosper faisait aussi la maman.

– Tu es mon papa et ma maman, disait Andrée tous les deux, n'est-ce pas ?

– Oui. oui.

Il articulait les deux mots en mettant longtemps bien longtemps : la parole se glaçait sur ses lèvres et il avait froid au cœur.

– Il faut bien que je remplace la mère, pensait-il, l'âme brisée.

Et sur les ordres de la petite, le vieil enfant riait, faisait des grimaces, chantait même, sauf à trembler de peur lorsqu'il s'approchait de la glace du salon et que ses yeux démesurément ouverts et que sa bouche contournée lui criaient, tous les deux ensemble, que sa raison s'envolait à tire-d'aile.

La maman qui abandonne la maison, c'est comme qui dirait la nuit succédant au jour : tout est changé. On est triste à tout jamais.

Elle, morte ou absente, ou rencontre par-ci, parlà, quelque chose de son écriture, une broderie commencée, des laines de couleur dans une corbeille, un métier à tapisserie, un bijou démodé, des gants, un voile. On voit sans regarder la petite chaise bleue, son charmant ouvrage.

C'est elle, la maman, qui donnait ses ordres pour le couvert, qui disposait la chevelure de sa petite fille, qui présidait à toutes les joies de la famille. Quand elle était malade, c'est là, dans le grand fauteuil, qu'elle se reposait après le repas du soir : on marchait bien doucement, de crainte de l'éveiller. Elle paraissait si douce et si belle dans son sommeil de madone....

Quand le père et la fille s'étaient bien amusés ensemble, que des dessins multiples emplissaient les feuilles éparses sur la table, que les bonshommes en mie de pain et les cocottes en papier ne savaient plus où se placer, l'enfant un peu lasse s'endormait doucement, en attendant que la vieille Marguerite vînt la prendre.

Prosper se dressait brusquement : il voyait son bonheur anéanti, sa vie déserte pour toujours ; il pensait que ce recueillement de la demeure maudite était un châtement immérité : il aurait voulu que l'on fît du bruit pour permettre à ceux qui se souvenaient d'oublier. Il se promenait fiévreusement dans le salon, s'arrêtant de temps à autre, l'œil irrité, les bras tendus en avant comme pour saisir au passage un objet qui disparaissait toujours et qu'il croyait broyer entre ses mains puissantes : et alors il lui semblait que Dieu avait pitié de lui en le privant de sa raison. A ces heures de souffrance, l'homme écrasé sous le poids de ses angoisses prêtait l'oreille à une voix mystérieuse qui traversait ce désolant silence et disait :

« M^e PARENT, ET TOI FILLETTE, VOUS POUVEZ MENER
GRAND TAPAGE : LA MAMAN EST PARTIE, LA MAISON
EST MORTE !. »

Les fournisseurs de la ville étaient venus en grand nombre apporter leurs notes, Rosette avait souscrit des valeurs, et Prosper se trouvait dans l'impossibilité de les payer : on eut pitié de lui et les créanciers, d'un commun accord, consentirent à des renouvellements qu'il ferait en son nom personnel.

– J'ai été trop faible, voilà tout. J'aurais dû mieux surveiller.

– A votre place, disait Clapier, je ne payerais pas. C'est la ruine, monsieur Prosper.

– J'aime cent fois mieux être ruiné que déshonoré, reprenait le notaire avec un grand calme.

Tout d'abord, on avait conseillé à Parent de quitter Saint-Cyprien et d'acheter une autre étude dans le département. Ceci était impossible.

L'étude sombrait : il fallait, au contraire, gagner du temps et essayer de dissiper l'orage qui s'amoncelait.

Les Bérias, eux, restaient à la Croix-du-Jarry, ne voyant presque personne, et les commérages allaient leur train. Pierre le maréchal-ferrant n'épargnait pas les railleries, et devant les paysans rassemblés qui venaient faire ferrer leurs bœufs et tailler leurs outils, le frère de François, les bras nus, à la clarté de la forge, pendant que les étincelles volaient dans l'air et que les marteaux sonnaient fort, dominait tout... ce bruit de sa voix robuste, et il criait que le jour était proche où les voisins de la Maison Blanche mourraient comme des chiens sur la paille des étables.

– Dame ! ce n'était que justice. Des paysans qui avaient voulu faire les fiers en donnant leur fille à un monsieur. Eux, les Grand-Pierre, ils s'étaient contentés de leur sort : leur fille la Catissou avait épousé le meunier, et les jeunes mariés faisaient des enfants et amassaient des gros sous, pendant que la Rosette courait la *pretontaine* dans la grande ville.

Et les paysans qui n'avaient pas oublié les injures de la noce, l'éclaboussement des voitures, les airs de reine de la mariée, riaient de tout ce mal prévu.

– Ah ! disait-on, l'argent gagné à la petite semaine par ce coquin de François ne lui profite pas.

Déjà les terres de la Rouclée avaient été vendues à Philippe le tanneur et les vignes de la Fontaine-du-Prince étaient devenues la propriété du vieux marquis de Jamaye. Il ne restait aux Bérias que les deux métairies du versant gauche de la route départementale que tenaient les hypothèques des créanciers.

Bérias pensait, le front bas, travaillant encore, et c'est à peine s'il trouvait quelques mains à serrer, le dimanche, à la grand'messe.

La petite Andrée venait souvent à la Croix-du-Jarry ; quant à Prosper, il ne sortait jamais de son étude.

– Oui, disait Bérias, c'est notre sot orgueil qui a occasionné notre ruine. M. Faure a fait là un joli coup !... Il pourra aller ailleurs maintenant pour tromper les badauds avec ses belles phrases.

La mère Jeanneton recevait des nouvelles de sa fille par Lucette, la modiste de Saint-Cyprien, mais elle n'avait jamais pu obtenir l'adresse de

Paris.

– Tu me diras l'adresse quand ma fille sera morte, n'est-ce pas ? murmurait Jeanneton avec un geste de colère. 1

– Madame Bérias, ne vous fâchez pas. Je suis dévouée corps et âme à madame Parent ; je sais qu'elle n'a pas bien agi en quittant M. Prosper ; mais ces choses-là ne me regardent pas. Dites-moi ce que vous avez à lui mander. je le ferai en conscience. Mais vous n'aurez point l'adresse. Je sais garder un secret, moi.

La pauvre femme n'insistait plus ; son mari et son gendre ignoraient qu'elle reçût des nouvelles ; un mot pouvait tout compromettre ; ce mot, elle ne le disait pas. Mieux était de souffrir seule et d'aller pleurer, le soir, devant les crèches en donnant à manger aux bœufs. Aussi, quand Lucette venait lire une lettre, elle l'entraînait mystérieusement dans quelque coin de la grange, et là, tandis que les gros roux levaient en l'air leurs naseaux fumants et leurs énormes yeux de bêtes qui la voyaient sept fois plus grande qu'elle ne l'était réellement, Jeanneton se faisait répéter mot pour mot les lignes tracées par Rosette. Celle-ci affirmait qu'elle vivait heureuse avec Georges Loudois et que si sa mère avait besoin de quelque chose elle n'avait qu'à le dire.

– De l'argent ainsi gagné !. Jamais !

Et avec cette attitude bien calme – sorte de somnolence apparente – qu'elle avait pris dans la fréquentation des animaux de la ferme, elle écoutait encore tout immobile, heureuse de savoir que sa fille n'était pas malade et se disant qu'il ne fallait pas renoncer à l'espoir.

Ces jours-là, Bérias trouvait sa femme plus gaie qu'à l'ordinaire. Il n'y comprenait rien, lui : le mois de décembre était terrible ; les semences étaient en retard, et les champs inondés par les pluies avaient besoin de nouvelles fumures.

– Que veux-tu, notre homme ?... Quand nous nous jetterions la tête contre les murs, cela ne changerait rien. Espérons encore ; peut-être un jour la petite Andrée reverra sa mère.

– Si jamais elle revient ici, je lui casse ma pioche sur la tête.

– Oh !... tais-toi. Le bon Dieu dit de pardonner.

– Le bon Dieu !... Qu’il se mêle de ce qui le regarde, le bon Dieu. Avec cela, il court un tas de bruit sur notre gendre. On l’accuse de détournements.

– Peux-tu croire cela de notre Prosper ?.

– Tout ce que tu voudras, continuait le bonhomme en hochant la tête. ça n’empêche pas qu’en traversant le chemin des Halliers j’ai entendu Finou, le gendre a Mathaly qui pérorait tout le long... Là... j’ai mauvaise idée...

– François, tu vois bien que Parent est honnête. Quand on lui a apporté les notes de Rosette, il atout payé de sa poche.

– Pardieu !. Nous aurions dû chanter encore, peut-être. Et avec quoi aurions-nous fait face ?. S’il avait mieux surveillé sa femme.

– Il y a un peu de notre faute aussi. Tu la voulais si bien mise le dimanche, notre Rosette. Cela lui a monté la tête. Elle s’est cru plus riche qu’elle ne l’était réellement... Enfin... nous avons été si heureux. hélas !

– Ah ! bon, voilà que tu vas te mettre à pleurer maintenant. 1

Et le vieux tout cassé se levait pour embrasser sa femme.

Et c’était ainsi chaque soir, à la veillée, dans la grande cuisine où les voisins ne se réunissaient plus. Jeanneton filait sa quenouille ; Bérias fabriquait des balais et des paniers que l’on vendait au marché ; et si parfois quelque voisin attardé se haussait sur le chambranle de la porte vitrée, il pouvait apercevoir deux êtres couturés et vieillots, aux yeux vides, à la bouche abêtie, aux mains encroûtées et ridées par les rudesses de la pioche et la poussière des granges, qui passaient leur veillée sans force et sans courage, sans espoir et sans désir, pareils à des personnages de cire qu’un mouvement automatique ferait mouvoir de temps à autre.

Pendant ce temps de deuil et de souffrance pour la famille Bérias, Rosette, un peu lasse du plaisir, sentit se réveiller en elle ses ardeurs religieuses. Elle se rendit tous les matins à Saint-Roch, y entendit la messe et coudoya sans les connaître des actrices dévotes et des dames de la haute finance.

Madame de Magnac restait sur sa chaise, les mains sur son front et comme plongée dans une sorte de méditation douloureuse. Elle se revoyait à la Croix, écoutant chanter les rossignols, enivrée de soleil et de verdure, cueillant des marguerites, buvant du lait, joyeuse enfin. Il lui semblait que, là encore, le Dieu de miséricorde lui pardonnait son amour fatal. Sa pensée

la reportait au jardin de Saint-Cyprien, au Mois de Marie où la Vierge de plâtre était au milieu des mousses fanées et des fleurs flétries. Ah ! là, du moins, elle était sortie victorieuse de la lutte, et il avait suffi d'un regard de Prosper pour chasser son mauvais rêve. Et maintenant, rien. plus rien.

Allons, le sort en était jeté. Les douces voix qui naguère chantaient à son oreille s'étaient exilées pour toujours. Plus d'espoir : au lieu de se plaindre il fallait rire ; au lieu de prier, il fallait maudire.

Elle n'était pas coupable pourtant, et elle s'était souvent demandé si elle avait bien conscience de ses actes et si elle n'agissait pas sous l'impulsion d'une force invisible. Peut-être. Il lui revenait à l'esprit ce que les vieilles femmes avaient laissé comprendre quand elle était petite et que, sans raison et avec un rire de folle, elle avait jeté de l'étain brûlant dans la gueule d'un malheureux chien endormi. Ah ! oui.. la fillette était innocente, mais la dame d'aujourd'hui, celle qui faisait qu'un homme de bien était désespéré, celle qui avait abandonné sa fille. Oh ! celle-ci, la Grande-Bourse qui s'amusait avec un amant, celle-ci était indigne de pardon.

Alors, pourquoi prier ?.

Son cerveau obscurci et sa conscience troublée furent impuissants à faire la lumière, et elle se jeta de nouveau dans la vie, en se moquant de ses alarmes et de ses terreurs.

XIV

Le quartier des écoles se préparait à fêter joyeusement le réveillon de Noël. Du boulevard Saint-Germain qu'on commençait à percer à la rue Cardinal-Lemoine, la foule s'avavançait énorme, et quelques voitures aux lanternes vertes se suivaient à la queue leu-leu traînées par des chevaux qui glissaient sur le pavé glacé : des chansons joyeuses emplissaient l'air.

Des jeunes gens vêtus de longs pardessus donnaient le bras aux femmes encapuchonnées, et tous rentraient frileux dans les boutiques des charcutières rayonnantes.

Il faisait froid, mais le temps était haut et clair. Des grappes de femmes se penchaient aux balcons des maisons grises, la joue rose, la lèvre souriante, le nez au vent, le chignon un peu de travers et les yeux pleins de douces flammes. C'était entre voisins, des appels successifs ; on s'interpellait sur les menus des soupers, et d'étage en étage et de fenêtre en fenêtre, pour ce soir-là, on vivait en famille :

– Amélie, Amélie. un pâté de foie, une langouste.

– Hector... un pomard... eh ! eh !...

Un enfant passa vêtu de haillons. Il regarda en sifflant les belles dames :

– Mignon, veux-tu deux sous ?

– Hé !. va donc.

Et le gamin continua à siffler.

Tout près des grilles du square Monge se tenaient grelottantes et toutes ridées des femmes en cheveux qui demandaient l'aumône avec des larmes dans la voix. Elles aussi elles avaient été pimpantes et réjouies ; elles avaient eu leur part de jeunesse, et puis tout à coup quelque événement imprévu était tombé dans leur vie, et elles s'étaient en allées du plaisir, retrouvant à l'heure présente, dans le son des cloches, dans l'envolée des toilettes et dans les rires sonores, le souvenir des joies perdues.

Un groupe passa : trois femmes, trois hommes, une partie plus que carrée. L'une des femmes s'arrêta et donna quelques pièces de monnaie aux mains qui se tendaient encore fines et blanches, comme pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage du bonheur anéanti.

– Bien, ma Rosette, fit un grand jeune homme blond, à la physionomie douce et distinguée.

– Nous avons visité le quartier, mesdames ; si vous voulez bien, nous allons entrer à l'« hôtel des Trois-Reines », d'autant plus que Léa et Alice ne doivent pas avoir chaud dans leur costume.

Deux voix répondirent en même temps au comte de Villemont ;

– Non, non. mon petit Berck, nous n'avons pas froid. Nos manteaux de fourrure nous préservent, et puis, c'est original. Si nous déboutonnions nos pardessus, tous les gamins nous suivraient.

On arrivait sur le boulevard Saint-Germain et l'on pénétrait dans un bel hôtel situé à l'angle de la rue Monge.

– L'« hôtel des Trois-Reines... » enfin !... cria M. Victor Moulineau, de Saint-Cyprien.

– Oh ! j'ai peur, murmurait Rosette, et avec des mouvements de chatte endolorie, elle se pendait au bras de Georges Loudois.

Dès qu'on eut pris place dans le salon où le souper était servi, Moulineau se laissa choir sur un fauteuil :

– Quelle drôle d'idée, bon Dieu ! de venir au quartier latin faire le réveillon de Noël !. Nous étions si bien de l'autre côté de l'eau. On a tenu bon : pas de voitures. promenade à pied en compagnie de charmantes jeunes filles en costume de théâtre. Une exploration de sauvages. Saperlotte !... mes jambes entrent dans mon ventre.

Et pendant que les femmes quittaient leurs manteaux et les abandonnaient aux soins d'un garçon, Moulineau se tenait debout devant l'armoire à glace, excitant les rires de la compagnie par ces paroles qu'il débitait si souvent à Saint-Cyprien :

« 0 nature, deux pouces de plus, et ton œuvre était complète. »

Le repas commença.

Sur la table brillaient les gélatines aux couleurs d'ambre clair, des pâtés aux croûtes dorées, et posées sur des réchauds d'argent, des cailles rôties et des bouchées à la reine. Au milieu des plats, deux bécasses étalaient leurs plumes et leurs yeux de jais : sous le miroitement des cristaux, le Champagne grelottait dans sa mince robe de verre.

– Diable ! pour le quartier, mon cher Georges, tu fais bien les choses, murmura le député.

Les bouteilles avaient fait sonner leurs glouglous, et déjà Moulineau redevenu poète chantait ses improvisations :

Quand de bonne heure, je suis gris,
Je vois perles et rubis
Étinceler au fond du verre,
Étinceler au fond du ve-er-er-ere.

Les rasades faisaient fuir les rasades, et le président, avant de vider son verre, adressait à la liqueur une exhortation affectueuse :

« 0 vin, entre dans le ventre de ton sauveur ; ne » lui fais pas plus de mal qu'il ne t'en veut ; range-toi » bien, parce qu'il y aura foule. »

Et Moulineau buvait, buvait toujours.

Madame de Magnac était lassée de tout, des théâtres, des soirées, des courses, des églises : il lui fallait du nouveau. Elle supplia Georges de l'initier à la vie d'étudiant qu'il avait menée autrefois ; on inviterait à souper des actrices des « *Bouffes*, » des amies de Villemont qui viendraient en costume de théâtre.

– Convenu, avait dit Georges.

Et la femme du notaire eut ses vœux exaucés au delà de toute mesure.

Mesdemoiselles Alice Laporte et Léa tout court, figurantes des « Bouffes-Parisiens » avaient été heureuses de profiter de l'invitation de Berck de Villemont.

Alice, avec son nez mince et ses narines roses, sa bouche rouge comme une fleur de cactus, n'avait nul souci des baisers du carmin, la nature s'étant plu à la doter de cet incarnat que les pêches et les jeunes filles portent à leurs joues bien fraîches. Son costume : un pantalon de satin blanc à oandes d'or qui laissait apparaître des bas bien tirés sous des brodequins roses boutonnant haut ; une vareuse bleu-de-ciel avec des agrafes de vieil argent et une toque de velours d'où s'échappaient des cheveux tombant sur les épaules et parsemés d'une poudre blonde et lumineuse comme si des colibris en volant y eussent éparpillé leurs plumes.

– Jolie comme un cœur, disait Villemont sans prendre garde aux regards irrités de sa maîtresse, qui, drapée dans un immense peplum de velours cerise à cordelière d'or, prenait des poses plastiques sous son large chapeau tyrolien.

Rosette examinait les actrices avec une curieuse attention, s'entretenait avec elles des moindres détails des coulisses et, échauffée par la conversation, vidait sans y songer, sa coupe de Champagne, elle qui, autrefois, ne buvait que de l'eau rougie. A un moment, il lui sembla que tout tournait dans la chambre : elle oubliait le passé, riait avec éclat et prenait plaisir à faire arranger sa coiffure par ses nouvelles amies.

– Eh bien, ma chère, disait Georges, tu n'as rien à regretter de la vie banale de Saint-Cyprien ?

– Oh ! non. Je suis gaie. très gaie. C'est une soirée bien amusante.

– Nous en aurons d'autres.

Berck de Villemont, assis entre Léa et Alice, discutait avec Moulineau sur la manière d'acclimater à l'asphalte des boulevards les bourgeois de tous les pays. On continuait à causer et à boire quand Moulineau, chancelant, se leva de son siège, la figure enluminée, la serviette nouée autour du cou :

– On est mieux ici qu'à Saint-Cyprien, mame Parent.

– Que dit-il ? murmura Alice.

– Rien, répondit doucement Rosette. Il est gris.

Moulineau eut un haussement d'épaules, et il laissa échapper quelques paroles qui se perdirent dans le murmure des voix.

Les femmes écoutaient.

– ... Mame Parent... vous rappelez-vous notre réveillon, l'an dernier !. C'était drôle de voir toutes ces têtes.... Il y avait le père Bérias, la mère Jeanneton.

– As-tu fini, Pigé ? cria Georges rouge de colère.

– Ça t'ennuie que je continue, mon petit Georges ?. Fallait pas m'inviter. Quand je suis gris, faut que je cause. Il y avait le père Bérias, la mère Bé-é-é-rias... Puis, des boudins... des saucisses de chez Galluret... Un roublard, M. Faure... le grand chef de la bande noire du Périgord. M. Cournet, le juge de paix qui avait chanté le Noël à la messe de minuit. Madame Loudois, la mère de monsieur que voici. Faut-il dire ?... M^e Papa. Pa. Parent. le mari de madame que voilà...

Loudois eut un geste de pitié :

– Mesdames, ne croyez pas un mot de ce que ce animal-là va vous dire. il est fou. fou à lier.

Madame de Magnac saisit le bras de Moulineau.

– Au nom du ciel. monsieur Victor.

– Tais-toi, Rosette, ou je dis tout. J'ai pas d secrets, moi. entre amis. A notre réveillon, il avait aussi un petit Noël... mais pas comme celui qui se ballade dans les fraises depuis que je l'ai décroche du nougat. Ce petit Noël, on voulait l'envoyer cou cher. Il ne voulait pas faire dodo. C'était... je fa pas de mystère, moi...c'était Andrée. un chérubin... la fille à mame Parent... Un ange qui regardait la lune.

Et Moulineau chantait à pleine voix :

As-tu vu la lune,
Mon gas ?
As-tu vu la lune ?.

Madame Rosette, la femme d'un notaire de pro vince, une mariée pour de bon... une bourgeois pour de vrai... Alice et Léa auxquelles on avait déjà conté cette histoire, croyaient à une mystification Ce fut un tourbillon de questions, de quiproquos, d vérités et de mensonges dans lesquels madame d Magnac visiblement émue perdit l'esprit.

Le président de la fanfare, enhardi par les étonne ments que ses indiscretions provoquaient chez Alice et Léa, continuait à parler, s'arrêtant de temps à autre et coupant ses racontars par son monotone refrain

As-tu vu la lune,
Mon gas ?
As-tu vu la lune ?.

Le comte de Villemont interrompit brutalement le conteur en lui secouant la tête :

- Mesdames, une idée !
- Une idée chez les Villemont ?. Étrange. étrange !. reprit Moulineau.
- Assez, bavard. ou tu me forceras à mettre un peu de plomb dans ta cervelle trop légère.

Le président de la fanfare se tint coi et le comte reprit :

- Si Georges n’y trouve pas à redire, je proposerai à madame Rosette d’essayer le travesti d’Alice. dans le cabinet de toilette, bien entendu. Ce serait la meilleure occasion pour elle de se préparer au grand bal paré et masqué de notre ami Santa-Molès.

Rosette regarda Georges :

- Tu es bien libre, chérie.

Et Loudois pensa : « Elle va être gentille à croquer. »

On congédia le garçon de service en lui intimant l’ordre de revenir seulement quand on sonnerait.

Les trois femmes sortirent en riant. On entendit des rires étouffés, des froufrous de linge, des embrassades sonores, et, quelques minutes plus tard, madame de Magnac apparut dans le costume d’Alice.

Elle était jolie, la femme du notaire. Elle se campait fièrement devant la glace, redressait sa toque noire, faisait claquer le talon, revenait s’asseoir sur la causeuse, se dandinant dans son pantalon de satin à bandes dorées avec de chastes hésitations et des mouvements pleins de grâce.

Rosette était un peu plus grande que mademoiselle Alice, et l’on apercevait sous le pantalon brodé les grands bas roses qui dessinaient des jambes merveilleuses, minces à l’attache et graduellement arrondies. Sous la tunique bleue à boutons d’argent, la gorge blanche tressautait, entraînant des mouvements de gaze et de dentelles.

- Comme elle est coquette ! disait Alice, qui avait endossé la robe noire de madame de Magnac et se donnait des airs de notairesse.

– Eh bien, vive Rosette ! cria Léa. Avant deux mois, notre amie fera damner les plus jolies femmes de Paris.

– Vive Rosette !...

Moulineau s’avança près de la dame.

– Fichtre. Tu es jolie, mame Parent. Canaille de Georges. Il faut m’embrasser. Il faut baiser petit père. Tu es parisienne, maintenant.

Il tendait sa joue émerillonnée. Rosette était confuse et n’osait repousser les galanteries de son compatriote.

Alice intervint et s’adressant bravement à Moulineau :

– Ah ! non, tu es trop laid, mon gros. Ce n’est pas une raison parce que l’on est parisienne pour embrasser tout le monde.

– Voyons, Moulineau, ne faites pas votre idiot, dit le député.

– Rosette ?...

– Non.

– Rosette ? ma Rosette ?...

– Non. non. non.

On continua à rire et à boire jusqu’au jour.

Le président de la fanfare ne se tint pas pour battu. En venant à Paris il n’avait eu qu’une idée, qu’un but : être l’amant de Rosette. Lui, le vieux sceptique dont toutes les femmes raffolaient et qui, à l’entendre parler, se moquait de toutes les femmes, il s’était senti tout drôle à la nouvelle du départ de madame Parent et de Georges Loudois. Dans sa fatuité, il n’aurait jamais osé supposer que la belle madame Parent, qui avait dédaigné ses hommages, se donnât à un autre que lui. Absente, il l’avait retrouvée tout entière dans ses rêves de fou : il se plaisait à penser qu’une femme qui a un amant ne s’arrête jamais là.

Cette nuit de Noël passée en orgie était, selon lui, un indice certain des dispositions galantes de madame de Magnac, et il ne désespérait pas d’arriver à une prompt solution.

L’occasion était trouvée. La fille des Bérias serait heureuse de s’entretenir avec lui des nouvelles du pays, de savoir ce qui se passait dans ce Saint-Cyprien où les dames disaient tant de vilaines choses sur le compte de la fugitive : il se ferait au besoin le défenseur de la femme adultère avec cette ardeur que son imagination de poète saurait lui inspirer.

Aussi, dès le lendemain de la Noël, Moulineau, qui venait d'acheter un vêtement neuf et des bottines vernies, se présenta à l'appartement de la rue Saint-Honoré. Georges était sorti avec Villemont, et madame de Magnac reçut très cordialement le visiteur. Victor Moulineau s'était assis sur le pouf de velours bleu qu'on lui avait désigné : son premier acte fut de porter à ses lèvres les mains de Rosette qui se blottissait dans son canapé.

– Monsieur Victor. monsieur Victor.

Moulineau lâcha prise ; et, tout en causant, madame de Magnac s'éloigna un peu du visiteur.

– La drôle de soirée, n'est-ce pas ? . Nous avons bien ri. Ces dames étaient charmantes. Est-ce que vous aimez les actrices ?

Il lui saisit de nouveau la main ; elle se dégagea :

– Comme vous êtes belle !

La dame eut un rire qui ne troubla pas le président de la fanfare de Saint-Cyprien :

– Monsieur Moulineau.

Il n'y a pas ici de monsieur. Il y a un homme qui vous adore.

– Je vous en prie, monsieur, dit Rosette en se redressant. Je ne suis pas habituée. Allons, j'ai tort. Vous-voulez plaisanter, comme vous le faisiez à Saint-Cyprien. Savez-vous, ce n'est pas gentil à vous de me faire des frayeurs pareilles ?

– Je vous aime.

– Encore ?

– Oui, encore. toujours.

– Je vous en supplie, monsieur.

– Ma Rosette.

– Assez. ou j'appelle, dit Rosette d'une voix stridente.

– Allons, la belle, pas de manières. C'était bon autrefois quand tu étais madame Parent. Aujourd'hui...

– Aujourd'hui.

– Tu m'appartiens.

– Vous appartenir à vous ?... Moi...?.

– Oui, tu m'appartiens. Et pourquoi pas ?.

– Est-ce que je ne suis pas un homme comme les autres ? autrement bâti que ton Loudois. Ecoute : là-bas, je t’ai adorée, je n’osais pas. C’est pour toi, pour toi seule que j’ai accompli ce voyage. Un baiser, Rosette ?.

– Vous me faites horreur.

– Je te fais horreur ?. Moi, le fils de M. Lucien Moulineau, je fais horreur à la fille des Bérias ?. à la Grande-Bourse ?.

– Insolent !. assez.

– Non, pas assez. Tu ne veux pas de moi. Je puis bien te dire tes vérités. Tu peux sonner ; je parlerai devant tes domestiques. Infâme, qui laisses ta fille comme un colis oublié. mauvaise mère. drôlesse qui mourras pourrie comme une chienne sur un fumier.

– Vous êtes un lâche et un imbécile. Tenez, vous me dégoûtez.

– Ah !. je te dégoûte. je te fais horreur. bientôt je te trouverai crevant de faim sur les boulevards. drôlesse, va.

– Moulineau était en nage, et Rosette qui s’était levée de son siège, le regardait fixement :

– Oui, je serai à tout le monde, s’il le faut. A vous jamais.

– Tu verras, bel astre.

– Oh ! je suis sans crainte sur vos emportements. Vous pouvez dire à Saint-Cyprien que je suis une femme perdue, une fille de joie, mais vous ne vous vanterez pas de m’avoir possédée, monsieur Moulineau.

– Alors, c’est ton dernier mot ?

– Oui.

– Eh bien, gare la bombe !

– Je vous méprise.

– Tu fais la fière... Tu fais ta bégueule Attends, ma belle, attends.

L’homme sortit furieux et, quelques jours après cette scène, l’un des journaux les plus importants de la capitale contenait tout au long les aventures galantes de la soi-disant madame de Magnac. Pour cette fois, le chroniqueur se contentait de mettre des initiales ; mais il faisait espérer de plus amples détails sur la grande aventurière de province.

Loudois était désespéré :

– Quel était le lâche ?.

– Le lâche ?. cria Rosette. c’est Pigé.

– Moulineau.

– Lui-même.

– Canaille !.

A quelques semaines de là, le hasard fit que madame de Magnac rencontra son insulteur dans le passage des Panoramas. Rosette venait de renvoyer * son coupé et se disposait à faire quelques emplettes. Elle était seule. Tout à coup, le sang lui monta au visage ; les instincts de la campagnarde que l'éducation avait amoindris se réveillèrent. Elle se déganta et se précipita sur Moulineau en lui arrachant la barbe. Celui-ci, aveuglé par les coups d'ongles dont elle lui labourait la figure, faisait entendre des cris de bête fauve :

– Si ce n'était pas une femme !

– Eh bien, oui, c'est une femme que tu as insultée, misérable. Je faisais la femme douce et timide quand tu me menaçais des colères de mon mari. Aujourd'hui, j'ai un amant ; j'en aurai dix. Toi, jamais. m'entends-tu ? jamais.

Elle bondissait sur lui comme autrefois quand elle mordait les filles du garde, et les joues de Moulineau étaient rouges de sang. les petites mains étaient des tenailles. L'homme essayait en vain de se délivrer. Il hurlait.

La foule s'amassait énorme dans le passage des Panoramas ; quelques hommes saisirent Moulineau, et la dame en toilette sévère reprit son calme :

– Monsieur que voilà m'a calomniée. Je l'ai frappé. C'est un malhonnête homme.

Cela dit, elle traversa les groupes, la physionomie reposée, la lèvre hautaine, sans que Moulineau trouvât un seul mot à répondre et sans que personne songeât à la questionner.

Un mois plus tard, Rosette était la maîtresse du comte Berck de Villemont.

Georges Loudois s'était dégrisé tout d'un coup. Sa vie lui faisait horreur, et il avait profité d'une discussion pour rompre définitivement avec Rosette. Il écrivit à son père, le priant dans une lettre chaude de ses larmes, de solliciter son pardon auprès de Marie : il revenait contrit et repentant ; il avait été fou ; il ne l'était plus. Un moment, il avait voulu souffleter Villemont qu'il soupçonnait de l'avoir trompé ; mais bientôt, il avait

seulement songé à sa famille, qu'il allait revoir, à sa jeune femme dont l'imagination devait être si cruellement frappée.

La vieille madame Loudois se chargea de tout. Un matin, elle arriva au château des Bastides et se confia à la bonne tante, qui faillit s'évanouir de surprise et de bonheur. On prévint doucement Marie. Il fut alors convenu entre les deux familles que Georges choisirait une maison à Nice et que l'on abandonnerait Saint-Cyprien pour toujours.

– La vue de M. Parent me rend folle, avait dit la jeune femme.

Le comte de Villemont adorait Rosette, et celle-ci se disait qu'elle avait enfin rencontré un homme du monde, un Parisien accompli. Elle allait connaître tous les petits secrets des ministères, s'initier à la vie ténébreuse des personnages politiques. En un mot, c'était pour madame de Magnac une nouvelle existence qui se préparait. Elle le comprit si bien que, toute frémissante devant l'inconnu, elle dédaigna ses lectures frivoles et commença des études d'histoire générale et de politique courante. Pour elle, le député abandonna ses maîtresses, la Bourse, le cercle.

– Votre neveu devient fou, disait-on au ministre.

Et le ministre répondait :

– Il a bien raison de s'étourdir. Si je pouvais !.

Rosette devint un personnage influent.

A Saint-Cyprien, on avait appris ses relations avec le député de l'arrondissement, et à son adresse indiquée par Moulineau arrivaient des quantités considérables de lettres. C'était, un jour, une demande de bureau de tabac ; une autre fois, un facteur rural sollicitait de l'avancement ; puis, venait un cantonnier qui priait la bonne dame de lui faire accorder une gratification ; aujourd'hui, une souscription pour les pauvres ; demain, des dons à une église. Madame de Magnac voulait donner satisfaction à tous les solliciteurs, et le député n'en finissait pas avec ses courses folles à travers les ministères. Cette fois, son oncle le grand ministre disait :

– Mon Berck se range. Son élection est assurée.

Et il est bien certain que jamais député ne rendit autant de services aux électeurs de sa circonscription.

– C'est toi qui es le député, Rosette.

Madame de Magnac se faisait conduire au Corps législatif dans la voiture même de son amant.

– Tribune des ministres !... disait la comtesse d'une voix claire.

Et les huissiers du Palais Bourbon s'inclinaient devant la grande dame qui passait, hautaine et dédaigneuse.

C'était elle qui maintenant encourageait Villemont au travail et qui le priait de prendre souvent la parole à la tribune.

– Si tu savais, Villemont, combien je suis fière de toi !

– Tu feras de moi quelque chose, Rosette.

– Ministre !. lui criait-elle en l'embrasant de son haleine. ministre !.

Ministre. ministre.

Il faut que tu sois ministre. Mais, j'ai peur pour vous tous. L'empereur n'a pas de poigne : l'opposition gagne tous les jours.

Elle s'intéressait aux compte-rendus du Sénat et du Corps législatif, jetant parfois dans la conversation des idées viriles dont le député ne pouvait se défendre de subir l'influence. Malgré cela, elle ne dédaignait par les amusements. Son rêve à elle était d'être invitée aux Tuileries. Que pourrait-on dire ? La sotte histoire de Moulineau était oubliée : elle viendrait à la cour sous le nom de madame veuve de Magnac, une cousine de Berck ; on n'y regardait pas de si près. Villemont ne savait rien refuser, et Rosette eut l'honneur d'être reçue par l'impératrice Eugénie à l'un des plus beaux bals de l'hiver de 1870.

Un jour, dans la volumineuse correspondance de Rosette, se trouva une lettre dont l'écriture difforme n'était pas inconnue à madame de Magnac.

– Té, c'est de maman !

Elle lut doucement pour elle :

« Ma chère fille,

M. Victor Moulineau qui est revenu au pays, m'a donné tout au long ton adresse, et j'ai été bien plus contente de te marquer moi-même ce que j'avais à te dire que d'être obligée de conter nos affaires de famille à Lucette, la modiste de Saint-Cyprien, une fille à laquelle tu ne devrais pas te confier.

Il faut te dire d'abord que nous avons su que M. Georges s'était raccommodé avec sa femme et que les Loudois se sont fixés pour toujours à

Nice. Tu ne nous donnes pas de tes nouvelles, et nous sommes très inquiets, ton père et moi aussi. Nous espérions te voir rentrer dans la bonne voie d'une honnête mère de famille ; tu devrais bien avoir pitié de nous et revenir : tout s'arrangerait maintenant que les Loudois sont partis.

On nous a dit que tu avais des amoureux et que ta conduite, sous tous les rapports, était très mauvaise. Tu ne pouvais nous faire souffrir davantage, car les Bérias ont toujours été d'honnêtes gens, ainsi que les Grand-Bras d'où je suis. Ton mari est bien malheureux !... Le village est triste, et nous sommes brouillés avec presque tout le monde, sans compter que notre vache la Brigitte a pris froid dans la terre des Raugès et qu'elle est sur le point de finir. Je m'ennuie bien comme je ne m'étais jamais ennuyée, ma chère fille. Non, jamais nous ne nous serions attendus à cela de toi : ce sont tes compagnies de grandes dames qui t'ont gâtée au point où tu en es. Cela me fait de la peine, bien de la peine, de te dire toutes ces choses ; mais c'est toute la vérité... Le curé de la paroisse, le vieux Chaumeil, vient quelquefois nous voir ; il nous plaint bien. Pierre, le maréchal, lui, est un sans cœur qui rit de nous avec les autres, et si je ne retenais pas ton père, pour sûr qu'il ferait un mauvais coup.

Reviens. Si ce n'est pas pour nous, Rosette, que ce soit au moins pour ta petite Andrée qui te croit morte. Reviens, Rosette ; j'irai te chercher en gare à Thaviat avec ton père. Tu resteras avec nous ; personne ne saura rien. Je me fais vieille maintenant : tout ce qui est arrivé depuis un an m'a ôté l'estomac, et ce n'est pas bien de faire comme tu fais.

Je prie le bon Dieu et la Vierge qu'ils te décident, et nous t'embrassons tous, ton père, la petiotte et moi en pleurant bien fort.

Ta mère qui t'aime et t'aimera toujours,

JEANNETON BÉRIAS,
NÉE GRAND-BRAS. »

– C'est de ta mère ?... demanda Berck. Que raconte cette brave femme ?

– Oh ! rien.

– Comment ! rien ?

– Si. elle voudrait me revoir au pays.

– Ah ! bah ! et.

– Et je n'y vais pas.

– Très bien.

– Oui, je te reste, à une condition pourtant ; c'est que je reverrai ma fille l'été prochain.

– C'est convenu.

– Tu es bon, mon ami. Vois-tu, quand on est mère on a besoin de pitié.

Elle dit ces mots d'une manière si douce que le comte se sentit tout remué.

– Ma Rosette, tu peux compter sur moi. Je t'aime de tout mon cœur ; ton mari et Georges lui-même ne te comprenaient pas. Tu es mon idole. Sais-tu que depuis que tu es à Paris, toutes les jolies femmes sont jalouses ?. Hier encore, à l'Opéra, on t'admirait dans ton éblouissante toilette... Ma femme me haïssait. Elle est partie. Oh ! si le bonheur voulait que la mort !...

– Berck, on ne doit désirer la mort de personne. Je n'ai pas toujours fait ainsi, moi. La vie m'est apparue comme une gageure. Je suis allée, tête baissée au plaisir, et à la honte aussi. Je me disais parfois qu'il était bien inutile de réfléchir, que tout ce qui arrive est marqué à l'avance. Ames heures de lucidité, je tremble de peur et j'ai une vague idée que je serai frappée d'une manière terrible. Oui, oui, j'ai de mauvais pressentiments.

– J'ai tort de parler de la mort ; mais je voudrais pouvoir te montrer au grand jour comme ma femme légitime. C'est toi, toi, l'ange adoré et consolateur que nous rêvons, nous dont la vie semée dans la politique s'en va à tous les vents. Et lorsque je suis près de toi, Rosette, je ne pense plus à ma femme ni à la souillure qu'elle a jeté sur mon nom. Je sens ma haine qui s'en va. Pour l'amour de toi, j'oublie et je pardonne.

Villemont la prenait par le cou, et leurs lèvres s'unissaient ; et tandis que la poitrine de la jeune femme bondissait sous les effluves amoureuses, il laissait tomber mollement sa tête blonde sur le sein de Rosette.

Elle se dégageait vivement.

– Non, non. Ce n'est pas cela ; mon amour ne doit pas être un obstacle à ton avenir. Tu voudrais, dis-tu, que je puisse t'adorer plus encore que je n'ai adoré Georges ?. Je le veux. Je le désire de toute mon âme. Mais il faut que je sois fière de toi. Tu as un nom illustre, il ne faut pas déchoir. La vie, mais, c'est la lutte. Oh ! que je t'aimerais si tu devenais un ministre puissant. Eux tous, Prosper, Georges ne sont que des êtres vulgaires qui

passent inaperçus dans la foule ; toi, Villemont, ta place est au premier rang. Courage, comte, courage...

Elle lui serrait les mains :

– C'est beau, la gloire, la gloire, la puissance. Avoir au-dessous de soi des gens que l'on courbe : être la main que l'on craint ou que l'on bénit, voilà ce qui peut tenter l'amour d'une femme. Travaille. Je serai là pour te soutenir, pour t'encourager. Ce n'est pas assez pour une femme d'aimer un homme ; il faut encore que la femme soit fière de son mari ou de son amant. qu'elle sente battre son cœur aux espérances de celui qu'elle adore et qu'elle pleure de rage avec lui aux heures de la tristesse. C'est là notre rôle, à nous les faibles et les impuissantes, et voilà pourquoi j'ai quitté le foyer. Là-bas, la médiocrité et une monotonie désespérante m'écrasaient. Je ne me sentais pas vivre, moi. Mon existence s'écoulait sans secousse, sans espoir aussi. La femme d'un notaire de province. La maîtresse d'un roturier dont les écus sentent le travail et la servilité. Ah ! j'étais folle. Avec toi, Villemont, c'est la puissance, c'est l'orgueil, la célébrité ; c'est la gloire. Tu m'entends, il faut que tu luttas et que toutes les femmes rampent à mes pieds et envient mon bonheur.

Rosette l'étreignait dans une passion insensée ; et lui, il la contemplait avec des yeux calmes qui contrastaient avec l'exaltation de la jeune femme.

C'était cette voix, cette voix d'or enchanteresse des électeurs périgourdins, qui revenait à cette heure d'amour, un peu affaiblie, mais toujours dédaigneuse et toujours pleine de charmes.

– La gloire, dis-tu, qu'est-ce que cela ? Un drapeau, que l'on vole ou que l'on laisse voler. La politique, encore un drapeau bleu, blanc ou rouge, selon le vent. L'art oratoire : des paroles creuses et sonores que l'on laisse tomber avec dédain. Pas de repos, pas de fixité. La famille ? Hélas ! nous le savons tous les deux mieux que personne. une chaîne, un despotisme. La religion dont tu parles souvent comme d'une consolatrice éternelle : une hypocrisie. La fortune, dont nous ne savons que faire : une injustice. Crois-moi, Rosette, nous sommes jeunes, nous nous aimons : tout est là. Et cependant il ne faudrait pas recommencer sa vie. La jeunesse, disait Faust, voilà le rêve. Erreur : redevenir jeune, ce serait un renouveau de sottises, d'illusions perdues. Etre ou ne pas être, vivre, mourir, rêver peut-être...

interrogations inutiles. Hamlet était fou. Rosette, il vaut mieux juger la vie que de vivre. Le mot est d'un philosophe et je le crois juste.

– Oh ! mes rêves s'en vont !. J'étais si fière de toi pendant ton discours sur les droits des enfants naturels ; tu défendais si bien les pauvres et les déshérités !...

– Vraiment !. Est-ce que je pensais à ce que je disais ?... Je te voyais dans la loge des ministres, et cela me suffisait. Toi absente, je ne me serais pas donné tant de mal. Voyons, Rosette, tu veux que je sois ambitieux, que je devienne ministre comme mon oncle. Ministre, et pour quoi faire ? Débitier de beaux discours bien creux ; entasser dans son cerveau des banalités qui courent les rues ; se mettre à plat ventre pour conserver un portefeuille. Folies que tout cela.

– Tu es député, tu te dois à tes électeurs.

– Mes électeurs sont faciles à satisfaire. Récit de la légende napoléonienne, bureaux de tabacs, décorations, emplois lucratifs, galons et galons, hochets de toutes sortes, on les endort avec cela ; ils ne pensent plus. Et toi, Rosette, une femme supérieure, tu voudrais me contraindre à devenir un polichinelle articulé, un pantin couvert de broderies que l'on met en branle sur des fils administratifs ? Non, non, je te déclare que tu te trompes. Empereur, ministres, députés, sénateurs, autant de vilains que les savonnettes seront impuissantes à nettoyer ; ce sont des ratés de l'esprit humain, des machines inconscientes qui ne valent pas l'eau qui les fait mouvoir, ni la main qui attise le charbon. Faux histrions et plats valets !. Ce pauvre empereur qui fait ton admiration, si tu savais comme il est chétif dans l'intimité. Un poulet. un poulet malade, ma chère... Il me fait rire avec ses moustaches et son costume de général. Mon oncle le méprise, et mon oncle garde le silence. Tous canailles. Pauvre empereur. Il croit à la gloire, à la postérité, lui, et tu veux que moi je croie aux mêmes choses que lui !... mais ce serait grotesque.

– Mon ami.

– Rosette, écoute-moi : Je ne vaudrais ni pis ni moins que les autres ; mais, en fait d'ambition, mon raisonnement est fait. Jamais je ne serai l'orateur de carrefour qui va contre vents et marées prêcher des croisades auxquelles il ne croit pas. Les applaudissements viennent d'en bas et y retournent. Un

homme imbu de préjugés, un homme qui croit à la sincérité des encouragements est un imbécile. Que faire !. Se laisser vivre. Prendre les grandes routes en plein soleil parce qu'elles sont sûres et peu pénibles. se piquer le front aux ronces du chemin, avoir les pieds ensanglantés et le cœur rempli de haine ou de dégoût pour les turpitudes humaines, se poser en réformateur d'un siècle qui poursuit une évolution réglée d'avance !. Chimères et mensonges. Je te le dis, Rosette, je suis de ceux qui ne croient plus : la Révolution nous a jetés à bas de nos trônes, et nous sommes des hommes morts. Le bonheur, je l'ai trouvé auprès de toi ; je me laisse vivre.

– Je t'aurais voulu plus hardi, plus fort.

– Est-ce que mon amour en serait plus grand ?.

Elle n'osa répondre, tant il eut de grâce et d'abandon en prononçant ces mots. Il était là, sans force et sans courage. Il ne pensait qu'au plaisir, et lui qu'elle avait rêvé puissant et superbe, il ne voyait que l'amour d'une femme. Elle regardait avec pitié ce descendant d'une race illustre aussi faible qu'un marmot de son village, et elle se disait qu'on devait désespérer d'une patrie aussi pauvrement représentée.

Madame de Magnac eut son salon littéraire. Chaque mercredi, vers les dix heures, des hommes recrutés dans la politique, dans les lettres, dans les arts, tous familiers de la cour impériale, se donnaient rendez-vous dans l'appartement de la rue Saint-Honoré. On s'était bien demandé d'abord quelle pouvait être la situation véritable de la maîtresse de céans. Le choc de certaines manières, l'affectation du langage, l'inexpérience du monde, le débordement du luxe, tout cela avait attiré des sourires. Mais on savait que le neveu du ministre qui portait l'un des grands noms de France trônait en maître dans la maison, et l'on se contenta d'une histoire brodée par Villemont sur la vie ordinaire de sa chère cousine.

Parmi les habitués, le général Dumont de LIVES ; le poète Raulet, célèbre par ses chants patriotiques ; le grand compositeur Cernilli, les sénateurs Kuppler et de la Guéronnais, le journaliste Ballande, des collègues de Villemont ; des financiers, des artistes, des préfets en congé et en espérance ; un monde capable de faire éteindre de dépit les lustres du noble faubourg. Une cantatrice admirable, la Malti, s'y fit entendre ; de jeunes poètes y lurent des vers : l'un y chanta la Provence dans un magnifique

langage ; un autre y dit les mâles poésies du Nord. Le salon eut son heure de célébrité.

C'était une sorte d'antichambre à la fois politique, artistique et littéraire. Entre députés et sénateurs, on y causait des incidents de séances ; entre peintres, c'étaient des observations à perte de vue sur l'influence des arts au point de vue moral d'une nation ; on y éreintait Jean-Jacques et ses théories philosophiques ; les petits secrets des Tuileries s'y ébruitaient, et Villemont contait les divertissements du château de Compiègne. On était entre intimes, bien dévoués à la cause impériale ; seul, peut-être, M. de Mottin, un vieux journaliste à binocle et aux cheveux rares, passait pour libéral, mais comme on le soupçonnait de convoiter une place au Sénat, on ne mettait pas en doute son attachement à l'empire.

Le député de Saint-Cyprien n'éprouvait qu'un médiocre plaisir au milieu de ces réunions prétentieuses ; mais il aimait tant Rosette, qu'il ne savait rien lui refuser. Au surplus, la jeune femme, par des moyens habiles, lui avait tant et tant de fois conté qu'il avait le devoir de se montrer, de parler, de diriger, qu'il faisait tout de la manière la plus inconsciente du monde. Un soir, il parut radieux :

– Seras-tu contente, Rosette ?... Une surprise.

– Dis vite !.

– Après dîner, je te présente un prince.

– Un prince, pour de bon ?

– Oui.

– Qui donc ?

– Son Altesse royale Mgr le prince René, l'héritier présomptif d'un grand duché d'Allemagne.

– Et tu es sûr qu'il viendra ?

– J'ai rendez-vous avec lui chez mon oncle, au ministère. Je crois qu'il dîne à l'ambassade allemande, mais sans cérémonie officielle. A dix heures, le prince est à moi.

– Oh ! je suis heureuse !

Heureuse, elle l'était en effet, la fille des Bérias, de recevoir un prince, une future Majesté. Cette soirée serait l'orgueil de sa vie !...

– Le prince René est très simple. un viveur, par exemple. Citron est un enfant à côté de lui.

Le soir même, en effet, le comte de Villemont amena le prince dans le salon, orné pour la circonstance des plantes les plus rares. Les lampes éclairaient les tentures allumant des teintes d'or au service de Sèvres où l'on buvait le thé.

– Un cadeau de notre oncle le ministre, dit le député.

Son Altesse éleva sa tasse à la hauteur des lampes et parut examiner avec attention la beauté des sujets et la délicatesse des couleurs. Chaque tasse peinte en noir avec deux médaillons de côté représentait deux maîtresses célèbres de Louis XIV.

– Il n'est pas dans les usages d'offrir un cadeau à un prince du sang ; mais, monseigneur, si Votre Altesse daignait faire une exception en faveur de notre maison, je me ferais un honneur.

– A Paris, mon cher comte, je me moque des usages ; j'accepte avec reconnaissance votre magnifique présent ; à mon tour, je serai heureux d'ajouter à votre collection quelques belles faïences d'Allemagne.

– Votre musée, monseigneur, affirma le sénateur Kuppler, est tout simplement admirable. Quand j'étais en Allemagne.

Le prince René était un grand jeune homme de trente-huit ans, au front large, aux cheveux blonds fadasse, aux yeux bleus de ciel : il venait en France depuis une dizaine d'années et connaissait presque tous les habitués du salon de madame de Magnac.

– Et vous vous proposez, monseigneur, de visiter les grandes villes de France ? demanda Rosette.

– Oui, madame, je veux voir Lyon, Marseille, Toulouse. mais incognito : j'ai l'amour des voyages dans ces conditions. Récemment, je suis allé à Bordeaux et, sans l'indiscrétion d'un journaliste, je passais absolument inaperçu.

– La grandeur dans la simplicité ! observa judicieusement le général Dumont de LIVES.

Le prince-regardait Rosette et restait étonné de la splendeur des yeux de la dame. A la manière dont Villemont lui avait dépeint sa prétendue cousine, il avait tout deviné à demi mot, et le député l'avait supplié de paraître ne

rien savoir ; avec son sourire qui laissait voir ses larges dents sous sa moustache blonde écrue, il ramenait sur son front ses longs cheveux et n'en continuait pas moins à lancer des regards provocateurs à la nonchalante madame de Magnac.

– Décidément, votre salon est merveilleux, madame, fit-il tout à coup en avançant gracieusement son siège.

Alors la conversation des invités roula sur la politique courante, sur les innovations libérales de l'empire ; de là, on en vint aux études de mœurs et aux différences qui existaient entre la France et l'Allemagne.

– Votre Altesse est trop indulgente, murmurait Rosette à chaque mot aimable du prince.

Et celui-ci, les yeux à demi voilés laissait tomber ces mots :

– En France, les hommes ne savent pas aimer.

On parlait de la maladie de Napoléon III qui avait eu une influence désastreuse sur les affaires de la Bourse.

– L'empereur est solide comme un pont, affirma Berck.

– Cependant on disait.

– Parbleu ! de mauvaises raisons. des gens intéressés. de la canaille, cria le général retour du Mexique.

– J'ai vu Sa Majesté ce matin, dit le prince. L'empereur fumait et riait gaïement.

– Tant mieux, mille fois tant mieux !

Alors le sénateur Kuppler se lança dans un éloge extarordinaire de l'empereur... Il était trop bon, voilà tout ; mais grâce à Dieu, la France lui avait donné, par le plébiscite tout récent, une autorité que rien ne pourrait briser. Napoléon avait des amis et des défenseurs capables de lutter contre les propagateurs des doctrines dangereuses.

Le journaliste et poète Richard Ballande parut confier quelque grosse nouvelle à Berck de Villemont :

– Si j'osais, vous faire une prière, monseigneur.

– Dites, mon cher.

– Il y a là un de mes vieux amis M. Ballande qui a composé en votre honneur un poème.

– J'écouterai le poème.

– Je n’oserai jamais, dit Ballande en rougissant.

– Voulez-vous que je lise mai-même, monsieur ?

Le prince prit le papier que lui tendait le poète et parcourut rapidement la première strophe :

– Mais. très bien.

– Ce n’est qu’une ébauche, monseigneur.

– Ah ? par exemple, vous me flattez. Je ne suis pas encore un César rayonnant. ni un astre de bonté. Quoi qu’il en soit, je vous remercie, monsieur. vos vers sont très beaux.

– Si Son Altesse veut bien m’autoriser à lui adresser l’humble hommage de mon dernier livre ?...

– Je vous autorise, monsieur. Et comme je ne suis pas un ingrat, vous me permettrez de vous offrir la décoration de « *l’ordre de l’Aigle Rouge.* »

– Oh ! monseigneur. Merci. Je ne mérite pas.

– Hypocrite. murmura Kuppler ; c’est ce qu’il cherche depuis deux ans. Si je n’étais déjà commandeur. enfin.

– A mon tour, monseigneur, dit madame de Magnac, je vais vous faire une petite prière.

Le prince s’inclina.

– Je vous demanderai votre avis sur une petite discussion que je soutenais l’autre jour avec mon cousin. Je disais, monseigneur, qu’un homme doit être ambitieux et que notre rôle à nous femmes est de rester au foyer et d’encourager nos maîtres dans les luttes viriles. Avais-je raison, monseigneur ?

– Vous aviez raison, madame. On doit être ambitieux, surtout lorsqu’on est servi par la naissance, l’intelligence et la fortune. Il ne faut pas rester stationnaire. Un peuple qui ne conquiert pas – la chose n’est pas nouvelle, mais elle est vraie – est un peuple conquis ; un homme qui ne grandit pas est bien près de descendre.

Il disait cela en bon français, avec une légère accentuation d’outre-Rhin et une manière toute bourgeoise qui le rendait sympathique à ses auditeurs.

Le vieux journaliste M. de Mottin, qui causait peu, prit la parole :

– Ah ! monseigneur, si tous les princes vous ressemblaient.

– Si tous les princes me ressemblaient dites-vous, monsieur ?... mais où sont donc les mauvais princes ?... Ce n'est pas l'empereur des Français ?.. Ce n'est pas mon cousin d'Angleterre, ni les fils du czar, qui sont adorés en France ?. Vous ne me citerez ni l'Autriche, ni l'Italie, ni le Danemarck... Donc, pas de mauvais princes en Europe. Je vous abandonne les autres parties du monde.

– J'ai eu tort, monseigneur.

Rosette avait à son service une cuisinière, une femme de chambre et un domestique. Ce dernier, appelé Baptiste, était un compatriote de madame de Magnac. Venu à Paris sans sou ni maille, le jeune homme avait été très malheureux pendant quelques années, et puis il était entré comme valet de chambre chez un banquier du faubourg Saint-Honoré. Trop familier avec ses maîtres, si ses intempérances de langage lui attiraient parfois de cruelles réprimandes, le soin de sa tenue, son entente parfaite de l'ordonnancement d'une table, la confiance surtout qu'il savait inspirer, faisaient excuser ses nombreux écarts.

Au surplus, madame de Magnac n'était pas fâchée d'avoir un intendant honnête qui surveillât les intérêts de sa maison et pût de temps à autre lui parler du pays.

Ce soir-là, le Méridional était fier : il servait un prince.

– Monseigneur, fit Berck, nous avons là une fine champagne de premier ordre.

Baptiste se prépara à verser.

Le prince refusa. –

– Monseigneur a bien tort, murmura Baptiste, car elle est bien bonne.

Rosette eut un geste si brusque et si menaçant, que le domestique se fit tout petit et disparut, sous l'œil irrité de sa maîtresse. Elle excusa en rougissant l'incivilité de Baptiste et prit elle-même le flacon de cristal.

Cette fois, le prince René tendit son verre :

– Réflexion faite. mille grâce, madame.

Alors le prince se leva de son siège, son visage s'illumina, ses dents blanches se montrèrent sous ses lèvres épaisses, et il promena un regard mystérieux sur les convives.

– Messieurs, au nom de l'Allemagne, je déclare la guerre à la France.

Il y eut un mouvement de surprise et de terreur : on ne savait si on devait se fâcher ou rire de la plaisanterie royale ; on prit le parti de sourire.

– Oh ! comprenons-nous bien, reprit-il avec un geste d'apaisement, ce n'est point une lutte d'homme à homme à laquelle je vous convie. Une bataille entre nos deux nations serait odieuse, et si je vous disais, il y a un instant, qu'un peuple ne doit jamais cesser de conquérir, je n'avais garde d'oublier de faire une réserve mentale pour nos deux puissances amies. Pour ma part, si j'admire nos canons Krupp, c'est parce que je suis certain que de longtemps, ils seront inutiles. Oui, messieurs, je le disais l'autre jour à S.M. Napoléon III, l'Allemagne désire la paix avec toutes les puissances, surtout avec la France. Notre roi bien-aimé Guillaume ne pense pas autrement, et il a été bien heureux que l'affaire du Luxembourg n'ait pas eu de suites fâcheuses. Donc, si je déclare la guerre à la France, je m'adresse non à vos soldats, mais à vos savants, à vos philosophes, à vos jurisconsultes, à vos médecins, à vos ingénieurs, à vos diplomates, en un mot, c'est la guerre à la science française !. Je bois à la France et à l'Allemagne !...

Le sénateur de la Guéronnais se leva à son tour :

– Monseigneur, au nom de la vieille Alsace, je vous salue.

– C'est une guerre courtoise, dit madame de Magnac.,

Ballande prit la parole :

– Si son Altesse royale daigne me le permettre, je redirai ses paroles dans la presse française ; elles auront un retentissement salubre. Et la France qui veut la paix bénira le nom du prince René.

– Faites, monsieur.

Alors le prince se renversa doucement sur sa causeuse :

– Tenez, messieurs, la chanson de votre poète M. de Musset me revenait tout à l'heure à l'esprit, et j'y trouvais comme une exhortation dangereuse à la guerre :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.

– Pardon, monseigneur, interrompit Villemont. Notre grand poète n'a pas commencé l'attaque. Il s'est contenté de répondre au chant de Becker...

– C’est juste. Quoi qu’il en soit, ce sont des histoires de poètes. et des histoires mal comprises. Le poète doit prêcher la clémence et la paix, et il ne doit se servir de sa voix que pour annoncer que l’aurore se lève, que les prés reverdissent, que le printemps va nous réjouir. Donc, à la science !

– A la science !

– Et à Son Altesse royale, le prince René d’Allemagne ?

Les deux toasts s’allient trop bien pour ne pas les confondre.

– Vous avez séance demain au Corps législatif, mon cher Berck ?

– Oui, monseigneur. Nous honorerez-vous.

– Peut-être

Un landau attendait à la porte. Le prince y monta en compagnie du sénateur Kuppler, et de la rue Saint-Honoré au Grand-Hôtel la conversation fut des plus animées.

– Monseigneur, vous êtes le meilleur des Français.

Le prince René venait très souvent à Paris ; mais, désireux de conserver sa liberté d’allures, il avait refusé l’hospitalité que lui offrait l’empereur et il occupait la moitié du premier étage du Grand-Hôtel avec une suite de domestiques dont il aimait beaucoup à se débarrasser. Elevé à l’école de Moltke, travailleur infatigable, il était adoré dans le duché de son père, et à première vue, il était impossible de croire que sous cette enveloppe d’Allemand, lourde, grasse autant que blonde, rayonnait une intelligence très vive et un don d’assimilation des plus merveilleux. Le roi son père l’avait gardé le moins de temps possible dans son royaume, et le jeune prince avait passé toute sa jeunesse en voyages à travers l’Europe.

Galant homme, esprit aventureux, amoureux à ses heures, soldat aux heures de sa patrie, il venait en France pour y étudier nos mœurs, notre organisation militaire, sans arrière-pensée, et il prenait plaisir à visiter nos forts, nos citadelles, nos chantiers maritimes.

Ainsi faisait Pierre le Grand à Saardam.

Il aimait la France, c’était l’un des rares princes de ce monde qui eût son franc parler dans les cours de l’Europe. Aux Tuileries, pendant que la joie régnait en maîtresse, que les culottes courtes et les bas de soie se mêlaient à l’éclat des dorures ; pendant que les pierreries jetaient leurs étincelles aux feux des lustres et que la joie était inscrite au front de tous, le prince

d'Allemagne dominant de sa haute stature quelques têtes blanchies causait dans un coin du salon. Son entourage se composait de maréchaux de France aux poitrines brillantes, de sénateurs, d'ambassadeurs étrangers ; et là, au plus grand étonnement de ses auditeurs, il disait que notre organisation militaire était défectueuse, que nos arsenaux étaient vides ; qu'au point de vue de la défense, les chemins de fer construits sur la rive droite de la Loire auraient dû être établis sur la rive gauche. Les choses ne se passaient point ainsi en Allemagne.

Mais dès que le conteur voyait les fronts s'assombrir, il avait-pitié des uniformes étincelants et il terminait en affirmant qu'il croyait à la paix et que son honnêteté seule le forçait à parler ainsi. A la cour, on avait fini par rire de ses boutades, et quand Son Altesse royale retournait en Allemagne, le comte de Bismarck plissait son front démesurément large et, les yeux pleins d'éclairs, lui disait :

– Monseigneur, vous êtes un grand observateur, mais un trop bon Français.

– Hé ! mon cher comte, à Paris le sénateur Kuppler va plus loin : il me répète souvent que je suis le meilleur des Français.

– Avant tout, vous êtes prince allemand.

– Sans doute ; mais ces Français, je les adore.

– Je ne leur veux point de mal, monseigneur, disait le comte en s'inclinant.

Le lendemain de la soirée vers deux heures de l'après-midi, le prince René se fit conduire chez madame de Magnac.

Rosette était seule dans son salon.

Ils reprirent la conversation de la veille :

– En France, on ne sait pas aimer. on aime trop vite, on oublie trop vite. Nous, nous sommes plus réservés et nous nous souvenons. Tenez, madame, je vais bientôt quitter Paris, et je n'ai pas voulu partir sans vous laisser un petit souvenir.

Il prit dans sa poche un riche écrin.

– C'est le travail de Samuel, le premier orfèvre de mon royaume. Le collier est unique en Europe et il n'est pas encore assez beau pour vous. Vous êtes si belle.

– Monseigneur.

– Madame, je vous aime : je n’ai pu vous le dire hier, mais vous m’avez compris. vous êtes belle. bien belle !

Le prince se mit à ses genoux et elle, la fille des Bérias, elle eut la joie d’incliner sa tête sur un front royal, et il lui sembla que les caresses dont il la couvrait avaient un charme inconnu pour elle.

– Vous viendrez en Allemagne ; je vous donnerai un magnifique palais. Nous serons heureux.

– Monseigneur.

– Ne m’appellez plus ainsi : Dites-moi « René ».

Le comte de Villemont revint du Corps législatif, Rosette souriait à des rêves aimés. Bien mollement assise sur une causeuse, elle entendit à peine le pas de son amant, et quand il la baisa au front et murmura à son oreille de douces paroles, elle ferma à demi les yeux pour croire que c’était encore le prince qui lui parlait dans son langage chaud et coloré.

Elle se voyait à la cour royale, choyée entre toutes les femmes, maîtresse puissante et respectée, et elle se disait que dans le livre d’amour des femmes célèbres, elle aurait sa place à côté des Maintenon, des

La Vallière et des Du Barry.

– Le prince René est venu, soupira-t-elle.

– Ah !...

– Oui, il espérait que tu l’aurais attendu pour aller au bois.

– Je lui avais dit.

– Il va bientôt partir ?

– Dans quelques jours, il se rend à Lyon.

– Je sais. Tiens, voici son cadeau. un souvenir.

– Superbe

– Un cadeau royal.

– Il a donné le pareil.

– Tu dis ?

– Rien.

– Si. Tu disais : Il a donné le pareil.

– A la duchesse de Lornani, la cousine de l’empereur.

– Tu mens.

– Moi ?

– Oui.

– Pardon.

– Berck. à qui le prince a-t-il offert l'autre collier ?

– Mais que t'importe ?

– Je veux savoir.

– Eh bien, ma foi... à la Clénery.

– La maîtresse du duc de Lenguès ?

– Tout juste.

– Ton prince alors est un grossier personnage. Et voilà ce que je fais de son cadeau royal, à ce goujat d'Allemand.

Les larmes lui montaient aux yeux : elle prit le collier et le jeta par terre avec dédain.

– Rosette.

– Je suis bien la maîtresse de ce que l'on me donne.

– Sans doute. Mais si monseigneur savait.

– Tu diras à monseigneur que c'est un homme mal élevé. et, de plus, un espion aux gages de la Prusse.

– En vérité, tu es folle. Le prince René aime la France de toute son âme.

– Tu crois cela ?... Jobard, va.

Et elle se mit à rire frénétiquement d'un rire nerveux entrecoupé par ses sanglots :

– Tu vas te rendre malade.

– Villemont, tu diras à Son Altesse royale que je lis dans son jeu. C'est un espion en chef. Toi, monsieur le député, ton sénateur Kuppler, ton général de carton et l'infâme journaliste Ballande, vous êtes des dupes. Ah ! ton prince me traite comme une danseuse, comme la Clénery, une ignoble prostituée. Si j'avais su.

– Eh bien.

– Je lui aurais craché à la figure, à ton Allemand, et il serait allé porter cela à Bismarck... Je ne suis qu'une femme, moi, qu'une paysanne ; mais j'y vois plus clair que vous tous. Je vous dis que l'on vous observe. C'est bien. Vous léchez les bottes du prince. Le prince vous mangera.

– Allons, mignonne, ne t'exalte pas ainsi. Le prince a eu tort. J'ai songé à toi, moi, et le cadeau que je te destine n'est pas en double. Son Altesse a manqué de tact.

Le soir, on apportait une magnifique parure en diamants, et la paix revint dans le ménage.

Berck de Villemont passa la soirée avec madame de Magnac, et celle-ci en profita pour lui parler des petites affaires dont elle s'occupait.

– Tes électeurs ne cessent jamais de demander, mon cher.

– Qu'est-ce encore ?

– Des lettres de Saint-Cyprien... L'instituteur qui sollicite les palmes académiques.

– Bon. Comment l'appelles-tu ?

– M. Rougier... un brave homme... Il m'a donné des leçons pendant les vacances lorsque j'étais en pension chez les dames Castel.

– Est-il dévoué ?

– Lui ?... il se ferait tuer pour l'empereur.

– Très bien. Il aura les palmes... Et puis ?...

– Ça, dit-elle en déchiffrant une affreuse écriture, c'est d'un nommé Bélor...

– Nom de monnaie.

– Qui supplie. qui supplie. Il voudrait une perception.

– Qu'est-ce que Bélor ?

– Un ancien sous-officier retraité. Un imbécile, mais qui t'aime beaucoup.

– On le nommera.

– Ah !... la veuve du cantonnier de chez Ninard... La maison a été brûlée. trois enfants en bas âge. une excellente femme qui me donnait des cerises lorsque j'étais petite.

– Bien. mets en note. « ministère de l'agriculture ».

– Voici encore une lettre de Mayeux... Une petite place n'importe laquelle, pourvu qu'elle soit bonne.

– Que sait-il faire ?

– Euh !.

– Tu t'intéresses à ce Mayeux ?

– Oui, c’est un ancien domestique de la ferme. un digne homme.

– Sait-il lire ?

– Non.

– Diable !.

– Tu es bien avec le baron de Lorquin ; il pourrait peut-être le caser dans sa compagnie.

– C’est difficile. sans instruction. enfin. mets : « Mayeux de Saint-Cyprien... Nord. » C’est cela...

– Parfaitement.

– Sais-tu, Rosette, que tu prépares mon élection future ?

– Ils doivent m’éréinter là-bas. Mais ça ne fait rien. J’aime mon trou. La fille des Bérias est une bonne fille.

– Oui. Mon oncle me disait encore l’autre jour qu’il était content de moi. Je ne cesse pas de demander ; il paraît que c’est la cote d’un bon représentant. A propos, as-tu écrit à ta mère ?

– Non. Pour recevoir encore des sottises. Lucette me tient au courant... Mon Andrée est charmante, c’est tout ce que je désire savoir.

– Et ton mari ?

– Toujours le même. le pauvre homme ! Assez. Parlons d’autre chose, veux-tu, maintenant ?. Quand je pense à Saint-Cyprien, ça me grise et ça m’ennuie.

Ils causèrent longuement ce soir-là ; et, en se couchant, Villemont convenait que son prince avait des allures suspectes et que sa maîtresse était réellement une femme supérieure.

XV

Il y a comme une sorte de fascination étrange qui éblouit, au moment des grandes douleurs, les provinciaux peu fortunés et semble les contraindre à se diriger vers Paris. C'est, en effet, chez les familles accablées par la malechance que se manifestent ces velléités de départ que rien n'explique, sinon peut-être le désir de se dérober à la vue et aux commentaires des voisins malveillants.

Paris, la grande ville, c'est le refuge sacré ; c'est là seulement où l'on peut espérer la revanche d'une existence perdue. Nos petites villes de province voient partir chaque année plusieurs de leurs habitants, et ce ne sont pas les plus heureux qui s'en vont. On apprend qu'un ménage a fait de mauvaises affaires, et l'on sait presque aussitôt que ce ménage réalisera le peu qui lui reste pour vivre à Paris, dans quelque coin ignoré, loin des amis qui ont connu les joies passées, loin des indifférents qui pourraient les apprendre.

Ce sont des femmes, des veuves surtout qui emportent avec elles le témoignage de leur bonheur évanoui. On les compte par centaines dans la grande ville, ces malheureuses femmes dont les cheveux ont blanchi en quelques mois de douleur : elles se réfugient dans les quartiers laborieux, aux Batignolles, à Montmartre ; elles louent un bureau de tabac, s'occupent

de broderie, parfois aussi de travaux plus pénibles qu'elles eussent rougi d'accomplir dans leur bourgade.

Elles travaillent pour vivre : elles ont foi en l'avenir, et on a le cœur serré lorsque le hasard ou la pitié les met en votre présence. On se rappelle alors qu'on les a connues jeunes filles et rieuses ; que leur père, travailleur infatigable, avait amassé une fortune ; que cette fortune, après un mariage funeste, s'en est allée aux quatre vents. Le père, lui, est mort. Les choses ne se fussent point passées ainsi de son vivant, et là-bas, dans le vieux cimetière où il lui a fallu si peu de place pour le repos éternel, il ne sait pas que sa maison appartient aujourd'hui à des étrangers, que ses terres ont été vendues à vil prix et que ses vignes, orgueil de sa vie, sont devenues la proie des paysans usuriers.

Donc, quand le malheur, après le décès du maître, s'abat sur une famille, ce qui reste de la maison s'en va et a raison de partir. Là-bas, dans la grande ville, plus de cancans, plus de questions indiscretes, plus de sourires compatissants qui vous serrent le cœur, plus de plaintes hypocrites qui vous jettent le sang au visage : on est perdu dans la foule, on vit comme l'on veut, comme l'on peut ; on dépense le moins possible, on travaille et l'on reste honnête.

Vaillantes femmes, elles sont dignes du respect de tous et elles comprennent les larmes qui montent aux yeux au souvenir de leur bonheur qui s'est éparpillé comme les feuilles mortes, au vent froid de l'exil.

Madame veuve Belloir était une de ces femmes. Autrefois, il y a quinze ans de cela, c'était l'une des plus riches héritières de Saint-Cyprien : on la maria à un brave garçon au cœur trop haut, à la main débonnaire : en quelques années, la ruine était venue ; le mari était mort, et la veuve à laquelle il restait un enfant, avait pris le chemin de la capitale. C'était son rêve, à elle aussi, de travailler pour vivre. Elle avait loué un bureau de tabac, au n° 152 du boulevard des Batignolles, et sa belle-sœur, une infortunée aussi, lui aidait dans son travail.

Certaines affaires d'intérêt l'ayant appelée à Saint-Cyprien, elle y avait successivement appris le départ de Georges Loudois et de madame Parent, ainsi que la récente liaison de cette dernière avec le comte de Villemont. Dans sa jeunesse, mademoiselle Lamoureux – aujourd'hui madame

Belloir – avait été très liée avec mademoiselle Bérias ; et cependant, elle hésita longtemps à renouer ses relations avec madame de Magnac. Mais la belle-sœur fut malade, on était à bout de ressources ; et, un matin, madame Belloir dut se résigner à frapper à la porte de madame Parent. Celle-ci la reçut fort amicalement, s'intéressa à ses malheurs et lui promit la protection toute puissante de l'oncle de Villemont. Peu de temps après cette entrevue, la veuve était nommée titulaire d'un bureau de tabac à Paris. Ce fut madame de Magnac elle-même qui fut porter la bonne nouvelle à la maison du boulevard des Batignolles.

L'intéressée faillit s'évanouir de surprise ; elle baisait avec respect les mains de son ancienne amie, lui criant à travers ses sanglots qu'elle serait bien heureuse de lui être utile à son tour.

– Oh ! que puis-je faire ?

– Une chose bien simple, dit Rosette.

– Dites vite, madame ; je suis toute à vous.

– Je vais vous confier une mission bien délicate. Vous connaissez ma fille ?

– La petite Andrée ?. Oui, madame, je l'ai vue chez vous, à la Croix, il y a un an. Lors de mon dernier voyage à Saint-Cyprien, je ne l'ai pas rencontrée.

– Bien. Il s'agit de partir et d'aller chercher ma fille.

– Mais votre famille ?. Votre mari ?...

– Baste !. je suis riche. Parent n'a jamais aimé sa fille. mon père est avare, il sera heureux de ne plus avoir l'enfant à sa charge.

– Alors, Andrée me suivrait à Paris ?

– Oui, j'irai vous attendre à la gare d'Orléans. J'aurais pu faire moi-même le voyage. mais, après tout ce qui s'est passé.

– Ma belle-sœur va un peu mieux. je partirai ce soir.

– Voici de l'argent.

Et Rosette tendit une petite bourse de soie bleue à madame Belloir ; la dame hésitait, mais la nécessité la força à accepter.

– Merci, madame. J'espère pouvoir ramener votre fille.

– Je n'oublierai pas votre dévouement.

Le surlendemain, madame de Magnac recevait un télégramme de Saint-Cyprien : ni les Bérias, ni Me Parent ne voulaient consentir au départ d'Andrée. Le notaire menaçait même de porter plainte au procureur impérial, disait une lettre plus explicite qui arriva après la dépêche.

– Comment se tirer de là, mon petit Berck ?

– Euh ?

– On ne peut pas donner l'ordre.

– Non, mignonne : la loi est formelle.

– Et que dit la loi ?

– Que le tribunal seul peut décider, en cas de séparation de corps, à qui appartiendra la garde de l'enfant. Tu es encore unie à M. Parent, et dans l'occasion, je ne dois pas te taire que la séparation étant prononcée contre toi.

– Ton oncle le ministre ne peut rien ?

– Non.

– C'est bien., . Dans quelques mois je saurai agir. Madame Belloir est une imbécile : elle pouvait prendre l'enfant sans qu'on s'en aperçut.

– Oh ! oh ! les affaires.

– Ne parlons plus de cela. Tu as une loge pour les Français ?

– Oui.

– Tu vas m'accompagner.

Elle sonna.

– Baptiste, vous irez ce soir, 152, boulevard des Batignolles, savoir si madame Belloir est de retour de son voyage. Dans ce cas, vous la préviendrez que je l'attends ici demain à deux heures.

– Oui, madame.

Quand la veuve Belloir se présenta, madame de Magnac, vêtue d'un peignoir blanc à bandes de velours bleu marin, feuilletait des journaux de mode, indifférente à ce qui se passait autour d'elle.

Baptiste annonça : Madame Belloir !

– Ah ! c'est vous, madame, bonjour. Asseyez-vous donc.

Et Rosette désigna un fauteuil à la visiteuse sans lever les yeux de son journal.

– Eh bien, vous ne me parlez pas ?. Andrée, ma fille, reste à la Croix. Il n’y a pas eu moyen. Est-elle jolie ?

– Comme un ange, madame, et j’ai bien pleuré de ne pas vous donner la joie de la revoir.

– Merci. Je vous sais gré de vos bonnes intentions. Vous avez dû être bien mal dans la diligence de Thaviat. A propos, tout le monde va bien là-bas ?

– Madame.

– Vous me répondez d’un ton bien triste. Serait-il arrivé un malheur ?.

Cette fois, la maîtresse du comte ferma les revues où s’étaient des croquis de dentelles.

– Je n’osais parler, madame, vous avez été si bonne pour nous. Ma lettre ne pouvait dire.

– Achevez, madame. De grâce. Vous me faites mourir avec vos sous-entendus.

– M. Parent.

– Ah ! il s’agit de mon mari ?.

– M. Parent est sur le point de faire banqueroute.

– Banqueroute ?.

– Oui, madame. Je ne voulais pas croire tout d’abord. Mais les voisins. M. Parent est peut-être arrêté à l’heure qu’il est.

– Oh ! mon Dieu. C’est de l’argent qu’il faut, n’est-ce pas ?. J’en aurai. Le pauvre homme !... Phrosine... Phrosine...

– Madame appelle ?

– Vite. ma robe. mon chapeau. Voilà de l’argent. Pensez-vous que cinquante mille francs. Deux cent mille peut-être. Je vendrai mes bijoux. Car enfin c’est moi qui suis la cause... Quelle somme faudra-t-il ?

– Je ne sais pas.

– Vous ne savez pas ?. Vous auriez dû demander...

Berck de Villemont venait de rentrer.

– Ah ! bon, nous voilà sauvées. Chéri, je suis malheureuse. J’ai besoin d’une forte somme.

– Une nouvelle parure ?... J’ai vu justement rue de la Paix.

– Il s’agit bien de cela. Mon mari a fait banqueroute. On va l’arrêter.

– Me Parent ?. pauvre M^e Parent.

– Voyons, ne perdons pas de temps. J’envoie aujourd’hui les vingt-cinq mille francs qui sont dans le secrétaire. Je vais écrire.

– Ton mari acceptera-t-il ?

– Parbleu !.. pourquoi ne veux-tu pas qu’il accepte ?

– C’est que. c’est que.

Elle eut un haussement d’épaules :

– Il n’y regardera pas de si près.

M^e Parent ouvrit la lettre de Rosette, la replia, la fit porter à la poste avec son contenu, en disant à Clapier :

– La fille des Bérias me fait plus de mal que le jour où elle m’a souffleté. Les habitants de Saint-Cyprien couraient dans les rues comme des fous.

– Vous savez ?...

– Quoi donc ?

– Me Parent ?

– Eh bien ?

– M. Parent a fait banqueroute !...

– Oh !.

Et l’homme auquel on contait la nouvelle se trouvait parfois l’un des créanciers du notaire et restait pétrifié sur le seuil de sa porte.

Une banqueroute dans une petite ville, c’est un deuil, un malheur public, un écrasement général. Quel banquier, notaire, homme d’affaires et d’argent quel qu’il soit ne s’est pas réveillé en sursaut pendant un mauvais rêve, avec cette idée qu’il était ruiné et qu’au matin une foule furieuse se presserait menaçante, autour de sa maison ?. Celui qui rêve ainsi – et tous les détenteurs de fonds publics doivent rêver – aperçoit des visages attérés sous l’effondrement de leurs espérances ; il a le spectacle des douleurs muettes et résignées ; il entend des sanglots et des cris désespérés, et une voix vengeresse lui crie qu’il est le maudit de la ville.

Être le maudit du pays natal, c’est le châtiment le plus terrible qui puisse tomber sur un homme.

On se rappellera longtemps à Saint Cyprien l’impression profonde qu’y causa la ruine de M^e Parent. Ce fut un coup de foudre, mais avec cette différence que les hauts sommets n’y furent pas seuls atteints. Les clients du

notaire avaient eu dans sa probité une confiance illimitée et Prosper s'était dit qu'à force de travail et d'économie il arriverait à réparer la brèche énorme faite à sa fortune. Il avait accepté des sommes des plus petites bourses, et comme il payait régulièrement les intérêts, les paysans, les ouvriers, les domestiques, les vieilles servantes même, tous gens d'épargne et de pauvreté, priaient le notaire d'accepter leurs petites économies.

Enfin Me Parent se vit débordé. Après avoir payé toutes les dettes de Rosette, après avoir retiré tous les billets soucrits par sa femme, son crédit s'épuisa et il accueillit froidement la ruine comme il eut accueilli froidement la mort. C'était un samedi et jour de grand marché.

La veille au soir, un cordonnier, du nom de Buisson, était venu dans l'étude, en costume de travail, et il s'était assis sur un banc faisant face à la bibliothèque pendant que M^e Parent feuilletait des registres.

– Que voulez-vous, Buisson ? dit le notaire.

– Je désirerais vous dire un mot en particulier, commença Buisson en se grattant la tête, comme s'il hésitait à parler devant Clapier.

– Bien. passons dans mon cabinet.

L'homme devint affectueux : sa grosse voix s'était adoucie devant le regard calme du notaire, et il avouait humblement qu'il se repentait d'être venu.

– Voici : on a fait courir le bruit que vous étiez en train de faire banqueroute.

Parent n'eut pas un soubresaut.

– Vous ne répondez pas ?. J'ai eu tort de vous parler ainsi. Ma femme ne voulait pas me laisser venir.. Ç'a été plus fort que moi... Ces six mille francs, voyez-vous, c'est toute notre petite fortune. Je mens Il y a encore huit cent francs des économies de la maison. Oh ! je savais bien que vous étiez un brave homme, vaillant, courageux, incapable de faire du tort à âme qui vive. Vous ne voudriez pas voir mourir de faim mon Etiennette et nos petits... Pauvres mignons !.. L'aîné a l'âge de votre Andrée.

Le notaire prit les mains de Buisson :

– Ecoutez : On vous a trompé... Je ne suis pas si près que cela de la ruine. Mais j'ai tort de garder en caisse trop d'argent. Je vais vous remettre vos six mille francs, ça me rendra service.

Il parlait, la gorge oppressée, en détournant ses yeux qui ne savaient pas mentir.

– Mais non. mais non, faisait le cordonnier. Je suis tranquille maintenant, bien tranquille.

– J’insiste. Du reste, je ne veux plus prendre de dépôts. Il ne nous est pas permis, à nous notaires, de faire la banque. Je vous prie d’accepter votre argent.

– Moi ?. Joliment. Au contraire, j’ai là mes huit cents francs, vous allez les joindre aux six mille.

Et le cordonnier, qui venait de prendre place sur une chaise installa sur ses genoux plusieurs rouleaux de papier. Il comptait les pièces de cinq francs et de deux francs, en les rangeant par piles sur un coin de la cheminée :

– Vous, faire banqueroute ?. allons donc. tas de canailles. le premier qui me répète cette balançoire, je lui casse la gueule.

Prosper restait les bras croisés devant le cordonnier, et il essayait de lutter contre l’émotion qui le tuait. Il se demandait si la somme de six mille francs se trouvait encore dans l’étude. Mais payer celui-ci, c’était voler les autres. Au moins, il ne prendrait pas d’autre argent, c’était bien assez comme cela.

Buisson continuait :

– Là. un, deux, trois, quatre, cinq. puis les deux billets. un et deux. un. ce coquin d’or se cache toujours. huit cents. juste.

– Je refuse.

– Vous refusez ?

– Oui.

– Et pourquoi, miséricorde divine ?. C’est de l’argent bien gagné, allez !. Ah ! il en a fallu des ressemelages et du bon neuf. Dame ! on se levait matin, on travaillait à la lampe. Ma pauvre Etiennette, en a-t-elle bordé et rebordé des souliers et des savates ? Bonté du Seigneur. ça lui à même donné une toux. Voici. voici maître Parent.

– Non. non. j’ai dit non.

– Dame ! si vous ne les voulez pas. Je les prêterai à mon beau-frère qui me les demande depuis huit jours. Mais j’aurais préféré. –

– C’est cela, prêtez la somme à Grosgurain, au frère de votre femme. C’est un honnête garçon. ça lui rendra service.

– Vous ferez toujours la petite obligation. Vous savez la famille...

L’homme reprit ses écus :

– Étais-je bête, mon Dieu, étais-je bête !. Les gens sont si coquins. M. Prosper, un banqueroutier ?. sacré nom de Dieu, qu’on ne le répète pas devant moi...

Il était trois heures. De la place montaient les cris des marchands ambulants, les roulements de tambour, les mille voix qui se confondaient dans un monotone murmure. Le marché aux bœufs était presque terminé, et les paysans descendaient la rue des Lions-Rampants, conduisant des moutons effrayés qui rentraient pêle-mêle dans les étables du Chariot d’or. – Les femmes de la campagne revenaient chez elles, les jupes relevées, l’air tout joyeux en comptant les gros sous provenant de la vente des poulets et des œufs. Bérias et Jeanneton étaient déjà repartis.

Tout à coup, à quelques pas de la fontaine de la Cahue, il y eut une bousculade et une clameur passa sur la ville.

Le cordonnier Buisson gesticulait, éperdu au milieu de la place.

– Gredin !. misérable !. Ce matin encore. nous sommes ruinés, nom de Dieu de nom de Dieu.

– Quoi donc ? demandait-on de toutes parts.

Le notaire a fait banqueroute !.

Buisson venait d’apprendre la terrible nouvelle par des paysans qui étaient allés en masse réclamer leurs dépôts et leurs titres.

On entendait les sons aigus qui sortaient de la poitrine des femmes étranglées parla catastrophe : quelques paysans levaient en l’air leurs bâtons de houx ; mais la foule restait encore silencieuse. Il ne fallut rien moins que l’arrivée d’une dizaine d’hommes qui avaient trouvé la porte de l’étude barricadée pour enlever tout espoir. Ce fut comme une traînée de poudre enflammée, les visages s’illuminèrent et des sanglots étouffés éclatèrent de toutes parts. Chacun se disait que c’était la ruine. Et les ventes ?. et les contrats ? Et les testaments ? On parlait de détournements, on criait, on pleurait et la foule s’écrasait sur la place publique.

Lorsque l'orage est menaçant et qu'un soleil de feu tombe sur un champ de foire, il arrive parfois que les bœufs sont pris d'une sorte de folie furieuse.

Les acheteurs passent, tâtent les gros roux, qui se laissent faire, en leur adressant de douces paroles.

– Bravé Billia !... Paobré Chabrô !...

Les animaux secouent la tête à ces appels bien compris.

Mais, tout brusquement, le ciel se fait plus noir, le soleil mord plus fort.

Un bœuf s'est retourné : il frappe du pied, frappe encore. C'est en vain que son maître essaye de le calmer en le flattant de la voix :

– Aïssi, Billia... ânen, aïssi, Billia !...

L'animal se révolte ; son poil se hérisse ; son poitrail est inondé par une blanche écume ; il tressaille comme si une pointe d'acier s'enfonçait dans sa chair ; son cou se gonfle ; il roule des yeux injectés de sang et il fait mille efforts pour se débarrasser du joug qui le lie à son compagnon.

Son sabot, qui continue à labourer la terre, est ensanglanté. D'abord, un sourd beuglement auquel répond une traînée de clameurs. Le son se répercute et trouve un écho jusque dans les rangées les plus éloignées.

On veut essayer de détacher l'animal. Peine inutile. Le compagnon, lui aussi, a des velléités de rébellion.

C'est alors que la danse commence, au milieu des grondements du tonnerre.

Le premier bœuf irrité a brisé son joug ; il traîne après lui de longues courroies de cuir qui l'embarrassent dans sa marche. Il court, tout éperdu, au milieu des rangées tranquilles encore ; il cogne les bœufs de ses cornes, et ceux-ci se retournent violemment contre l'agresseur. Un homme courageux s'est pendu après lui pour l'arrêter dans sa course folle. L'animal ballotte son homme jusqu'à ce que le malheureux tombe sous les sabots meurtriers, anéanti, écrasé parfois.

La panique est dans toute sa fureur.

Les bâtons se lèvent, les voix éclatent. Tous les bœufs sont en danse : Billia !... Chabrô !... Gran' Rougé !... Poumeuï !...

Les éclairs illuminent la noire mêlée et le tonnerre domine tout ce bruit.

Le soleil implacable met du plomb en fusion dans les veines des bœufs affolés ; les naseaux vomissent des vapeurs bouillantes : les yeux voient rouge. Tout le bétail danse et danse... Les cordes cassent ; les joug se brisent ; la terre chaude se soulève en poussière éblouissante ; les cornes crèvent les poitrines ou s'émeussent sous les coups de bâtons des hommes perdus dans la mêlée. De sang et de sueur la terre est rosoyante, et le soleil, – le grand soleil darde de ses flammes tous ces énormes yeux de bêtes.

Les vieux paysans – ceux qui ont vu déjà la chose – se précipitent en imitant avec leurs bras le mouvement des vagues. Cette sorte de bercement a quelquefois raison des paniques. Rien n'y fait. Les femmes atterrées descendent les talus, et la masse humaine qui s'est formée dans le chemin voisin du champ de foire tend vers le ciel des mains suppliantes. On aperçoit le père dont le corps est couché sur le sol, et le Billia, si docile la veille, a un pied sur la poitrine de son maître ; plus loin, c'est le frère aîné qui, tout seul, la guillade à la main, peut faire face à trois lutteurs. Il succombe : pour aujourd'hui, la bête est maîtresse de l'homme.

La danse continue. les beuglements se prolongent ; un bœuf se casse la tête contre un arbre ; un autre saute les barrières et les écrase de son poids...

De toutes parts, on a recruté des armes pour essayer de délivrer les victimes. Mais les animaux ne redoutent rien. On a arraché les pieux des charrettes entassées le long des chemins et les gars hardis se précipitent en ayant. Les bœufs reculent pour revenir encore, irrités, insatiables, meurtrissant avec leurs pieds le corps du maître qui les a aimés.

Ils vont, ils vont, détruisant tout sur leur passage.

Ils vont, ils vont, les bœufs enragés : ils ont pour eux le soleil, et ils se moquent des énormes coups de massue qui pleuvent sur eux drus comme grêle : ils vont, jusqu'à ce que l'orage éclate et qu'une pluie torrentielle mette un terme à cette épouvantable frénésie.

La ruine pour les paysans, c'est le soleil de feu du champ de foire.

Des fenêtres s'ouvraient de tous les points de la place, devant la masse d'hommes conduite par le cordonnier Buisson :

– A mort, le misérable !. A mort !

Une pluie de pierres s'abattit sur les volets de la maison Parent, et des mains calleuses secouèrent la porte de fer qui montrait entrelacées les initiales des époux.

Dans un café voisin de l'étude Parent, des jeunes gens de la ville commentaient froidement la scène qui se déroulait sous leurs yeux. Moulineau, assis devant la croisée, une queue de billard entre les jambes, le cigare aux dents, contait les bonnes farces de Rosette et du député.

Au milieu de la rue des femmes excitaient leurs maris.

– Le notaire ne pouvait, avoir tout enlevé ; il y avait peut-être encore de quoi se faire rembourser.

– Un tel avait dû rentrer dans son argent !.

– Ce serait trop bête d'arriver en retard.

Enfin on entendit comme un sourd grondement, et la porte ayant cédé sous les poussées des paysans, les plus hardis pénétrèrent dans l'étude.

M^e Parent était debout, il allait se livrer aux paysans furieux quand une main le rejeta violemment en arrière. Il chancela en disant :

– Vous pouvez me tuer. Tuez-moi, je vous en supplie.

Une voix cria :

– Je vas t'écraser.

Et un paysan plus grand et plus fort que les autres prit la tête des meneurs.

C'était un colosse, un lutteur de foire, le meunier de Lamète.

Les habitués du café qui s'étaient massés aux fenêtres ne parurent nullement émus.

Alors, on vit s'avancer le vieux Clapier armé d'un fusil de chasse qu'il venait de décrocher au manteau de la cheminée ; c'était la main du clerc qui s'était appesantie sur le bras du notaire et l'avait contraint à quitter la place. Lui, le vieux, qui avait servi sous M^e Boulestan et sous M^e Cournet sans sentir un seul jour la colère, il redressa sa taille, et jamais il ne parut si grand :

– Retirez-vous, ou j'en couche deux.

– A mort ! à mort le banqueroutier !.

– Je vous jure que je vas l'écraser, gronda le colosse.

Clapier parla encore la voix ferme, le regard haut :

– Le premier qui avance, je le tue comme un chien.

Les gâchettes du fusil résonnèrent.

Le meunier recula.

Et l'homme repoussant encore Prosper qui voulait lui arracher son arme, resta là, les dents serrées, les yeux fixes, prêt à faire feu.

– Parent, tu es un voleur.

– Tu es un misérable.

– C'est à cause de toi que nos petits vont mendier.

– Oh ! par pitié. tuez-moi..

Un mouvement se fit. La gendarmerie arrivait à cheval, sous les ordres de son lieutenant, précédée par le maire M. Lérie, le successeur de M. Loudois.

– J'invite les bons citoyens à se retirer.

– A mort !. cria Buisson.

Le commissaire mit la main sur l'épaule du cordonnier :

– Au nom de la loi, je vous arrête.

– Non, non, disait Parent, c'est moi qu'il faut arrêter. Laissez-moi mourir. laissez-moi mourir.

La foule se retira.

– Maintenant, monsieur, reprit le commissaire. voici un mandat d'arrêt du juge d'instruction. Venez avec moi.

– Enfin !

Clapier, tête nue, fidèle comme un chien, suivit son maître jusqu'à la prison escorté par une nuée de gamins que tout ce bruit amusait.

La prison était située à côté de la gendarmerie. On conduisit Parent dans une chambre grillée qui donnait sur une grande cour entourée de murs tout blancs. Quand il se sentit là tout seul, il lui revint à l'esprit qu'il avait une fille. Il essaya de se lever, puis il ouvrit de grands yeux et retomba.

Le soir, le juge de paix vint le voir :

– Vous me serrez les mains, vous ?

– Oui, et de tout mon cœur, mon pauvre enfant.

Ils parlèrent à voix basse, pendant que le geôlier se promenait gravement dans le couloir.

– Votre passif ?

– Plus de deux cent mille francs. Lorsque Rosette est partie, nous en étions là. Les intérêts ont absorbé toutes mes économies. tous mes honoraires. Je me cachais de vous. Je mentais. Oh ! je suis perdu !.

– Non...

– Comment ?

– Ma femme et moi nous vendrons tout, s'il le faut.

– Je ne puis accepter.

– Ai-je refusé votre secours lorsque mon cheval m'entraînait contre le mur de la rue ?. Ce matin, le juge d'instruction m'a fait appeler. J'ai supplié, j'ai pleuré. Force a été d'obéir à la loi. Mais nous arrêterons l'affaire. j'ai une masse de valeurs en portefeuille. C'est ma femme qui m'envoie vers vous. Vous étiez notre héritier.

– Non. non.

– Je dis si. moi.

Au matin, à la Croix-du-Jarry, quelques paysans qui faisaient ferrer leurs bœufs s'entretenaient de la catastrophe de la veille devant la forge de Pierre. Le maréchal, en manches de chemise, remuait dans la fournaise les fers rougis qui illuminaient l'atelier.

– Je ne les plains pas, moi, faisait Pierre. j'avais tout deviné. La cocotte a emporté le magot et elle lui a laissé une belle paire de cornes. Heureusement que nous n'y sommes pour rien. Ça se donnait des airs d'importance à la noce. Canailles, va.

– Si vous aviez vu Bérias, hier au soir, maître Pierre, vous ne parleriez pas ainsi. Il pleurait comme une femme.

– Moi, je ne m'attendris pas aux pleurs, reprit le maréchal en s'approchant de l'enclume, et la coquine mériterait qu'on lui passât ce ferrouge sur les mollets.

Pierre jeta un coup d'œil sur la Maison-Blanche :

– Ah ! ils dorment. ça fait la grasse matinée. ça crèvera de faim, et je donnerai plutôt à manger à un chien enragé.

– Vous êtes un malheureux, Pierre, et ça ne vous portera pas bonheur, cria le grand Jeandinet... Vous savez bien que si François ne va pas aux champs ce matin, c'est qu'il a honte pour sortir.

– Ta, ta, ta, ce sont des histoires. J’aime pas les pleurards, moi. Après tout, je suis bien bon de m’occuper de ces gens-là. Ils ne font plus partie de ma famille.

Le maréchal retournait le fer sur l’enclume : son garçon faisait danser le marteau.

– Je travaille toute ma vie, moi, et je me fiche de ceux qui se ruinent. Mon frère est un âne et un orgueilleux ; et s’il n’a rien à se mettre sous la dent, ce n’est pas moi qui lui donnerai du pain, je vous en réponds. Avec cela, la Rosette gagne de l’or sur les trottoirs de Paris et l’Andrée s’en va mise comme une princesse. Nous sommes des gens simples, nous, des travailleurs ; dès que les moutards auront l’âge, ils se mettront à la besogne. En attendant, nous nous moquons des autres.

– Pierre, tu es un mauvais cœur, dit M. Gringet, le plus ancien du village.

– Un mauvais cœur ? des bêtises.

– Oui, un mauvais cœur. et je ne sais ce qui me retient de porter ma pratique ailleurs.

M. Gringet était un bon client : le ferrement de ses bestiaux et les réparations de ses charrues rapportaient bon an, mal an, dix pistoles au maréchal, sans compter un sac de blé à la grande mesure.

Pierre se radoucît.

– Oh ! vous ne feriez pas cela, mon bon monsieur Gringet...

– Si, et dès ce soir tu me donneras mon compte. Léonard, emmène les bœufs. On t’a vu à l’œuvre hier, mauvais garnement, tu excitais la foule contre le notaire.

– Moi ?.

– Tu ne vaux rien, te dis-je.

– Après tout, vous savez, j’en ai assez de vos leçons, vieux grigou.

– C’est bien ; mais tiens-toi sur tes gardes., . Si tu t’avises encore d’ameuter les voisins contre ton frère, je te fais arrêter par la gendarmerie. Le procureur impérial est prévenu...

En passant devant la porte de la maison des Bérias fermée comme à un jour de deuil, le père Gringet eut un serrement de cœur. C’était-là où il avait passé de si bonnes veillées à jouer à la bourre avec les voisins. Ah ! ma foi ! il les trouvait bien un peu fiers, les Grande-Bourse, mais paysan lui-même

et paysan enrichi, il avait un respect naïf et salubre pour ceux qui avaient gagné leur aisance sous les morsures du soleil. Bien souvent, il avait conseillé à François de réduire les goûts désordonnés de Rosette : Bérias était de son avis ; avec la mère Jeanneton, c'étaient des discussions interminables. Il avait un neveu, un brave cultivateur, qu'il aurait été heureux de marier à Rosette ; quand il entamait la question de mariage, Jeanneton l'arrêtait net,

C'était l'histoire du fils à Pitois qui recommençait... On était dans ce monde pour s'élever.

Folies que tout cela, pensait Gringet ; et tandis que Léonard, son domestique de ferme, tirait les bœufs qui s'embarrassaient aux haies du chemin, il regardait la maison de son neveu Louis Baudru. Sa nièce, une fille aux joues vermeilles, droite comme un chêne, solide comme une cathédrale, se tenait sur le seuil entourée des poules qui sautillaient sur les feuilles des charrières se disputant les grains de maïs que la jeune paysanne égrenait avec des appels bien vite compris.

– Bonjour, mon oncle.

– Adieu, fillette, et Louis ?

– Depuis le lever, il est à la terre des Brennes. Si vous avez quelque chose à lui mander ?

– Non, Toinette... Tu sais la nouvelle ?

– Oui. j'étais au marché.

– Les pauvres gens !.

– Ne m'en parlez pas. La mère Jeanneton n'a pas encore ouvert sa porte. J'ai peur d'un malheur.

Tout près de la Mare-aux-Herbes, le père Gringet rencontra M. Faure, qui revenait d'une vente de Lamète et qui en rentrant chez lui avait appris le malheur de M^e Parent.

– François !...

– Voyez : la maison est fermée.

– Je vous quitte. Quel malheur !... Mon Dieu !... quel malheur !.

M. Faure pénétra dans la Maison-Blanche.

Devant le foyer éteint, les deux paysans semblaient dormir.

– Monsieur Faure. murmura Jeanneton, en osant à peine regarder le marchand de biens.

– Hé ! oui, c'est moi. Je serais venu plus tôt. J'étais absent. Je ne savais pas.

– Ah ! on sait bien assez tôt, soupira François en secouant la tête.

– J'ai une bonne nouvelle.

– Quoi donc ?

– M. Cournet.

– Eh bien ?...

– M. Cournet va payer les créanciers.

– Et avec quoi ?... il n'y a rien de rien.

– Si... M. Cournet a sa fortune.

– On ne peut accepter cela, dit Jeanneton, le malheureux s'y ruinerait. Deux cent mille francs.

– Deux cent mille francs, reprit François en scandant les mots. La banqueroute est de deux cent mille francs. Ah ! coquine ! maudit soit le jour où elle est née !...

– Notre homme.

– C'est vrai, j'ai tort, j'ai encore tort. A quoi servent les plaintes !. Alors, vous dites que M. Cournet veut payer ?.

– Oui. Prosper est son fils adoptif.

– Sans doute, mais.

Bérias s'interrompt, et puis il se redressa :

– C'est beau, cela. Oui ! c'est un digne homme, M. Cournet. Eh bien, nous aiderons à payer les créanciers, nous aussi. Nous sommes vieux, tant pis. Nous avons répandu nos sueurs au soleil, nous travaillerons encore. On vendra. Les Ribeau prendront la terre des Oseraies. Les Pichou auront les Borderages... Mais M. Parent ne restera pas en prison. S'il faut redevenir garçon de ferme, je reviendrai à la Tremblade. Le fils de la maison ne me battra jamais autant que son père l'a fait pendant dix ans. Ah ! oui. mais la fillette.

L'enfant dormait dans le lit à rideaux rouges de la cuisine.

– Je suis là, moi, dit M. Faure.

– Il n'y a donc que la mère qui abandonne sa fille ? dit tristement Bérias.

– Rosette ?... on n’a pas voulu le dire ; elle a envoyé vingt-cinq mille francs à Prosper.

– Et Prosper.

– Votre gendre a refusé la somme.

– Il a bien agi. Il n’a pas pris l’argent du déshonneur. Hélas ! c’est nous qui avons fait tout le mal. nous et ce coquin de Loudois, qui vit tranquillement à Nice maintenant. Ah ! elle s’amuse avec notre député. Qu’il vienne, celui-là, me demander ma voix : je l’assommerai. Monsieur Faure, vous êtes un brave homme. M. Cournet aussi. Vous valez mieux que moi.

– François, ne pleurez plus. Il ne faut pas que les voisins.

– Ah ! oui, les voisins.. Mon frère.

– Votre frère est un gredin. Il a été corrigé d’importance par le père Gringet. C’est une bonne pratique de moins. Il disait tant de mal de vous. Enfin, ne parlons plus de ceci. Nous allons payer. on retirera les plaintes. Prosper sera blanc comme neige.

Deux mois plus tard, M^e Parent était traduit devant les assises de Pensol, et, chose surprenante, la plupart des habitants de Saint-Cyprien déposaient en sa faveur.

On n’oubliera jamais dans le pays que la maîtresse d’un député régulièrement citée se dispensa de comparaître, grâce à l’influence d’un haut personnage de l’empire. Malgré tout, le notaire fut acquitté. Il revint à Saint-Cyprien, et, par un revirement étrange, la population l’accueillit avec enthousiasme.

Prosper était frappé à mort.

– C’est un martyr, disait-on de tous côtés.

Martyr, il l’était même dans les excuses dont il couvrait celle qui avait empoisonné sa vie, faisant des efforts de mémoire pour rappeler certains faits qui donnaient à penser que Rosette agissait sous l’empire de la folie hystérique.

Grâce à M. Cournet, à M. Faure et au père Bérias, tous les créanciers avaient été payés.

Un jour Prosper vint dire :

– Mes amis, je vais vous quitter. Je suis père et j’ai le devoir de racheter une vie manquée.

Et voilà comment après avoir embrassé sa fille, Me Parent se rendit à Bordeaux et devint le premier clerc de M^e Jules de l’Étang.

Le soir du départ de son père, Andrée qui se reportait au souvenir de sa mère Rosette, crut à une mort que l’on voulait lui cacher ; et pendant que le ciel s’emplissait d’étoiles blanches, l’enfant tourna son visage souffrant du côté de l’église, et dans le lointain murmure de la campagne qui s’endormait, elle démêla comme un triste son de cloches.

XVI

Si madame de Magnac pensait quelquefois à cet homme que la fatalité venait de conduire à deux doigts du bagne, elle ne lui pardonnait pas d'avoir refusé ses offres de service. Depuis longtemps, Prosper était mort pour elle, et elle disait que dès que l'on serait installé dans l'hôtel de l'avenue de Villiers, exécuté sous les ordres de son amant, elle irait à la Croix-du-Jarry chercher elle-même sa fille.

En attendant, Rosette se posait en rivale des grandes dames d'autrefois et le moderne hôtel de Rambouillet donnait asile à une foule de poètes en défroque et de journalistes aux abois. Jean Ménard y dit pour la première fois sa ballade de la « *Grève des poètes* », Sullick y fit entendre la *Cantate des Victoires*, le grand écrivain Dussol y déclama un superbe drame : « *les Crèches de Béthléem* ; » et de temps à autre, maints esprits sceptiques se passèrent sous le manteau les poèmes des exilés de l'empire.

Les journalistes faisaient des chroniques charmantes sur les réceptions de madame de Magnac ; et si les fidèles devinaient l'amant, ils ne s'étaient jamais donné la peine de chercher le mari.

Cependant Rosette n'était pas heureuse. Tout cet enivrement était factice et une sourde envie lui rongait le cœur.

Elle pensait à son premier amant, à Georges perdu pour toujours sous les arbres ensoleillés de Nice, et elle se disait qu'elle n'avait jamais aimé que

cet homme et qu'elle l'aimait encore. Du reste, si le comte de Villemont était toujours affectueux pour elle, ses ardeurs amoureuses s'étaient envolées, et elle savait que son amant entretenait des actrices de l'Opéra et qu'il était devenu l'un des familiers de mademoiselle Clénery.

Elle était ainsi faite. Les jours de réception, elle se sentait entraînée parla vivacité des conversations, la finesse des réparties, les histoires de coulisses, les indiscretions des familiers des Tuileries, et puis tout à coup, elle n'écoutait plus, elle ne parlait plus : toute sa pensée s'abîmait dans la pensée insensée qui torturait son cœur et elle restait là, insensible et muette, éblouie comme devant un mirage.

Elle aimait Georges et elle ne désespérait pas de le ramener.

Dans la belle villa des Lauriers de un bébé rose était venu cimenter la paix du ménage des époux Loudois. On vivait heureux sous un ciel éternellement bleu.

Les terres de Saint-Cyprien et des Bastides avaient été louées à des voisins, et Georges, tout entier à sa Marie, laissait à son père le soin de veiller à ses intérêts, ne désirant pas revenir au pays. C'étaient des excursions charmantes à Monte-Carlo, à Monaco. Georges adorait sa femme, et pas une ombre ne venait ternir leur vie de bonheur.

Il faisait une belle nuit. Georges et Marie s'étaient assis sur la terrasse aux arcades mauresques et ils apercevaient les jardins de la villa, les jets d'eau dans l'ombre et dans la verdure, les bosquets d'olivier, tout au loin, la mer étincelante. Depuis quelques minutes, les deux époux ne parlaient plus. Ils semblaient s'abîmer dans leurs regards, doucement enveloppés par cette atmosphère d'honnêteté et d'amour que la jeune femme avait sû ramener sur le foyer désolé.

Marie rêvait aux jours d'été où Georges l'emmenait avec lui bien loin dans la campagne ; le collégien était d'une hardiesse étonnante pour conquérir les bonnes grâces de sa cousine. C'étaient à ces heures bénies où la nature avec sa maternelle indulgence conte aux âmes qui la comprennent le secret de ses mystérieuses harmonies ; ils récoltaient à deux les branches d'aubépines et les mousses que l'on mettait ensuite dans de grands vases verts. A la saison des blés, ils cueillaient ensemble des épis longs à barbes touffues ; on y mêlait de grandes herbes, des coquelicots, des bleuets, des

marguerites, et tout cela formait des bouquets tricolores que l'on rapportait triomphalement à la maison.

La tante Varennes les croyait perdus. Elle allait, venait dans la cour, dans le jardin, appelant les enfants d'une voix plaintive : ils se blottissaient dans un coin, faisaient les morts, et au moment où la tante attristée s'apprêtait à mettre en quête un domestique, ils s'approchaient doucement avec leurs couronnes, et les papillottes de la vieille dame s'éparpillaient sous les fleurs et sous les baisers sonores.

Une fois, le soir les avait surpris devant la grande croix de pierre où les gynériums étalaient leurs panaches blanchis. Ils étaient seuls. Devant eux, la route qui se faisait noire ; à côté d'eux, le chemin de traverse où les châtaigniers du talus prenaient des formes fantastiques. Georges avait grandi, et l'amour chantait dans son cœur pour la première fois ; quant à Marie, enfant de quinze ans, toute naïve, elle aimait son petit cousin beaucoup mieux que sa jolie poupée qui parlait toute seule et qu'elle dédaignait pour de beaux livres.

– Te rappelles-tu, Georges, comme tu me regardas en m'embrassant : ton cœur battait ; tes yeux lançaient des éclairs... Tu me pressas bien fort, si fort, que je me mis à trembler. Tu me demandas si tu me faisais peur, je répondis.

– Tu répondis : Ma foi, non. Tu m'embrassas et tu te sauvas en riant. Ce n'est que plus tard que tu as avoué que tu avais eu bien peur.

– Oh ! oui, bien peur.

– Si je me souviens ?. Tu avais une robe bleue et un grand chapeau blanc où nous avions mis des guirlandes de fleurs ; tu avais des brodequins jaunes comme un petit chasseur, et puis tu étais si jolie. Maintenant tu es belle.

– Tu crois ? fit-elle toute émue. Je n'ai pas d'orgueil, mais cela me fait plaisir de savoir que tu me trouves belle ; tu n'as plus de vilaines idées.

– Tu m'as guéri pour toujours, Marie. Les hommes sont fous : ils fuient leur bonheur.

– Il est doux de s'aimer devant la nature endormie. Regarde, tout repose, les voix se taisent, les feux s'éteignent lentement. Il reste encore l'air embaumé qui nous enivre et les étoiles du bon Dieu avec leurs douces

lumières. Oh ! je t'aime bien, mon Georges. Parle-moi, ta voix remplit mon cœur d'une joie céleste. C'est si bon d'être deux et de parler longtemps !.

– Tu es toute innocence et toute grâce, ma bienaimée, je t'aime !

– Oh ! je suis heureuse.

C'est le lendemain de cette soirée que Georges Loudois reçut une lettre de Rosette. La comtesse de Magnac lui contait que depuis son départ elle ne vivait plus. Tout d'abord, pour s'étourdir, elle s'était jetée dans les fêtes du monde ; mais, lasse de toutes choses, elle redevenait la maîtresse aimante d'autrefois. Elle adorait son Georges. Qu'il vînt à Paris, elle ne le retiendrait pas longtemps, mais elle voulait le voir pour la dernière fois, le presser dans ses bras et l'enivrer encore de son amour de femme malade, ayant peut-être horreur de sa passion, mais impuissante à la maîtriser.

Georges relisait la lettre qu'on venait de lui remettre pendant que le soleil inondait de ses clartés la villa des Lauriers. Il lui semblait que chaque mot de la lettre lui mettait une flamme au cœur ; c'était maintenant la voix pénétrante de Rosette qui murmurait à son oreille, et déjà la causerie de la veille s'était évanouie. Il entendait les appels voluptueux de sa maîtresse, et il revoyait les scènes de Saint-Cyprien : là-bas, sous la tonnelle, le ciel était bleu, le jasmin embaumait, les liserons étaient fleuris ; les insectes dorés bourdonnaient dans l'air chauffé à blanc. Tout chantait l'amour, un amour violent, irrité, désordonné, stupide, où les cœurs appelés par des affinités mystérieuses battaient à se rompre, où les chairs étaient frissonnantes, où l'on devait désirer de mourir, après un anéantissement suprême, dans un délire fait de spasmes et de jouissances achetés au prix du sang et des heures de vie. Agité, fiévreux, marchant à grands pas sur la terrasse, il ne voyait plus. il n'entendait plus. il restait ébloui, et son cœur bondissait sous les effluves amoureuses. La vision était là. Les yeux de la femme aimée devenaient plus doux, la bouche plus humide et plus rosée. C'était comme une étreinte infernale qui le saisissait à le faire crier.

– Georges ?. dit une voix tremblante.

– Marie !... Ah ! pardon. Je ne sais plus où donner de la tête. une affaire pressante m'appelle à Paris. Je suis barbiste... Je me dois aux barbistes... Jules Marcklay de Saint-Pardoux a besoin de moi... il faut absolument.

– Tu ne me trompes pas ?. murmura la jeune femme avec une subite rougeur.

– Moi ?. non. Pourquoi veux-tu que je te trompe ?... Marcklay, l'ami Marcklay... un copain... Mais, tu le connais ! Nous l'avons rencontré à Naples. en visitant le palais des papes.

– Un duel, peut-être ?

– Non, mignonne. question d'argent. Jules a beaucoup perdu à la Bourse. Voyons, j'ai le temps ; le train part à quatre heures. Je ne puis abandonner un camarade d'école, un ami....

– Georges ?... 1

– Je t'en prie, Marie.

– C'est bien.

– Mon Dieu ! que tu es enfant. Je serai de retour jeudi matin au plus tard. Je vais bâcler cette affaire ; c'est si bon de rendre service. Je te reviendrai plus aimant encore, ma chérie.

– Bien vrai ?

– Bien vrai.

– Donne que je t'embrasse.

Elle tendit son front et son corps se plia avec une grâce exquise.

– Encore deux fois. sur la petite oreille rose, là. Tu vois, je t'aime bien... Où est Nanette, que j'embrasse le petit ?

– Sois prudent, Georges ; si tu me trompais encore, vois-tu, j'en mourrais.

A Paris, Loudois se fit conduire à l'hôtel des Colonies.

Madame de Magnac avait fait retenir l'appartement même qu'ils avaient occupé une première fois ; et dans cette chambre d'hôtel dont, par les soins de Rosette, les murs tapissés disparaissaient sous des brassées de camélias et de roses, il y avait comme un envahissement de la femme aimée qui saisit Georges.

Rosette l'attendait.

A l'hôtel, rien de changé. Toujours la demoiselle assise dans son kiosque de verre ; les mêmes statues au milieu de la cour, les mêmes arbres verts dans l'ombre, les mêmes lueurs de gaz illuminant la rosée du jet d'eau...

Et cependant que d'événements semés dans la vie de la jeune femme !

Rosette était venue dans un costume simple, en robe noire unie, en chapeau sombre avec des brides de moire nouées autour du cou. Ses cheveux étaient séparés par une raie bien droite au milieu de la tête : une vraie bourgeoise fraîche et rose. Son grasseyement avait disparu ; sa fierté s'était en allée, et pour son Georges, elle redevenait la femme d'autrefois, avec son regard plein de douces flammes et ses lèvres mouillées où selon l'expression d'un de ses admirateurs à singulier langage, le journaliste-poète M. Ballande, « *ses dents brillaient comme des perles* » de lumière au fond du calice des roses ». Elle avait retrouvé la voix si douce qui attirait les tourterelles de la cage verte perdue dans l'ombre de la tonnelle de Saint-Cyprien : tout ce fatras d'expressions mondaines, de gestes étudiés dont elle avait empli sa mémoire disparaissait comme par enchantement : elle se laissait vivre.

– Parle encore, ma Rosette, comme tu le faisais là-bas quand tu me contais de si douces choses. Tu sais bien. dans ma chambre. Oh ! je veux rester avec toi. toujours. toujours.

– Non, Georges.

– Mais lui, Berck. lui, tu ne l'aimes pas ?

– Non.

– Eh bien ?

– Je ne veux pas faire ton malheur. ta femme me maudit. Mon mari est ruiné par moi. – Ah ! je suis damnée.

– Rosette...

– C'est ainsi, Georges : la vie est un continuel supplice. Je voulais t'oublier dans les fêtes, dans les orgies. Hélas ! pauvre folle ! j'ai vu des puissants, des heureux du jour, des princes à mes pieds et, au lieu d'amour, j'ai eu des nausées. Berck me fait horreur quand il me touche de ses mains souillées par le contact des filles infâmes. Les intrigues de la politique, les bassesses, les mensonges, les platitudes, les ignominies, tout cela m'amuse et me donne envie de rire. L'heure est venue où je me suis sentie étouffée. J'avais besoin de te voir.

– Chère Rosette !...

– Ah !... si je ne m'étais pas crue assez forte pour résister au désir de te garder longtemps, je ne t'aurais pas appelé. Est-ce que c'est ma faute si je

fais le mal ? Je suis malade, moi. malade depuis l'enfance. Un jour, cela va bien : un remords cruel me déchire. Je revois notre intérieur calme des premières années. Prosper me croit toute à lui. Ma fille repose dans son berceau riant. Je parle de l'avenir avec mon vieux père. alors, une idée folle allume l'incendie dans mon cerveau. Je veux lutter. Je ne puis pas. Et c'est ainsi depuis le commencement de ma vie. Mes rêves se peuplent d'images honnêtes, et puis tout cet horizon d'or s'évanouit. et j'ai peur. j'ai peur. Pauvre tête. Tu vois bien, Georges, ta Rosette est damnée. Le mal, toujours le mal. Oh ! je porte malheur à tout ce que j'aime. Ecoute : Je vous voyais là-bas, tous les deux assis dans l'ombre, vous berçant de douces paroles d'amour. C'était le soir. la nuit était calme. Vous vous aimiez. Je suis venue et je vous ai arraché vos âmes. Il me semblait que ta voix murmurait à mon oreille, mon adoré. Encore une fois, je n'ai pas bien conscience de mes actes. Non, non, je ne serais pas si méchante. La joie des autres me fait mal. C'est que je suis malade.

Rosette vint encore plusieurs fois à l'hôtel, et puis elle força son amant à repartir pour Nice :

– Tu reviendras. Moi, je ne veux pas que ta pauvre petite femme meure de chagrin.

Georges ne revint pas. Et si les lettres de Rosette restèrent sans réponse, c'est que l'histoire du prince d'Allemagne avait été contée à Loudois. Il avait honte de lui-même ; il rougissait d'avoir sacrifié son bonheur à une aventurière dont les échos de Paris disaient la vie scandaleuse, à une femme perdue que l'on devait plus tard soupçonner d'avoir été une espionne aux gages de la Prusse. Marie écoutait la confession du malade et elle ne perdait pas tout espoir.

De nouveau, madame de Magnac étonna Paris par son audace et par ses débauches.

Il y eut un réveil.

C'était le jour de la déclaration de la guerre à la Prusse. Pendant que la foule gagnée par la fièvre s'amassait énorme du côté du Luxembourg, un coupé capitonné de bleu fit écarter le flot humain.

Rosette apparut. Dans les couloirs l'agitation était grande ; les sénateurs passaient tête nue, exaltés. Kuppler et de la Guéronnais se rendirent au

devant de madame de Magnac.

– La guerre, vous savez ; la guerre avec la Prusse.

La séance fut levée aux cris de « Vive l'empereur » et les familiers de la rue Saint-Honoré s'empressèrent de porter la nouvelle à la dame qu'une indisposition subite avait forcée à quitter la salle. Kuppler vint en habit, le cou ceinturé du cordon de commandeur de la Légion d'honneur ; il était rayonnant ; son œil avait des teintes d'or fauve. Comme membre du bureau, on l'avait chargé de rédiger une adresse pour l'empereur, et il déployait solennellement un papier rempli de ratures :

– Mais lisez donc, fit Rosette impatientée.

Le sénateur se rengorgea :

– Ce soir, nous partons pour Saint-Cloud ; nous serons reçus par l'empereur et son auguste famille, et c'est moi qui suis chargé de porter la parole. Ecoutez :

« Grâce à vos soins, sire, la France est prête. »

– Vous croyez ça, interrompit madame de Magnac.

– Sans doute... avant trois jours, six cent mille hommes seront à la frontière.

La dame eut un sourire. Alors, les hommes qui ne se gênaient plus avec elle la traitèrent de bonne amoureuse et de mauvaise française.

– Continuez Kuppler...

– Je reprends :

« Grâce à vos soins, la France est prête. Que l'empereur reprenne avec un juste orgueil et une noble confiance le commandement de ses légions agrandies de Magenta et de Solférino ; qu'il conduise sur les champs de bataille l'élite de cette grande nation. »

Kuppler enfla la voix :

« Si l'heure des périls est venue, l'heure de la victoire est proche. Bientôt, la patrie reconnaissante décernera à ses enfants les honneurs du triomphe ; bientôt l'Allemagne affranchie de la domination qui l'opprime, la paix rendue à l'Europe par la gloire de nos armes, Votre Majesté qui, il y a deux mois, recevait pour elle et pour sa dynastie une nouvelle force de la volonté nationale, Votre Majesté se dévouera de nouveau à ce grand œuvre d'améliorations et de réformes dont la réalisation, – la France le sait et le

génie de l'empereur le lui garantit – ne subira d'autre retard que le temps que vous emploierez à vaincre. Vive la France ! vive l'empereur ! »

– Bravo ! cria Villemont ; sénateur Kuppler, c'est admirable.

Les deux hommes se serrèrent les mains pendant que Rosette les contemplait avec un sourire sardonique :

– Vous n'applaudissez pas, madame, demanda de la Guéronnais.

– Je n'applaudis pas à la ruine de mon pays.

Elle ajouta tout bas :

– J'aurais dû suivre le prince en Allemagne.

Les plaisanteries recommencèrent sur la mauvaise patriote, sur la pessimiste.

Depuis quelques mois, le vieux Kuppler savait à quoi s'en tenir sur le compte de la prétendue madame de Magnac.

Un soir de gaieté, Berk s'était confié au sénateur, et celui-ci ne se gênait plus.

– Allons, mon petit Berck, c'est magnifique ; l'a taque va commencer... une question vidée en trois semaines. Nous forcerons le prince René à nous ouvrir sa cave... Tenez, ce n'est pas plus difficile que ça. La Guéronnais, en garde, une deux... C'est vous le Prussien ; en garde ! en garde ! Une. deux V'lan... v'lan... et encore v'lan...

Et Kuppler frappait violemment la poitrine son collègue, se fendant et se relevant avec une agilité extraordinaire pour son âge.

– En garde, la Guéronnais. on se défend ?... ne veut pas laisser passer le petit Rhin : on n'en a que mieux battu. A moi, Alsace. une. deux Vous êtes mort... Vive l'empereur !... vive l'empereur !.

Les hommes riaient aux éclats, pendant que l'on criait sur l'air des Lampions : *A Berlin ! à Berlin !* et que la foule frémissante suivait les ombres de blouses blanches et se confondait en une gigantesque cohue.

Sur les boulevards, les cris passaient déchirés frénétiques : « *A bas la Prusse ! A bas la Prusse Vive l'empereur !*... Tout à coup, du Palais-Royal s'éleva une immense clameur, et le peuple en fièvre entonna la *Marseillaise*...

– Eh bien, que décides-tu, mignonne ? demanda Villemont. La guerre, c'est l'affaire de trois semaines et, à la rigueur tu pourrais rester à Paris.

– Non, je pars. Je vais voir ma fille...

– Nous nous reverrons après la victoire. Et quand tu reviendras, ton Villemont sera décoré. C'est beau d'être décoré sur le champ de bataille ; nous fêterons ma croix à notre hôtel de l'avenue Villiers.

Le comte de Villemont descendit et se mêla à la foule.

Toute la nuit Paris fut en fièvre, et le peuple, ce grand peuple, doux lion irrité, se laissa aller à cet enivrement qui devait embraser la France.

XVII

Rosette était arrivée à Thaviat. Ne voulant pas attendre la voiture publique qui partait seulement à cinq heures du soir, elle se fit conduire à la Croix-du-Jarry dans le mauvais cabriolet d'un horloger ambulant. Ses nombreux bagages restèrent à la gare, et l'un des employés promit de les remettre à un roulier. qui faisait le service des messageries.

C'était pitié de la voir ainsi dans sa belle robe de voyage recouverte d'un cache-poussière de soie grise, avec son chapeau garni de dentelles et de roses, ses gants clairs boutonnant haut, exposée aux cahotements de la voiture dont l'essieu criait à chaque poussée.

La route était blanche et poudreuse, et les peupliers avaient des frondaisons dans lesquels se jouaient les chauds rayons du soleil.

Une belle journée de juillet.

Au delà des talus, les herbes avec des couleurs d'émeraudes se pressaient luisantes et grasses à la hauteur d'une coudée ; les coquelicots semés dans les blés avaient des flamboiements écarlates, et les papillons, en costume de fête, passaient et repassaient dans un enivrement joyeux.

La joie était partout. Les blés avaient des ondulations de vagues dorées, les haies vives verdissaient dans les ombres et, sur les coteaux, les vignes étageaient leurs rameaux succombant sous les espérances. Tout au loin, dans la plaine fleurie, des tourbillons d'insectes bourdonnaient, pareils à des nappes de gaze mouvante ; les tourbillons semblaient s'élever, monter encore et se perdre dans un miroitement de lumière. Il y avait dans l'air des

bruissements d'ailes, des chants d'amour et comme une harmonie mystique dont le bercement faisait battre le cœur de Rosette : cette belle nature emportait ses tristesses, et elle se disait qu'elle allait revoir sa fille et l'emmener pour toujours, quand la guerre victorieuse ferait résonner les clairons sur nos places publiques.

Les premières nouvelles n'étaient pas bonnes, mais on ne pouvait être battu : une victoire, on oublierait tout.

Au plein midi, les paysans fauchaient les prés : on entendait les battements de l'acier sur la forge piquée en terre, et l'odeur de l'herbe coupée se répandait dans l'air âcre, brûlant. Les gars et les filles robustes liaient les gerbes, et les paysans, attardés par la mauvaise saison des pluies, allaient avec joie à la peine.

Penchée sur l'un des côtés du cabriolet, Rosette écoutait les voix qui se perdaient dans les haies d'où s'échappaient, au bruit des grelots, des envolées d'oiseaux avec des cris et des battements d'ailes.

Le voiturier ne la connaissait pas.

– Madame est du pays ?

– Oh ! oui, dit-elle avec un léger embarras.

– Nous sommes bientôt arrivés.

– Là-bas.

– La maison blanche à contre-vents verts ?

– Oui.

L'homme n'en demanda pas plus long.

On s'engagea dans la ramure de chênes qui précédait la maison des Bérias. C'était là où, jeune fille, elle était venue si rieuse, aux jours des vendanges, pendant que les lourds chariots surmontés des tonneaux faisaient crier les pierres du chemin et que son père, à la voix rude, conduisait les gros bœufs haletants sous la traînée. Elle comptait les chênes qui bordaient le talus et il lui semblait que les arbres avaient beaucoup grandi, que la ramure n'avait jamais été aussi verte et que les chants des oiseaux qui la saluaient dans les hautes branches n'avaient jamais eu autant de douceur. Il y avait là, tout au bord du chemin, une mare où les nénuphars étendaient leurs feuilles de velours. C'était là, où tout enfant, en vraie fille sauvage, elle se mirait en écartant les plantes. Auprès de la mare et

précédant les grandes prairies, on voyait une nappe verte que l'on ne pouvait couper à cause des pousses de peupliers qui l'envahissaient. C'était là où, grande fillette, écoutant les mille bruits de la prairie ensoleillée, les cri-cris des grillons, le murmure des ruisseaux, les chansons des feuilles, elle aimait à s'étendre, les mains dans l'herbe et les yeux dans le ciel bleu.

Enfin, on aperçut la maison blanche, la haute cheminée qui jetait au ciel des flocons épais. La vigne qui l'enlaçait avec des verdeurs jusqu'alors inconnues et les amandiers plantés le long des murs se courbaient sous le poids des fruits.

La voiture s'arrêta. Une figure parut à la croisée entre des branches de vigne qui entraient comme des folles, en bousculant les châssis.

– Ma mère !.

– Rosette !. Ma Rosette !

Elles se prirent au cou et restèrent muettes, pendant que l'homme qui dételait sa rosse murmurait :

– Sa mère ?... Sa mère nourrice, sans doute ?.

Sur le seuil de la cuisine, Andrée s'amusait avec des petites assiettes d'étain qu'elle remplissait de sable : sa dinette à elle.

L'enfant regarda, hésita et, comme la dame la prenait dans ses bras, elle se mit à pleurer :

– Andrée, mon enfant. ma fille. Elle ne me reconnaît plus ?.

– Maman !.

– Rosette, voici ton père.

– Rosette ?... oh ! non. Elle ici ?... Non... non. non.

Bérias recula.

Elle voulut l'embrasser ; il la repoussa.

– J'avais juré de te tuer, gronda-t-il d'une voix sourde.

Et puis, comme il ouvrait ses yeux qu'il avait cachés dans ses mains, il la vit si terrifiée, qu'il se mit à pleurer en lui tendant les bras. Elle s'y jeta, le cœur gonflé de gros soupirs. Le bonhomme hésitait.... Les frôlements de la soie, le contact des bijoux et des dentelles, les parfums qui se dégagent des vêtements de la dame, tout cela l'irritait à la pensée de l'épouvantable catastrophe. Cependant, il ne trouva pas une parole amère malgré le

souvenir des choses passées et la tristesse des heures présentes. Il se mit à conter qu'aux premiers cris de guerre Prosper s'était engagé.

Un soir, à la tombée de la nuit – il y avait à peine huit jours – le gendre était venu à la Maison-Blanche avec le commandant Blondy.

On avait dîné tous ensemble, le juge de paix, M. Faure, M. Gringet, les Mathurin et puis, au dessert, le commandant, en buvant à la France, avait annoncé qu'il emmenait Prosper au 97^e de ligne et qu'ils reviendraient bientôt tous les deux s'ils n'avaient pas une indigestion de mitraille.

Rosette écoutait silencieuse et le cœur serré. Sa mère la débarrassa de son chapeau, qu'elle posa avec soin sur l'un des lits de la cuisine :

– Tu as toujours ta chambre.

Et au moment où Bérias se rendait à l'écurie pour donner l'avoine au cheval du voiturier, la mère conduisit Rosette dans sa chambre de jeune fille.

Les cadres des saints étaient toujours pendus aux murailles : les prix de la pension Castel étaient toujours étagés sur la cheminée, à côté des boîtes à ouvrage de la pensionnaire. C'étaient le même lit d'acajou, les mêmes chaises de velours, les mêmes rideaux bleus à transparents blancs, le même crucifix d'ivoire, le même papier semé de roses et de pivoines.

Andrée, n'osant pas encore s'aventurer avec sa maman, s'accrochait aux jupes de la bonne grand' mère. Le soir, l'enfant fut couverte de caresses ; sa mère la déshabilla, elle-même, sa maman, celle qui sentait bon et qui avait tant de bagues et un si joli collier d'or. Andrée s'enhardit. Elle dit que son papa avait bien pleuré en les quittant ; que le lendemain, elle l'avait cherché partout sans pouvoir le trouver et qu'on l'avait emmenée bien loin dans les prés, pour qu'elle n'entendît pas les cloches. Son papa était mort ; mais il ferait comme sa maman qu'on disait morte : il reviendrait. On ne mourait pas pour toujours. Il n'y avait que Geor qui n'était pas revenu. ça ne lui faisait rien. Elle était trop grande maintenant pour monter à califourchon sur le vieux Médor.

Les habitants des contrées méridionales, et notamment ceux qui furent si vaillants à Coulmiers, demeurèrent insensibles à nos premiers revers. Forbach, Reischoffen... On espérait encore, on espérait toujours. Mais la

physionomie des populations éloignées du théâtre de la guerre changea complètement vers la seconde moitié du mois d'août.

A Saint-Cyprien, la nouvelle de la défaite de Gravelotte tomba comme un coup de foudre. Le 97^e de ligne avait été broyé, le commandant Jules Blondy tué d'une balle en plein front ; Prosper Parent, terrassé sous une pluie de mitraille. Cette fois, on était touché au cœur, et presque tous les jeunes gens de la ville qui s'étaient enrôlés avaient suivi le commandant dans sa mort glorieuse.²

Les dépêches officielles arrivaient à la sous-préfecture ; et au milieu de la place publique, Victor Moulineau, monté sur une pierre, en donnait connaissance au public. La voix de l'orateur s'abîmait dans les protestations. On se disait que les dépêches étaient inventées à plaisir par les ennemis de l'empereur et qu'il était impossible que la Prusse nous résistât.

Moulineau abondait dans le sens populaire ; il parlait du grand empereur et de nos armées si souvent victorieuses :

– Non. nous ne pouvons pas être battus. Nos soldats sont invincibles. Vive l'empereur !...

Mais certain soir tous les visages s'étaient assombris ; on pleurait ses morts. Et, comme le dit un fier patriote : « on était grave, ce qui est la façon virile d'être triste. »

Et devant cette population éplorée qui saluait les noms de ceux qui mouraient pour la patrie, Moulineau criait de toutes ses forces ! A Berlin ! à Berlin ! à Berlin !. A bas la Prusse !... Vive l'empereur !

Ce fut le vieux clerc Clapier qui se chargea d'apporter la nouvelle à la Croix-du-Jarry.

Au village, tout allait au plus mal. Le croup s'était abattu sur la contrée : les enfants mouraient comme des mouches. Andrée fut gravement malade. Rosette passa dix nuits de suite au chevet de sa fille. Celle qui avait trôné à Paris au milieu des hauts personnages qui l'adoraient, celle qui avait arraché l'âme à deux êtres miséricordieux, redevint la mère aimante d'autrefois. C'était dans sa chambre de jeune fille qu'Andrée était couchée. Elle se contenta d'un matelas ; et la nuit, lorsque, penchée sur la couche de

son enfant, elle écoutait, haletante, la respiration oppressée de la petite poitrine, il lui semblait qu'elle expiait sa vie.

La fillette entrait en convalescence, mais la mère était alitée sous les étreintes d'une méningite, quand on apprit la mort de Parent.

Rosette se sentait mourir et, un soir, après une violente crise de nerfs, elle exprima un dernier vœu : elle voulait voir madame Georges avant de quitter ce monde et obtenir son pardon de la femme même qu'elle avait outragée.

On hésita d'abord à accéder aux prières de la malade ; mais Rosette mit tant d'insistance dans sa demande, que, sans grand espoir de succès, la mère Jeanneton chargea Clapier d'écrire à madame Loudois.

Andrée regardait sa mère d'un œil craintif :

– Papa est mort pour toujours maintenant. Maman, est-ce que tu m'aimeras toujours ?

– O mon enfant !... ô mon Andrée !...

Peu à peu les idées de madame Parent s'obscurcirent, et elle se figura que c'était sa fille qui était morte. Sa tête se souleva égarée, sa gorge blanche se tendit sous sa chemise ; ses yeux se retournèrent par le haut. Elle criait si fort, que les bonnes femmes qui la veillaient ayant prétendu qu'elle était possédée du démon, on envoya chercher le curé pour l'exorciser. Le curé se rendit à la prière de ses paroissiens ; mais la vue de la soutane noire et de l'appareil de la mort donnèrent de telles crises à la malade que le prêtre fut obligé de s'en retourner sans avoir administré les derniers sacrements.

On lui montra sa fille, elle ne la reconnut pas. Oh ! elle savait bien : on voulait la tromper. Son Andrée était morte. C'était une autre demoiselle qu'on lui présentait. Sa fille, à elle, était bien plus jolie que cela, ses cheveux étaient plus soyeux. Non. non. ce n'était pas sa fille.

Le jour naissait.

Après une sorte de frissonnement convulsif, elle demanda le bénitier, trempa ses doigts dans l'eau bénite, essayant en vain de faire le signe de la croix : ses membres grelottaient ; elle se serrait avec ses bras relevés sur son lit, et elle restait là, les yeux fixes, sous le poids d'une incompréhensible angoisse. A un moment, elle étendit son bras sur son visage plus pâle que les draps qui la recouvraient ; un nuage passa sur ses yeux et un sourire qui

n'est pas humain contracta ses lèvres. Elle sembla près de défaillir, et des paroles incohérentes sortirent de sa poitrine comme un sourd râlement :

– Andrée. Andrée. ma pauvre petite !... Elle est là-bas, entre quatre planches clouée pour l'éternité. Et c'est moi qui suis la cause de sa mort. Je souffre en pensant à tout ceci. Dieu peut me damner maintenant s'il le veut : l'enfer n'a pas de tortures pareilles. Ma fille. Je voudrais la voir encore étendue dans son cercueil de soie bleue. Elle est si jolie. Sa bouche a un si gracieux sourire. Je la vois. là. là. Ses cheveux blonds sont étalés sur ses épaules et elle a des ailes comme un ange. Pourquoi ce bruit ?. Oh ! le corbillard. le drap noir avec ses têtes de morts et ses larmes d'argent. Je ne veux pas mourir, moi. je ne veux pas mourir.

On avait enlevé le bénitier et le crucifix qui lui faisaient mal à voir.

– Maman, disait Andrée en croisant ses petites mains, c'est moi qui suis ta fille. Allons, maman, parle-moi...

La mère se mettait à rire très fort :

– Menteuse, va.

A certaines heures de la journée, les crises la secouaient si violemment, que pour la calmer Jeanneton la forçait à respirer de l'éther.

C'était l'ordre du médecin.

La malade avait pris le flacon en horreur et chaque fois que sa mère s'approchait d'elle, la menace sur les lèvres, elle devenait humble et suppliante :

– La fiole. la fiole. non. non. non.

– Eh bien, disait Jeanneton tout en pleurs, sois sage.

On la changea de chambre, et comme l'on craignait qu'elle prit froid, on l'enveloppa dans une couverture bien chaude, et, sans plier sous le fardeau, le vieux Bérias emporta sa fille dans l'un des grands lits de la cuisine.

Pendant trois jours, Rosette eut un peu plus de calme.

– Madame Georges. voici madame Georges, murmurèrent un matin les vieilles femmes qui veillaient la mourante.

C'était, en effet, madame Loudois qui, au reçu de la lettre de Clapier, avait immédiatement quitté Nice pour se rendre aux supplications de celle qui avait brisé sa vie. Georges ayant été appelé sous les armes, elle était venue en compagnie de sa belle-mère, qui se rendit au château des Bastides.

Dès son arrivée à Saint-Cyprien où madame Varennes l'attendait, la jeune femme, insouciante des fatigues du voyage, se fit conduire à la Croix-du-Jarry. Marie était mère depuis deux mois à peine et elle vint auprès du lit de Rosette, confuse, un peu affaissée par la maternité récente, mais faisant appel à toute son énergie pour accomplir jusqu'au bout ce qu'elle considérait comme son devoir d'honnête femme et de chrétienne.

– Elle n'a pas-voulu mourir sans avoir été pardonnée par vous, dit la mère de Rosette à madame Loudois.

Et la vieille paysanne ajouta en se penchant à l'oreille de sa fille :

– C'est madame Georges qui vient te voir.

Rosette regarda, et son visage fut saisi par une crispation douloureuse : elle voulut pleurer ; elle ne le put pas.

– Merci. madame. merci.

Marie l'embrassa sur le front et prit ses mains dans les siennes. Pendant un moment, il sembla qu'au contact de l'épouse fidèle la souillure disparaissait peu à peu de ce corps flétri : la bouche avait moins d'amertume, les yeux étaient moins irrités.

– Je vous ai fait bien du mal. Pardonnez. J'aurais voulu être une honnête femme, moi aussi. Je ne pouvais pas. Je ne pouvais pas.

Elle secouait la tête :

– Si on savait. si on savait.

Madame Georges s'assit sur un fauteuil et plaça sur ses genoux la fille de madame Parent, qu'elle caressa avec une tendresse toute maternelle.

Il était midi. Les oiseaux chantaient. On entendait les cloches de l'église où les fidèles étaient rassemblés pour la prière. Les rayons du soleil venaient illuminer le visage de Rosette.

La malade fit signe avec la tête que le jour l'incommodait, et comme on avait rien de plus sous la main, on étendit au-dessus des rideaux de cretonne de la fenêtre le grand châle de la mère Jeanneton. La chambre disparut sous le sombre de la nuit avec, dans les coins du plafond, des traînées de lumière pâle, des lueurs d'or brunies par le noir du châle que le vent qui battait les vitres rendaient vacillantes comme des feux follets dansant au clair de lune.

Une des voisines venait d'emmener Andrée chez elle.

Tout à coup, Rosette se dressa dans l'obscurité profonde, et elle attachas ses yeux sur ceux de Marie avec une effrayante expression d'égarement :

– Pourquoi êtes-vous ici, dites ?. Que me voulez-vous, madame ?. Ah ! je sais, vous venez chercher Georges. il est à moi, Geor, le petit Geor, comme disait mon Andrée. Vous ne l'aurez pas. Je le garde... Allez-vous-en... Allez. allez. vilaine jalouse.

Marie s'était levée et, pleine d'effroi, elle étendait ses bras vers la mourante, comme à l'apparition d'un spectre.

Jeanneton présenta le flacon d'éther. Rosette repoussa brusquement sa mère et, le corps tendu, immobile, elle cria :

– Oui, il est à moi mon Georges béni, je suis sa Rosette. la Rérette qu'il aimait tant. la Rérette. Vous ne l'aimiez pas, vous, jusqu'à en mourir. Je le serre dans mes bras. il est beau. beau.

La voix devint stridente :

La guerre !. Gravelotte !. Oh ! le prince allemand avec son mauvais rire !. Prends garde, Prosper. Mort ! il est mort pour la patrie !. Ma tête est en feu. C'est horrible ! Oh ! les vilains papillons noirs !... Georges. viens. Je souffre trop. Pitié !... pitié... Ah !...

Les cloches avaient des tintements lugubres : le temps s'était changé, et comme il allait pleuvoir, les hirondelles rasaient le sol avec de légers battements d'ailes.

Rosette tomba comme une masse.

La chambre était emplie de monde.

Debout et tête nue, le vieux clerc Clapier considérait ce visage de marbre sur lequel venait de se poser le masque du néant : les yeux étaient fermés pour toujours, mais la bouche gardait un sourire de volupté railleuse.

. Certain soir de l'année terrible, à l'heure où le soleil couchant étendait sur le ciel des draperies de dorure et de rouge sombre qui – pour les habitants des campagnes – sont les signes prophétiques des batailles et des malheurs à venir, Clapier revit comme dans un mirage l'existence si tourmentée de madame Parent. Il se souvint qu'un jour Rosette frissonnant d'horreur au souvenir des choses passées, lui avait avoué qu'après chaque faute commise, elle avait pleuré bien fort.

Le clerc était un brave homme. Il sentit son cœur s'ouvrir au pardon et il murmura :

– Pauvre femme. Tête à l'envers. . Tête à l'envers.

FIN.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Dubut de Laforest. Tête à l'envers

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6577265j>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Pauvre coquin !... pauvre coquin !...

2 Dans la guerre de 1870-71, les anciens élèves du lycée de Périgueux qui étaient en âge de porter les armes se sont vaillamment conduits. Quinze d'entre eux sont tombés sur le champ de bataille. L'auteur est heureux de rappeler ici les noms de ses chers camarades : *Albert Coly – Edmond Lacombe – Maurice Lacombe (les deux frères) Henri de Langlade – Armand Parrot – Émile Rouchard – Gabriel Roussely – Joseph Boursat – Armand Desmaison – Martial Dufour – Joseph Fourgeaud – Yrieix Fricout – Alphonse Jamain – Delphin Marty – de Touchebœuf-Beaumont.* (Note de l'auteur.)

Table des matières

1. Page de titre
2. PRÉFACE
3. Chapitre I
4. Chapitre II
5. Chapitre III
6. Chapitre IV
7. Chapitre V
8. Chapitre VI
9. Chapitre VII
10. Chapitre VIII
11. Chapitre IX
12. Chapitre X
13. Chapitre XI
14. Chapitre XII
15. Chapitre XIII
16. Chapitre XIV
17. Chapitre XV
18. Chapitre XVI
19. XVII
20. Notes
21. À propos de cette édition numérique